

Ducon

La mort aux tripes

Voyage au bout de la folie

1995 - 2000

suivi de

Le crépuscule dégueu

20 LA MORT AUX TRIPES

Fragment 1

Juin 97

I

Agrippé un peu convulsivement aux herbes rèches de la mi-Août qui bordent la falaise, fort inquiet de la possible trahison de la terre et du calcaire

peu habitués au poids de mon corps, même allongé, je rampai, la peur au ventre mais apparemment assez déterminé, jusqu'à parvenir à mon but : surplomber des yeux la vertigineuse paroi chaotique blanche que j'aimais tant (ô ma falaise ...), et là-bas (si bas !), la terre promise, " Où se guériront toutes peines, dans un monde calme et serein " .

Déception : j'avais espéré (incorrigible romantique ?) qu'on pouvait se déchiqueter sur les rochers acérés, recouverts d'algues et de coquillages, situés quelques décimètres sous la surface, à marée haute, et découverts à marée basse. Mais non, un bout de no man's land miteux de galets engoudronnés et de blocs de craie avec des tâches de sable, jonché de troncs et autres résidus recrachés par la Manche, une plage sale léchée seulement par les vagues des grandes marées de Septembre, une poubelle un peu négligée.

Pour un esthète, pas le pied. Ah, la caresse rituelle de ma mer à mon corps aussi apaisé qu'émietté ! Ben non, même ça me serait inaccessible. A moins de repérer un autre coin.

Car je n'étais pas venu là pour me tuer ce jour là, mais pour évaluer mes capacités à surmonter mon abominable vertige pour sauter. Sinon, il faudrait chercher un autre mode de suicide, et celui ci était de loin mon préféré : simple, accessible à mes 14 ans, radical, garanti, présumé très brièvement douloureux, il présentait l'immense avantage d'accorder un moment que j'imagine de jouissance de la liberté à venir. Avec un revolver, tant qu'on n'a pas appuyé, il n'y a rien de changé. Rien d'irréversible. Si on appuie, on n'a plus les moyens (si on a mis le flingue où il faut) de se réjouir de ce dont, pendant des années sans doute, on a rêvé : passer du harcèlement de la souffrance à la liberté du néant.

C'est un peu du gâchis. Alors qu'avec la falaise, il suffit de s'être assez mentalisé pour ne pas se laisser envahir par la culpabilité par rapport à ceux qui vont souffrir, puisque de toute façon, une fois lancé, on ne peut plus rien y faire et que cette culpabilité serait totalement inutile, donc parasitaire dans un temps si mesuré. Et alors, peut-être 6 secondes de jouissance pure et de folle excitation. Passer des apaisants fantasmes jouissifs d'autodestruction que connaissent bien les suicidaires, fugaces dérivatifs des invasions d'angoisse, à la certitude gravitationnelle d'une libération inéluctable et si proche, ça doit balancer, dans ce cerveau qu'on veut détruire, une sacrée décharge d'adrénaline et autres endorphines, peut-être même qu'on arrive shooté (la " descente " sera brève ...). Evidemment, il vaut mieux être ok avec son acte, parce que regretter pendant le voyage, ça doit pas être le pied. En plus, ça devient un accident, et c'est très con de mourir accidentellement juste quand on vient de renoncer à se tuer. Indécis, fuyez les falaises.

D'ailleurs, si j'avais mieux prévu l'inquiétude que j'éprouvais maintenant de faire s'écrouler sous mon poids le bloc, peut-être en surplomb, sur lequel j'étais allongé, tremblant, j'aurais réfléchi à deux fois avant de m'éloigner de

ma bande de copains pour venir tester mon vertige, et risquer un accident idiot. Pendant ma reptation, j'aurais pu prudemment renoncer. Mais " l'étude de faisabilité " de mon projet, eu égard à ma propension au vertige, était trop importante. Je devais aller jusqu'au bord.

Donc, première chose à gérer, ce risque. Plutôt, 2 risques : tomber pendant mon travail d'évaluation, et tomber pendant ma retraite. L'évaluation, c'est de savoir si je serais capable de surmonter mon vertige pour sauter. Si je tombe, le problème ne se pose plus, mais j'ai peur (hé oui) d'être blessé, pendant la chute, par les blocs qui tomberaient avec moi. D'autre part, n'étant pas mentalisé pour surmonter mon vertige, puisque je ne suis pas venu pour sauter, je n'aurais pas le temps, entre le moment où je sentirais le bloc céder et le début de la chute, d'opérer cette mentalisation instantanément. Il vaudrait donc mieux fermer les yeux, quitte à les rouvrir un moment (well, un instant ...) si ça se passait bien, mentalement parlant. Mais bon, les falaises de la côte d'Opale je les connais, depuis 12 ans que je passe 2 mois et demi de vacances à Ault, je pourrais bien me passer d'une dernière vision, quoique probablement fort originale. Quant au fond, je veux mourir, et même si je ne suis pas venu pour ça aujourd'hui, un tel accident simplifierait finalement bien des choses, ça raccourcirait les préparatifs, les procédures de reconnaissance, d'élaboration, de timing, les prises de tête genre laisser un mot ou pas, le tout dans la culpabilité. Tout bien considéré, ça serait même une très bonne solution, l'accident : je n'y serais pour rien, sauf par mon involontaire imprudence, et, dégagé de l'important travail mental que j'imaginai avoir à fournir pour chasser la culpabilité, je pourrais peut-être jouir pleinement de la libération prochaine, mieux même qu'en sautant.

Tomber pendant ma retraite, ce me paraîtrait un peu plus bête, mais ce cas peut être assimilé au premier. Il suffit de me dire que, quel que soit le résultat de mes cogitations, l'accident les annule et me ramène au premier cas. On s'arrange comme on peut.

Ce point étant réglé (je déteste ne pas avoir le temps de m'adapter à l'imprévu, aussi j'essaye d'envisager toutes les éventualités plausibles d'une situation pour avoir une réaction, sinon adéquate, du moins réellement mienne), l'examen qui m'a amené ici peut commencer.

Hou là, c'est haut ! C'est vide ! Le défi n'est pas mince pour un type tétanisé par la peur sur une simple poutre de gym ! (Si par hasard, un jour, des profs d'EPS lisent ces lignes, qu'ils prennent conscience des tortures considérables qu'ils infligent sans le savoir à des jeunes fragiles. Obliger un jeune à marcher sur une poutre tout en haut des agrès, malgré ses protestations, c'est une violation directe de la Convention Internationale des Droits de l'Enfant, article 16. Oui, je sais, merci, tout le monde s'en fout.). Faudrait-il que je ferme les yeux et que je me bouche le nez, comme pour sauter dans l'eau ? Ou que je fasse semblant de savoir plonger, et que je m'envole la

tête en avant, tel un pélican lassé d'un long voyage ? Les yeux fermés, pour réduire le vertige ? Difficile, surtout que pour ça il faudrait se lever, accroissant considérablement le risque d'accident et prenant le risque qu'un geste théâtral fortement symbolique et délicieusement romantique ne finisse en débandade grotesque, un gag à la Pierre Richard.

Non, le mieux serait de démarrer de plus loin, de prendre mon élan en courant, et de sauter le plus loin possible, peut-être pour tâcher d'atteindre les rochers recouverts d'algues et de coquillages. Avec toujours pour risque qu'en courant, la peur du vertige ne devienne la plus forte, et que je m'arrête à cause de cette foutue phobie, et, qui plus est, trop tard, et que la falaise cède, et que je me casse tout bêtement la gueule. Envahi de l'effroi du vertige, je n'aurais pas le temps de me calmer, et n'aurais donc que les inconvénients de ce mode de suicide. D'autant plus que ça implique de venir d'abord ramper en reconnaissance pour vérifier que je ne risque de blesser ou tuer personne sur cette plage pourrie (difficile d'accès et habituellement déserte, mais sait-on jamais), puis de repartir en rampant à reculons, les genoux tremblants et les tripes nouées comme maintenant, de me relever, de reculer, et de me mettre à courir, les genoux toujours tremblants, pour affronter une seconde fois, la bonne, ma peur du vide ? Pas très crédible, et un peu maso.

Donc, le mieux, ou le moins mal, serait de démarrer de ma position couchée actuelle, de respirer un grand coup, de fermer les yeux et de bondir dans le vide, d'une brusque détente des pieds et des mains. Dur, mais réalisable si je suis suffisamment déterminé.

Voilà pour la technique.

Donc, le jour venu, je pense être capable de le faire. Le jour venu ? Et pourquoi ne pas profiter de la situation, et m'épargner de renouveler plus tard le calvaire de la reptation jusqu'au bord que je viens de subir ? Et celui de la reptation à reculons à laquelle je vais avoir droit maintenant, pour retourner vers mes potes inconscients de ce qui se trame à quelques dizaines de mètres de leurs déconnades insouciantes ?

Pourquoi pas maintenant ? Je veux mourir, de toute façon, et depuis trop longtemps pour que j' imagine que ça me passe comme par enchantement dans un bref délai.

C'est bien tentant. Très tentant. La liberté, 6 secondes plus bas. Très tentant.

Maintenant que je suis au pied du mur (l'humour et la dérision calment un peu les souffrances, et c'est gratuit), je dois réexaminer sérieusement une dernière fois ma décision, ce qui n'était certes pas prévu. Les raisons de ce suicide, je les connais bien, et n'ai pas besoin de les réexaminer.

Mais on ne se suicide que parce qu'on n'a pas d'espoir que la souffrance s'arrête. C'est mon cas, mais je suis quand même très lucide sur mon âge. Peut-on être sûr, à 14 ans, que la vie sera toujours ce sac de merde plus lourd et plus puant à chaque pas ? N'y a-t-il pas une croyance peu scientifique dans la certitude que tout sera toujours pire, ou au mieux aussi merdique ? Que je serai toujours exclu des statistiques du bonheur ?

Qui me dit que quand je serai autonome, libéré de mon milieu pathogène, il ne m'arrivera pas quelque chose de chouette ? Une fille tendre, qui m'aide à réparer ma non-enfance ? Une révolution planétaire qui mette à bas les injustices qui me dévorent, qui me permette d'être utile ? Une vie, après tout, c'est long, et je ne suis même pas encore entré dans la mienne propre. Et si j'attendais un peu ? Et si je tentais la chance qu'un jour, ça soit moins pire ? Qui sait ?

Je n'ai pas sauté. Je ne suis pas tombé. J'ai rampé à reculons, j'ai rejoint mes potes, un peu tremblant. Le tout n'avait duré que très peu de temps, ils n'ont rien su, surtout pas que je venais de prendre la décision la plus grave de ma jeune vie.

Trente ans plus tard, pardon pour ceux qui m'aiment, je la regrette encore.

II

Et maintenant que j'ai raconté l'acte fondateur de ma vie, mon premier acte libre du point de vue philosophique, la question se pose sans bienveillance : qu'est-ce que je fous là ? Pas sur terre, la question serait trop simple (!). Non, devant ce clavier. A qui sont destinées ces lignes ? Est-ce un livre ? Une œuvre littéraire autobiographique ? Un journal privé ?

Est-ce un besoin de raconter une vie radicalement inintéressante, parsemée d'épisodes grotesques, ridiculement tragiques ou tragiquement ridicules, d'échecs, d'abandons, de renoncements, de quelques espoirs et d'innombrables désespoirs, d'une soif d'amour, de parole et de justice jamais étanchée, le tout avec le désir de suicide comme câble conducteur (gros comme ça, c'est pas un fil) ? Vu mon peu d'amour pour le héros, c'est non. Ni besoin, ni envie de raconter ma vie merdique, sauf si ça sert à illustrer mon propos.

Est-ce la nécessité de tuer chacune des interminables secondes de mes nuits d'insomnie autrement qu'en élaborant des plans de suicide auquel je n'ai plus droit avant un certain temps, ou en avalant, pour passer l'angoisse de ces 28.800 secondes d'idées noires, des films qui ne m'apportent, le plus

souvent, rien d'autre que leur durée ? Je ne peux plus travailler (informatique), mais l'écriture, domaine presque vierge et non marqué par l'échec, ne me donne pas encore la nausée. Pour combien de temps encore ?

Ou bien est-ce encore et toujours ce besoin vital de mettre le peu de forces qui me restent à décrire et expliquer de l'intérieur le calvaire que vivent certains êtres fragiles, ignorés de tous tant que leur mal n'est pas connu, puis souvent méprisés et abandonnés quand il l'est ? De protéger ceux qui sont atteints, sans le savoir, du même mal incurable que moi, la surefficience mentale, d'en aider certains à découvrir que leur souffrance incompréhensible vient de là, de pousser un hurlement de supplication pour qu'on cesse de massacrer irrémédiablement le psychisme d'enfants perdus dans un monde pas calibré pour eux, pour que des humains de bonne volonté, même non atteints de cette infirmité, soient touchés par la compassion et joignent leur hurlement aux nôtres pour exiger que cesse, conformément à la loi, l'affreux massacre des innocents ?

Oui, c'est bien ça. Me battre, sans protection, jusqu'au bout, sans certitude d'échec mais sans grand espoir de réussite. Pousser mon cri. Me jeter de nouveau tout entier dans la bagarre, sans peur et sans reproches comme Bayard, mais, comme Don Quixote, sous les lazzis et quolibets de la meute des gens normaux. Et, qui sait ?, si j'obtenais quelque résultat, peut-être que ça soulagerait un peu mon âme broyée, que je pourrais une ou deux fois me regarder dans la glace avec sympathie, et même m'adresser quelques paroles d'amitié : " Alors, Ducon, " (c'est le nom que j'utilise quand je me parle, et ce n'est pas toujours méchant) " il paraît que, pour une fois, tu as été bon sur ce coup ? Bravo ! Tu vois que tu n'es pas que nul ! " .

Pourquoi maintenant ? Parce que je suis, une fois de plus en quelques années, à la croisée des chemins. Dans une semaine, j'ai rendez-vous à Lille pour un test d'efficacité intellectuelle dont le résultat, au bout de 5 ans de dépression, influera probablement de manière décisive sur la suite de ma pitoyable Odyssée. Mon avenir peut être aussi bien la sortie du marasme que la plongée dans le crépuscule asilaire, ou directement dans la terre qui m'attend depuis 30 ans. Ou même la continuation cahotante d'une vie toujours sans objet, mais rendue presque supportable par des molécules presque aussi complexes que mes pauvres connections neuronales. Toutes les options sont ouvertes, et je suis tout sauf serein. Alors, autant écrire tant que je suis désœuvré par ma dépression, et un peu stable. Peut-être qu'après tout, j'écris pour moi, pour voir si je n'aurais pas oublié des questions, ou pour coucher tout ça sur papier avant l'éventuel naufrage, pour qu'il reste un témoignage, une explication, pour que, quoi qu'il arrive, personne ne s'en croit responsable.

Peut-être aussi parce qu'en lisant " Génie et Folie " de Philippe Brenot (Plon), l'espérance d'un soulagement par l'écriture s'est insinuée en moi, tant le profil qu'il dresse des littérateurs me ressemble. On verra bien. Et la

lecture aussi récente de " Face aux Ténèbres " de William Styron (Folio), quelque distance sidérale me sépare de lui, m'a aidé à mieux comprendre certains des symptômes de ma dépression, et j'ai pensé que ça pourrait en aider d'autres de raconter mes galères.

Mais l'hypothétique lecteur (car j'ignore si je finirai, si j'essaierai de publier, si ça trouvera un éditeur et un lectorat) qui m'aura vu me demander si longuement pourquoi j'écris, alors que lui n'en aura probablement eu strictement rien à cirer, l'aura compris : je suis un écrivain, pas un écrivain. Ce n'est ni une passion, ni une pulsion artistique, ni un exercice de style, ni un faire valoir, ni un pamphlet.

C'est une parole, un pauvre essai d'être un peu moins mort.

Sans aller jusqu'à l'hilarité, l'image dérisoire que j'ai de ma situation m'amuse parfois : un infirme grelottant, réfugié sur le toit d'une maison en flammes lors d'une inondation pendant un tremblement de terre, qui se réjouit quand la grêle se calme, et se désole quand elle reprend.

Le feu, c'est la torture constante de ma dépression sexuelle, débutée il y a 15 ans et dévastatrice depuis 5 ans. Les endorphines et les hormones, on a beau dire, c'est bon. Quand on les perd, on comprend leur influence irremplaçable sur l'équilibre psychique des vertébrés supérieurs que, tout farauds qu'ils soient de leur prétendue conscience, sont les mammifères humains. En perdant le désir, on perd la joie de vivre, et le sens même de la vie doit alors être justifié.

L'inondation, c'est la solitude sidérale et glacée qui s'est insinuée, année après année, dans toutes les fissures de mon âme écorchée, dans un hideux clapotis assourdissant et obsédant, de plus en plus insupportable. Ça ressemble à l'exploration, sans formation, sans équipement et sans lumière, d'un dédale spéléologique désolé et irrémédiablement fermé sur lui-même. Avant le feu, j'inventais des barques, des radeaux, des ponts pour tenter de communiquer avec les intraterrestres, en particulier de type féminin. Maintenant, pendant des heures, j'écoute ce clapotis glacé de mort qui monte. Ça me rappelle le bruit des vagues en bas de ma falaise. C'est peut-être pour ça que les larmes sont salées.

Le tremblement de terre, c'est la découverte aussi stupéfiante que traumatisante, par hasard et par à coups terribles, de mon mal de base, dont tous les autres ont procédé : la surefficience mentale. Apprendre brutalement que l'on n'est pas du tout ce que l'on croyait être, sans que personne puisse dire ce qu'on est, courir frénétiquement, à l'âge adulte, après un moi explosé comme un puzzle cosmique dont on aurait égaré l'image de référence à recomposer, il a fallu que cette grotesque extravagance tombe sur moi. Nullement prédisposé à vouloir péter plus haut que mon cul, je croyais que j'étais comme tout le monde, et donc, en bonne logique, que tout le monde était comme moi. Ce qui m'a valu 40 ans de stupéfaction devant le comportement résolument irrationnel des gens et pas mal d'inimitiés (car les autres, eux, voyaient bien que je n'étais pas comme eux, mais croyaient que je le savais, et que j'étais méprisant). Si les tests que j'attends, comme l'incurable attend le verdict sur la durée de son sursis (dont tout dépendra pour lui), confirment que mon QI excède 160, toutes les explications fort cohérentes que j'ai échafaudées en revisitant mon passé à la lumière de cette découverte seront validées. Et toutes les conséquences théoriques qui en découlent seront le début, si je retrouve un jour des forces, d'une immense bagarre, où je sais par avance que j'en prendrai plein la gueule, pour secourir les gosses abandonnés à ce mal inconnu.

La grêle, c'est tout le reste : ma situation sociale calamiteuse et grotesque (en faillite, 45 briques de dettes, rmise à l'aide médicale, ...), le cauchemar financier permanent, mes vertèbres déliquescentes, mes dents démissionnaires, ma prostate rétive, et l'interminable litanie des emmerdements quotidiens des pauvres, et sans la force de lever un bras. A un certain stade de la dépression, la moindre roue crevée devient un désastre irréparable : ce qui, quelques mois plus tôt, aurait paru insurmontable, est insurmontable.

IV

Vouloir retracer l'histoire d'une vie ratée, c'est insurmontable. Je suis tellement malmené par une violente bourrasque de souffrance que je m'interroge sur le sursis réel, et je ne peux écrire que la nuit, dans les heures que les somnifères me refusent.

Si la dernière giboulée de grêle ne m'a pas laissé trop KO. Si la bécane qui est en face de moi ne me donne pas trop la nausée. Si j'arrive à sortir de ce mutisme aquoiboniste où la totale et bien normale incapacité de mon entourage à s'adapter à la métamorphose du cloporte, à cette incroyable nouvelle réalité, me fait m'enterrer à une vitesse croissante. Si j'arrive à trouver un sens à écrire, et à trouver le courage de mettre mes deux doigts usés (par les microtraumatismes de dizaines de millions de frappes de touches, en 15 ans) au clavier.

Si je ne suis pas envahi, comme à cet instant, d'un sentiment de parfaite inutilité : écrire pour ne pas se tuer, tout en étant persuadé qu'on le fera quand même, c'est gentiment dérisoire. Mais bon, ça entretient mon intellect, et je dois absolument éviter d'arriver à mon test, dans 4 jours, en état d'hébétude, ce qui fausserait le test. C'est pour ça que je prends des somnifères, pour ne pas dormir le jour comme ma nature préfère, car le test se passe de jour, à l'heure pile de mon sommeil naturel le plus profond ... Et que je n'ai pas encore pris d'antidépresseurs, toujours pour ne pas fausser le test : eh, 10 ans que j'attends un résultat exact, dont la suite va dépendre.

D'ailleurs, ma vie ratée, ça doit pas intéresser grand monde, chacun sa merde. Si, par extraordinaire, le vent tourne, et que j'arrive à réaliser les inaccessibles projets qui me sont chers, je serai dans le champ public, et mon exemple servira peut-être à convaincre quelque jeune suicidaire de s'imposer quelque sursis supplémentaire. Mais en attendant que les poules aient des dents,

c'est insurmontable.

Je vais donc, pour l'instant et pour autant que mes forces me le permettent, me limiter à la partie la moins banale de ce parcours navrant, le tremblement de terre : la stupéfiante découverte de la surefficience mentale.

Mais pas jusqu'à tolérer l'intolérable.

La discussion portait sur le sponsoring (pour l'AG prévue à Montpellier), dont une clause garantit au sponsor le soutien publicitaire de Mensa. Quelques M's ayant exprimé la nécessité d'être très vigilants quant à la respectabilité des prospects, dans une région où les racistes ont une large audience et participent au pouvoir politique, il leur fut répondu que l'argent n'avait pas d'odeur, que le Front " national " était un parti comme les autres, que Mensa était areligieux, apolitique ...

Et amoral ?

Car tolérance ou laxisme, compromis ou compromission, neutralité ou complicité passive, la question n'est pas nouvelle, et la frontière entre une valeur noble et sa négation radicale est souvent fort ténue et difficile à situer.

Les gens de gauche savent fort bien que le mot " apolitisme " cache le plus souvent une attitude de droite. Mais ils peuvent aussi fort bien admettre et assumer qu'une association dont le but n'est pas politique se proclame apolitique, et s'y comporter amicalement avec des gens dont les convictions sont très divergentes des leurs. Je ne m'attendais certes pas à ne rencontrer à Mensa que des gens comme moi, humaniste de gauche, athée qui s'efforce de vivre en bon chrétien.

Mais je ne pensais pas non plus courir le risque de serrer la main, sans même le savoir, d'un Hitler, d'un Goebels, d'un Menguelé, d'un Girinovsky, d'un leader du Ku-Kux-Klan, d'un rabbin Kahn, d'un Eugène Terreneuve, d'un René Bousquet, d'un Klaus Barby, ou d'un minus du genre Paul Touvier ou autre contemporain !

J'ai été trompé : " Que vous rencontriez un Marseillais, un Malais ou une Australienne, vous êtes d'emblée sur la même longueur d'onde ... C'est cela l'esprit de Mensa " ... " Ni parrainage, ni exclusion, ni hiérarchie au sein de l'association : c'est en cela d'abord que Mensa est démocratique " .

Mais j'ai été naïf. " Le but de Mensa est de rassembler des personnes ayant [...] un QI élevé " . J'ai bêtement estimé qu'une " base statistique sérieuse pour la mesure des aptitudes intellectuelles logiques " n'est pas un élément suffisant pour déduire scientifiquement un QI élevé.

Passons sur le glissement tarte-à-la-crèmesque de la logique à l'intelligence. Mais le fameux " quotient " , c'est " l'âge mental " divisé par " l'âge réel " . Pour l'âge réel, fastoche, c'est sur l'état civil. Mais l'âge mental ? N'aurait-il aucun lien avec la " mentalité " d'une personne ? Comment apprécier l'âge mental d'une personne qui " pense " qu'un enfant vaut moins qu'un autre (ou est plus bête qu'un autre, comme l'aurait " découvert " ce crétin de soi-

disant " chercheur " américain, Charles Murray) parce que sa peau n'a pas la bonne couleur (c'est à dire le bon taux de mélanine, car la seule minuscule différence entre les peaux est au niveau du taux) ?

En négatif, et en millions d'années ?

Car un raciste, c'est quelqu'un qui est sous la domination de son " cerveau reptilien " , quelles que soient par ailleurs ses aptitudes logiques. Son comportement est déterminé par des pulsions archaïques de défense du territoire, d'attaque, de rejet et de destruction de ce qui est différent, donc menaçant, de hiérarchisation familiale et clanique, d'instinct grégaire hégémonique, qui l'apparentent plus à un caïman dans un marigot qu'à un être humain civilisé. Nous avons tous de ces pulsions archaïques enfouies dans les profondeurs de notre cerveau, mais les humains évolués s'attachent à les contrôler, voire les maîtriser, en tous cas à ne pas les laisser déterminer leur comportement.

Certains estimeront peut-être que l'organisation de la solution finale du " problème juif " par les nazis était un modèle d'efficacité, et que les cerveaux qui l'ont conçue montraient des " aptitudes intellectuelles logiques " certaines ...

Ça n'autorise aucunement à parler d'intelligence.

HACHETTE : Intelligence :

" I / 1) Faculté de comprendre, de découvrir des relations (de causalité, d'identité, etc ...) entre les faits et les choses " . Dans " cet homme est noir, donc il est bête " , il semble bien y avoir une relation de causalité, mais je doute (j'espère !) que beaucoup d'entre vous en reconnaissent la validité.

" Intelligence pratique : adaptation réfléchie de moyens à des fins " . Eichman peut donc être considéré, sur ce point, comme au moins aussi intelligent qu'un singe qui prend un bâton pour décrocher une banane (sauf que la banane, il la bouffe, et que ce but ne soulève pas d'interrogation majeure).

" Intelligence conceptuelle : faculté de connaître inséparable du langage et fondée sur la raison discursive " . Il ne suffit donc pas de faire des discours, encore faut-il qu'ils soient raisonnables, et le concept de race ne s'applique pas, scientifiquement, à l'espèce humaine.

" 2) Aptitude à comprendre facilement, à agir avec discernement " . Il ne peut ici s'agir, à mon sens, de " discerner " les Noirs, les Blancs ou les Jaunes, les prétendus Utus et les prétendus Tutsis, ni de " comprendre facilement " les ordres simples d'un chef de groupuscule skin-head !

vitesse de sa machine (il a quand même eu 105, ce qui laisse entrevoir qu'il devait avoir un potentiel gigantesque. Devait, car il s'est tué un an plus tard, abandonné à l'incompétence de psychiatres débiles, et à l'irresponsabilité d'un ami trop sagace). Vérifiant ma machine, je trouvai 27 mn au lieu de 40. 2^{ème} choc (que deviendraient donc mes 1,04% d'amis potentiels ?)

Pour savoir où j'en étais, surtout par rapport à un test qui pouvait donner des résultats très déformés s'agissant d'informaticiens, je finis par me procurer un test préliminaire de Mensa. Mais je reculais à l'idée d'entrer dans un ghetto susceptible d'élitisme, et ce n'est que des mois plus tard, après une violente crise de désespoir, que je me résolus à passer les tests surveillés.

L'échec me condamnait au divan pour soigner d'urgence mes névroses, mais la réussite rendait ma solitude irrévocable. Certain de m'être assez saboté, je fus si marri d'avoir raté mon échec que je fis, surmenage et soucis aidant, une dépression sévère. 3^{ème} choc. Me résignant à entrer dans le ghetto des grosses têtes pour chercher des amis, je rejoignis Mensa. Ça m'avait pris 7 ans ...

Parti d'un pas léger à ma 1^{ère} réunion, j'en revins le cœur lourd, plus que jamais extraterrestre. 4^{ème} choc. Après quelques jours (semaines ?) de lit, entrée en thérapie. J'apprends, accablé, que mon QI est au moins de 150. Je dois rajouter des graduations à la légende de la courbe de Gauss. 5^{ème} choc. Séance suivante, j'approche 160, la limite de ces tests (la suite à New York ?). Je ne suis plus dans le graphique. 6^{ème} choc. En un an, j'ai opéré un virage à 360° : une révolution ...

Et soudain, après tant de souffrance, le déclic magique : c'est la 1^{ère} fois que j'ai quelque chose qu'on m'envie. Et m'est revenu comme une révélation ce conte d'Andersen que, petit enfant, j'aimais tant. Et je veux devenir ce grand beau cygne qui me faisait, quand même, espérer.

Solitude pour solitude, autant exploiter les capacités exceptionnelles de mon cerveau en or (un autre conte qui me poursuit), et renouer avec un vieux projet de mon enfance. En mettant la table, jour après jour pendant de nombreuses années, je découvrais aux infos de RTL l'état calamiteux du monde qui s'offrait à moi, et la situation tragique de 3/5 des terriens. Et pendant des années je me suis dit : " Si j'étais président, je ferais comme ceci, et pas comme cela ". Mon avenir était tracé : président ou journaliste. De fait, 30 ans plus tard, j'ai exercé une multitude de métiers, sauf ces deux là ...

Et pendant ces 30 ans, j'ai continué à m'informer. Ma vision des choses a certes mûri, mais pas pourri, et je suis resté aussi pur et aussi certain qu'on peut faire beaucoup pour soulager les misères des terriens.

(logorrhée), il parle vite et fort ; euphorie et libération des pulsions ; idées délirantes ; comportements excessifs, fugues, dépenses inconsidérées ... La manie est l'antithèse de la dépression. " (Génie et Folie, Philippe Brenot, Plon)

Tous les gens qui m'ont subi à cette époque ont été profondément impressionnés, voire terrifiés pour certains qui m'aimaient, par ce que tous, à quatre exceptions près, ont interprété comme une bouffée délirante. D'autres m'ont pris pour un doux dingue, et ont bien rigolé. Tous mes amis, sauf quatre, m'ont cru fou. Toute ma famille. Et mon âme est entrée en agonie.

V I I I

I solé dans mon village près d'Avignon, à peine sorti (par le Prozac) d'une violente phase dépressive horizontale (= au lit), sans un rond (mon dossier RMI a traîné 9,5 mois), sans autre passé " politique " que mon vieux rôle remarqué dans mon lycée en 68 et une assez récente bagarre épique (perdue, bien sûr) aux Parents d'Elèves du collège de ma fille pour imposer le respect des lois (notamment l'application de la Convention Internationale des Droits de l'Enfant), sans appuis, c'est sûr qu'il fallait une foi à déplacer les montagnes pour tenter ce pari stupéfiant. Et une confiance en moi que je n'avais jamais connue, et ne connaîtrai sans doute, vu l'humiliante punition que j'ai reçue en retour, plus jamais.

Mon projet n'est pas venu d'un coup, comme la révélation extatique d'une mission urgente à accomplir, l'illumination fulgurante de la nature christique de mon Moi, ou je ne sais quelle enflure hyperbolique d'un ego complaisant survolté par la découverte d'une prétendue considérable supériorité intellectuelle.

Non, non. J'étais simplement fort inquiet de la situation politique. Le retrait (que je respecte) de Delors laissait un désert dans une gauche décomposée, désorientée, dont on se demandait même si elle serait présente au second tour (le cauchemar Pompidou / Poher !). Les médias dominants matraquaient à longueur d'ondes leur admiration bêlante pour le félon Balladur et l'inéluctabilité (sans doute par intervention divine) de sa victoire. La France pétainiste jouissait d'avance, Sarkozy bavait, Pasqua savourait son heure arrivée. Thiers, Guizot, Louis XVI I I , les Feuillants (NB : références subjectives sans doute historiquement inexactes, je m'en fous).

Et en face, un peuple méprisé, des masses de gueux dont l'hiver

prendrait son tribut, des cohortes explosives de jeunes en perdition ou en galère, sans autres interlocuteurs que des flics conquérants et majoritairement racistes, y compris dans les bahuts, un retour à la situation d'avant 68. Le retour, enfin, de l'Ordre Moral. La Restauration.

En plus d'avoir les boules comme homme de gauche, j'y voyais un risque considérable d'explosion sociale, durement réprimée par des Versaillais intransigeants après un tel triomphe, sûrs d'être les détenteurs naturels du pouvoir.

Jusque là, je trouverais bien curieux qu'on détecte dans cette analyse des symptômes de délire.

J'ai alors pensé que la seule chance d'éviter ça était que Delors offre solennellement sa fille à la France. Ça fera rigoler les crânes dégarnis diplômés, mais je m'en fous. C'est fréquent en Asie, et ce n'est pas parce que ça ne s'est jamais vu ici que, dans des circonstances politiques telles, une femme n'aurait pas été hissée avec soulagement, à défaut de son père mais moralement garantie par son éducation, sur le pavois gaulois. Le choix Balladur / Aubry (à cette époque, Chirac était condamné par les sondages et les médias dominants, Jospin n'était pas encore candidat à la candidature au PS), je suis toujours persuadé que c'était notre meilleure chance.

J'ai alors essayé de la contacter pour l'en convaincre. Les gens de son entourage ont été polis, même gentils, mais pas jusqu'au point de laisser un illuminé parler au téléphone avec leur patronne. Des fois qu'il y ait des risques de contamination. Si Gabriel était tombé sur une secrétaire, bonjour la face du monde. Et si Jeanne d'Arc avait eu une standardiste, well ...

J'ai compris que ça ne se ferait pas. C'est alors qu'est née cette idée bouleversante que si personne ne semblait en mesure d'empêcher le désastre annoncé et que je pensais avoir une chance, si minime fût-elle, de m'y opposer, je devais la tenter. Au nom des gueux qui allaient crever de mépris et de froid dans les rues tous les hivers suivants. Des gosses qui allaient continuer de choper le saturnisme dans leurs logements délabrés. Des jeunes qui allaient en prendre plein la gueule au quotidien, sans parler des émeutes pour rien. Et de tous les autres.

Mes études de philo ont été buissonnières, mais pour moi, le salaud, c'est celui qui sait, qui peut, et qui ne fait pas. J'ai donc passé une nuit tout à fait déchirante, partagé entre ma rigueur intellectuelle qui intégrait dans toute leur ampleur les conséquences de la découverte de ma surefficience mentale, et qui apprenait à peine à en reconnaître les symptômes, et la pathologique certitude intime de mon incurable infériorité. Ma haine-propre n'ayant pas d'arguments rationnels à opposer à un générateur de logique lancé à plein régime, la conclusion fut que je pouvais. Et donc, dans mon système de

valeurs, que je devais.

J'aurais mieux fait de prendre 2 Rohypnol. Ou 2 boîtes.

ANNEXE 1 : Le chant du cygne

Le manque de moyens m'a évité le ridicule de diffuser ce libelle ...

4 Mars 1995

Citoyens de Paris !

Je suis né parmi vous et y suis resté jusqu'à l'âge de 33 ans, il y a 10 ans. Venu à l'improviste et sans un rond de Nîmes, je viens de passer une semaine dans vos murs mais surtout hors de vos murs, involontaire SDF intérimaire en quelque sorte.

Je pleure encore de honte pour cette ville que j'ai tant aimée quand je pense à cette femme croisée tard sur le boulevard St-Germain, devant la brasserie Lipp. Enceinte de 6 mois, elle nous demandait de l'argent pour manger. Nous n'en avons pas, mais mon pote lui a donné la moitié du sandwich à l'andouillette qu'il venait de se confectionner sur un banc. Mais ça l'écœurait (tu m'étonnes !).

Et je pleure de rage en pensant à ce même condamné aux carences alimentaires et au froid avant même d'être né! En plein Paris, à l'aube du 3^{ème} millénaire, condamné par l'impuissance de la plupart d'entre nous, le mépris ou la connerie de quelques autres, et l'ignorance (c'est plus gentil que l'indifférence ou l'incompétence) des princes qui nous gouvernent.

Tout occupés qu'ils sont, dans leurs Palais de l'Elysée, Bourbon, du Luxembourg et leurs Hôtels Matignon, de Ville, GeorgesV, à ourdir des complots pour se disputer le pouvoir et la galette, ils ne prennent jamais le métro, ni ne marchent dans les rues, le soir, quand les gueux errent à la recherche de quelques miettes des festins des " nantis " (= ceux qui ont un logis chauffé, fermé et éclairé, à bouffer dans l'assiette, accès aux soins, aux vêtements et à l'hygiène) et de quelques calories qu'on leur refuse jusque dans les commissariats !

Dans le temps, sans argent et sans domicile, on était coupable de vagabondage et appréhendé ... au chaud. Maintenant, on est vachement libéral, vous êtes libre de pratiquer la méthode Coué pour vous réchauffer ! On vous accorde royalement 1/2 heure de repos assis au chaud (" par pure bonté d'âme, Monsieur, allez dans les commissariats du 16^{ème}, là où il y a des lits pour les gens comme vous "), et en voiture Simone !

Le SAMU social refuse déjà du monde par manque de place, alors les

provinciaux de passage, vous pensez ! (bonjour l'accueil ! Heureusement que je n'avais jamais voté Chirac, j'aurais eu les boules !). A 5 mètres du commissariat (pas envie de me faire agresser) j'espérais la pitié des flics qui passaient et me voyaient grelotter (j'étais vêtu comme pour Nîmes)... Macache Bonnot ! Au bout d'une demi-heure, mon brillant cerveau (il paraît que mon QI dépasse 159) me suggéra d'être moins con et de m'abriter du vent glacial de la place Baudoyer pour méditer sur l'apparente absence de limite à la cruauté humaine.

Grelottant sous le porche de la mairie du 4ème, je me revoyais 23 ans en arrière, quand je venais éprouver la joie de la fraternité au cours de je ne sais plus quelle fête DANS cette mairie chauffée jour et nuit. Repli stratégique vers l'angle Nord du porche : moins de vent, moins de regards. Déjà (comme on apprend vite !), l'envie d'épargner la conscience des gens qui n'y peuvent rien, les passants, et de ceux à qui l'on n'a pas expliqué la Constitution, les flics.

Je pensais aux dizaines de milliers de maisons qui m'entouraient, chauffées. Aux milliers de bâtiments administratifs, commerciaux, industriels, ..., chauffés et vides, à tous ces couloirs, ces entrées d'immeubles, ces escaliers que mon grand-père frottait, chauffés et vides, à ces caves où les rats ont chaud, à cette immensité à quelques mètres sous terre, ce métro que j'aime tant, chauffé, vide, et inconcevablement (malgré ses rats et ses blattes) fermé.

Et je ne verrai jamais plus Paris comme avant.

J'ai pleuré sur ma ville, mes racines, mes amours, mes toits de zinc sous la pluie dans les chambres de bonne, les merveilleuses aurores étoilées de mes nuits d'amour, mes amitiés, mes révoltes, mes manifs, mes espoirs, mes apparts chauffés, mes boulots, mes rues, mes bistrotts, mes cinés, ma jeunesse...

Je pensais à ces milliers de gens en guenilles, ces GUEUX, qui errent ou qui dorment dans des gares ou des coins de porte, là où l'on ne les vire pas, parfois pochetronnés ou défoncés à mort pour oublier le mépris, le froid, la fatigue, la souffrance psychique et physique, le désespoir.

J'ai eu honte pour vous, qui voyez cela tous les jours. Honte pour moi, qui avant cette nuit n'avais pas été foutu d'imaginer autrement que théoriquement ce que ça pouvait être, de se les geler, assis, désespéré, la nuit, rejeté de ce Paris que j'ai tant aimé.

Ces princes qui nous gouvernent, qu'ont-ils fait de la République ? Encore, eux, dans leurs palais, tout occupés qu'ils sont à prendre des cours de diction pour inventer un langage à eux (où il vaut mieux prendre le risque d'avoir l'air con en mettant une liaison là où il n'y en a pas que d'avoir l'air ignorant en oubliant une !), ils ont des excuses : l'ENA, Sciences-Po, Normale Sup, HEC, Polytechnique, tout ça, ça laisse des traces. Ça navigue plutôt en surface et ça ne connaît pas trop le prix de la carte orange, de la baguette, du timbre, du litre

de rouge ! Un ministre, ça doit bien gagner dans les 5 plaques, pour pouvoir cotiser 1000 balles par ministre pour offrir (avec notre pognon) au ci-devant Balladur-le-félon une édition de luxe à 4 briques (combien de calories, combien de jambon beurre?) de Rabelais (sans vouloir vexer personne, et surtout pas Rabelais, je m'interroge encore).

Alors, vous comprenez, les problèmes des gueux ...

Mais nous ? Qu'avons-nous laissé faire de la République? Comment supporter tous les jours ce spectacle, ce cancer qui ronge la ville ? Arrêtez-vous un jour au métro Bastille, regardez les fresques qui célèbrent la prise du pouvoir par nos ancêtres, pour inventer la liberté, l'égalité, la fraternité (sauf pour les esclaves africains, qui ont dû attendre, honte à nos ancêtres, 1848 !). Y verrez-vous des " représentants du peuple " gavés de bouffe, de pouvoir et d'oseille, intrigant dans des palais, et des gueux errant transis, affamés, malades, abandonnés de tous ?

Foutre non ! Vous y verrez des bastilles renversées, des privilèges abolis, des droits proclamés comme naturels, inaliénables et sacrés ! Nos ancêtres étaient-ils tous des crétins ? Pire, des UTOPI STES ?

Domage que la RATP n'ait pas poussé la hardiesse révolutionnaire jusqu'à afficher le texte intégral de la DUDHEC (Déclaration Universelle des Droits de l'Homme Et du Citoyen). Déjà comme ça, ils ont pris des risques, ça pourrait réveiller de vieux instincts communo-gauchistes, comme à la rue du Dragon, où j'ai vu d'effrayants " trotskystes " (dixit le ci-devant Pasqua-la-trique) comme Jacques Gaillot, Albert Jacquard, Léon Schwartzberg, René Dumont, Gérard Miller, et j'oublie sans doute les pires, haranguer véhémentement des hordes de vieillards sanguinaires, sous l'œil vigilant des gardiens du Désordre. Pauvres gendarmes, condamnés à écouter sans broncher les discours des UTOPI STES, frémissant de rage ou de honte en s'entendant comparés à la milice de ces enfoirés de Pétain et Bousquet, des " hommes " capables de livrer en prime des enfants que même les nazis n'envisageaient pas encore d'exterminer ; plus fumier que les SS, faut le faire !

En étudiant les fresques de la Bastoche, j'ai conclu que nous étions revenus à l'Ancien Régime : une aristocratie se partage le pouvoir et la galette (la taille des morceaux étant fixée périodiquement par les électeurs qui votent encore) en réduisant au silence les petites formations et en n'entendant pas les plaintes du peuple.

Il faut reprendre le pouvoir ! La DUDHEC, le préambule de 1946, la CI DE (Convention Internationale des Droits de l'Enfant), tous ces textes sublimes, qui sont censés fonder l'attitude des gouvernants, sont pourtant quotidiennement foulés aux pieds, dans l'indifférence quasi-générale.

Restaurons la Constitution de la République !

DUDHEC, article 16 : " Toute société dans laquelle la garantie des droits n'est pas assurée, ni la séparation des pouvoirs déterminée, n'a point de constitution " . Regardez à la prochaine station, regardez dans la rue : la garantie des droits des miséreux vous paraît-elle assurée ? Et des droits de ce bébé dont je vous ai parlé, qui naîtra peut-être dans la rue le jour même où nous voterons ! Préambule de 46 (c'est la Loi) : " La Nation assure à l'individu et à la famille les conditions nécessaires à leur développement. Elle garantit à tous, notamment à l'enfant, à la mère et aux vieux travailleurs, la protection de la santé, la sécurité matérielle, le repos et les loisirs. Tout être humain qui, en raison de son âge, de son état physique ou mental, de la situation économique, se trouve dans l'incapacité de travailler a le droit d'obtenir de la collectivité des moyens convenables d'existence " . Quelle utopie!

Quant à la séparation des pouvoirs, que dire quand un ministre de l'Intérieur peut impunément critiquer les juges, pire, perturber le cours de la Justice en mettant en circulation un vrai faux passeport (secret défense, mes genoux) ou en montant des traquenards pour obtenir le dessaisissement d'un juge par trop fouineur ?

La Constitution, toute la Constitution, rien que la Constitution ! Voilà le mot d'ordre du gouvernement que je formerais si je parvenais, dans le peu de semaines qui me restent, à susciter votre adhésion au FUTUR (Front Utopiste Terrien Unifié Réaliste).

Les ministres toucheraient une indemnité strictement équivalente à leurs ressources d'avant leur nomination (avec comme plancher, pour les rmistes, les chômeurs et les évêques disgraciés, le salaire moyen des français). Ils travailleraient avec des moyens modernes (je suis informaticien), résideraient chez eux, continueraient à aller acheter leur pain, leurs timbres, resteraient des gens comme vous et moi. " Gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple " (constitution de 1958). Leur nomination ne dépendrait pas de leur inclination politique (seuls les racistes sont indésirables), ni de leur parcours (on admet même les énarques !), mais de la conjugaison d'une passion, d'un talent et d'une compétence. Il leur serait interdit de mentir. Les femmes auraient la place la plus juste possible (préambule de 46 : " la loi garantit à la femme, dans tous les domaines, des droits égaux à ceux de l'homme "). Les suggestions et doléances de tous les citoyens (dont les députés seraient élus à la proportionnelle intégrale) seraient désirées, reçues et traitées.

Pour préparer le 3^{ème} millénaire par une révolution non-violente, ce gouvernement aurait comme tâche prioritaire la mise en œuvre de la loi Coluche :

" Aujourd'hui, on n'a plus le droit d'avoir faim ou d'avoir froid " .

Et l'Élysée serait transformé en Palais du Peuple, provisoire refuge pour les sans-abris de Paris (et même les provinciaux de passage), avant de devenir le musée des républiques dévoyées.

Ce serait notre Bastille à nous !

Le projet du FUTUR
(Front Utopiste Terrien Unifié Réaliste) :

Contre l'exclusion, le gaspillage et le mensonge,
vers l'Europe, pour un monde de paix et d'amour :
liberté, égalité, fraternité !

Le programme du FUTUR :

I) Principes et structures

La Constitution, toute la Constitution, rien que la Constitution !

Voilà le mot d'ordre du

" Gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple "
que prévoit la Constitution de 1958
(et qui n'a jamais existé...),
pour faire respecter la loi COLUCHE :

" Aujourd'hui, on n'a plus le droit d'avoir faim ou d'avoir froid ! "

a) Gouvernement du peuple : il ne s'agit pas de gérer une gigantesque entreprise, le regard fixé sur la ligne bleue de la rentabilité, mais la vie du peuple. Il s'agit en particulier de donner, aux milliers d'associations qui regroupent les bonnes volontés, les moyens de leur efficacité. Il faut favoriser les initiatives locales et toutes les générosités qui ne demandent qu'à s'exprimer. L'administration serait mise, enfin, au service du peuple, et devrait apprendre la souplesse.

b) Gouvernement par le peuple : les ministres ne doivent pas seulement " sortir " du peuple... mais aussi y rester.

Leurs ressources seraient garanties au niveau atteint la veille de leur nomination (avec pour plancher, pour les défavorisés, le salaire moyen des français) ; ils n'auraient donc aucun intérêt financier à être ministres.

Ils habiteraient... chez eux (il y a des moyens modernes de communication) et resteraient des gens comme les autres, immergés dans le peuple, accessibles. Il leur serait même demandé, une fois par an, d'aller travailler 15 jours à la base, pour éviter que le titre de ministre ne leur monte à la tête...

Il leur serait interdit de mentir, d'effectuer des vengeance personnelles, de gaspiller, de profiter de passe-droits à des fins personnelles. On leur demanderait juste d'être de bons ministres, humains, affectueux et sincères.

Leur nomination ne dépendrait ni de leur inclination politique (seuls les racistes et leurs alliés seraient exclus), ni de leur parcours scolaire ou

universitaire (on accepte même les énarques !). Elle serait le fruit d'une passion, servie par un talent, appuyée sur une compétence.

c) Gouvernement pour le peuple :

" Le gouvernement détermine et conduit la politique de la nation " sous la surveillance du président qui " veille au respect de la Constitution " . C'est le pouvoir exécutif, chargé de faire appliquer les lois votées par le pouvoir législatif, et de donner au pouvoir judiciaire les moyens nécessaires à son serein exercice.

La séparation des pouvoirs étant le fondement essentiel d'un Etat de droit, le Sheriff (ex-ministre de la Justice, ou Garde des Sceaux) serait, une fois nommé, inamovible autrement que par référendum ; il serait ainsi pleinement indépendant de l'exécutif, à la différence des ministres, qu'il aurait aussi mission de surveiller, afin que les magouilles du passé ne se reproduisent pas, et que la loi redevienne (devienne ?) égale pour tous.

Le gouvernement serait réparti entre 3 ministères d'Etat : Liberté, Egalité, Fraternité. Chacun regrouperait les ministères en rapport avec son intitulé, et donnerait de la cohésion à leur action.

Chacun mettrait un n° vert à la disposition des citoyens. La doléance " en temps réel " ! L'agent public qui recevrait la plainte s'attellerait d'office à son instruction et à sa conclusion : soit expliquer au citoyen que sa plainte est sans fondement et lui expliquer pourquoi (il lui reste alors le recours des tribunaux administratifs), soit reconnaître le bien fondé de la plainte et interpeller les services concernés. Outre les économies de procédure, on connaîtrait ainsi sans délai les réactions du peuple à telle ou telle mesure ; on pourrait en apprécier la lisibilité et, le cas échéant, rectifier rapidement le tir. De plus, les citoyens se sachant écoutés, on peut espérer une réduction sensible de la violence, qui n'est le plus souvent qu'un message d'abandon, une tentative pour exprimer et faire reconnaître la violence de la souffrance.

Chaque ministère d'Etat aurait pour mission de lutter contre ce qui fait obstacle au rayonnement du beau nom qu'il porte. Ils pourraient mutuellement s'interpeller, s'informer, se stimuler, créant ainsi une dynamique au sein même du gouvernement, mais fort civile, tous les membres d'icelui étant engagés dans le même élan républicain. Ainsi, tous les débats qui traversent le peuple pourraient trouver leur écho au gouvernement, et le " temps de réponse " de celui-ci serait considérablement réduit.

Chaque ministre aurait un correspondant dans chaque parti désirant collaborer au bien public, et pourrait à tout moment consulter ses correspondants, seuls ou groupés, afin de réunir sur son action le plus large consensus possible, et de profiter de leurs conseils éclairés et de leurs bonnes idées (en rendant à César ce qui est à Jules, pour que le parti concerné en bénéficie auprès de l'électorat).

Enfin, les ministères pourraient être bicéphales, c'est à dire qu'il y aurait deux titulaires, de personnalités ou d'origines très différentes (aîné/cadet, homme/femme, énergique/ placide, gauche/droite, aisé/fauché, professeur/chanteur, ...), dont le mélange détonnant pourrait induire une dynamique intéressante.

Bien entendu, chaque ministre étant un citoyen, il dispose de sa pleine liberté d'expression. Foin de langue de bois ! Si un ministre n'est pas d'accord avec une mesure décidée par le gouvernement, il peut le dire, si possible sur un ton fraternel...

II) Composition

N.B. : aucun des citoyens cités ci-dessous n'a été consulté ni informé ; à plus forte raison, aucun n'a donné son accord. Il ne s'agit que d'une ébauche de proposition, très incomplète, éminemment modifiable.

Principe de choix des ministres :

une passion, servie par un talent, appuyée sur une compétence.

	* Premier ministre	Michel ROCARD
Sheriff	Renaud VAN RUYNBECKE	
Porte parole	Florence BELKACEM - Antoine DE CAUNES	

* Ministres d'Etat

Liberté	Arlette LAGUI LLI ER
Egalité	Martine AUBRY
Fraternité	Jacques GAI LLOT

* Ministres rattachés

A) Liberté (Arlette LAGUI LLI ER)

Droits des femmes	Souad BEN AMI N
Droits de l'Enfant	Eric MACI ER DU BI ESTRE
Enfants précoces	Arielle ADA - Judie FOSTER
Droits des aînés	Léon ZI TRONE
Droits des malades	Henri CAI LLAVET
Droits des animaux	Brigitte BARDOT
Alcoolisme	Claude EVI N
Tabagisme	... GAUX
Autres toxicomanies	Léon SCHWARTZENBERG
Contraception	Simone VEIL - DI FOOL
Police Républicaine	Ségolène ROYAL
Punitions	Alain CARI GNON
Armée	
Recherche	Pierre Gilles DE GENES - Hubert CURI EN
Mer	Jacques Yves COUSTEAU - Florence ARTAUD

B) Egalité (Martine AUBRY)

Exclusion Geneviève DE GAULLE
Santé Xavier EMMANUELLI - Philippe DOUSTE-BLAZY
Logement Jean Baptiste EYRAUD - Marie Noëlle LI EBMAN
Ville Tonton DAVI D - Bernard TAPI E - Eric RAOULT
Education Albert JACQUARD - RENAUD - Jean Marie CAVADA
Technologies Roland MORENO
Economie Raymond BARRE
Contributions Philippe HERZOG
PME Alain MADELI N
Ecologie Dominique VOYNET - Marie Christine BLANDI N - Antoine

WAECHTER

Eau Brice LALONDE
Agriculture Jacques CHI RAC
Droits des pères Gisèle HALI MI
Moralité planétaire Noël MAMER

C) Fraternité (Jacques GAI LLOT)

Paix Coffi NI AMNI AM - Pierre LELLOUCHE - Valéry GI SCARD

D'ESTAI NG

Avenir Européen Jacques DELORS
Mémoire Henri KRASUCKY - Jorge SEMPRUN
Solidarité Planétaire Bernard KOUCHNER
Intégration Fouade SILLA - Enrico MACI AS
Psychologie Michelle BARZAC - Gérard MI LLER
Rigolade Patrick SEBASTI EN - SMAI N
Philosophie Michel LEEB
Amour Brigitte LAHAI E
Poésie Jean FERRAT - Francis CABREL
Mots Raymond DEVOS
Théâtre Coline SERRAU - Jérôme SAVARY
Cinéma Jean-Jacques BEI NEX
Musique MC SOLAR - Pierre BOULEZ
Sport Yannick NOAH - Eric CANTONA

ANNEXE 2.A : 1^{ère} lettre à un improbable ami

Vallabrègues, le Dimanche 23.06.96

Très cher A.,

J'ai commencé ce matin à réécouter les Partitas, mais d'une oreille différente.

La 1^{ère} fois, elles étaient interprétées par quelqu'un que j'avais croisé une fois dans des conditions improbables, et qui, après m'avoir prodigué une parole

d'apaisement et un acte de tendresse rare, avait passé sa route et négligé de saisir la main que le noyé tend désespérément vers qui lui semble doté de main.

Je ne regrettais pas le ridicule de t'avoir écrit, puisque le combat pour la protection des enfants m'oblige à une prise de risques sans limites personnelles pour ne pas rater la moindre chance d'efficacité, mais ton absence de réponse me paraissait dans l'ordre des choses. Tu étais retourné à ton monde " d'adultes " , dans ta sphère d'excellence et de célébrité, et moi à mon monde d'enfant incurable, dans ma sphère de nullité et d'obscurité.

L'écorché illuminé, adolescent attardé, rêveur immature et loufoque, exaspérant jongleur de mots, inutile coupeur de cheveu en sept, suffisant vaniteux, impudique marginal caractériel et mégalomane, empêqueur de traditionner en rond, dangereux activiste nuisible, psychotique maniaco-dépressif grotesque et pitoyable, perdu dans son délire messianique, le fou, était retourné à son non-être congénital, après qu'on lui ait fait l'insigne honneur de faire semblant de lui donner la parole.

Et après quelques jours d'espoir lié à l'amitié naissante avec A.A., à ton merveilleux geste de tendresse et à ta phrase (" j'aurais aimé passer 5 ans avec vous ") si inconcevable que j'ai mis une semaine à la comprendre, à l'éventualité de ton soutien pour l'organisation d'une émission sérieuse, à la perspective offerte par P.P. de passer des tests fiables et sortir de l'incertitude quant à la réalité même de cette grave surefficience diagnostiquée par un étrange psychanalyste (et au passage savourer la joie enfantine de comparer mon potentiel avec celui de mon illustre et richissime collègue Bill Gates), au relatif bon déroulement de l'assemblée générale de Mensa-France, le soufflé est retombé.

La diffusion de l'émission m'a profondément blessé, P.P. était injoignable, toi silencieux, A.A. en clinique, l'équipe de Christophe Dechavanne indifférente. Un téléphone restreint aux appels locaux, pas d'argent pour les cartes téléphoniques (pour l'unique cabine du village), pas de possibilité de creuser les nouveaux contacts à Mensa, de relancer quiconque (pas même mes clients), ou de contacter mes rarissimes amis pour les saouler de mots, de ces torrents de parole qui tournent en rond jour et nuit dans ma boîte crânienne, sans espoir de sortir, ni d'être compris, ni même d'être entendus.

Une compagne, déjà très ébranlée par un terrible deuil (le 3 Mai, la mort de notre petit-fils de 10 jours fut un soulagement), angoissée de la réactivation de mes projets endormis, angoissante et odieuse. La perte totale de confiance, again. Le doute absolu, again. L'éternelle solitude, la terreur de la solitude éternelle, again. La chute dans le puits sans fond, again. La vie, quoi.

Et la dramatique rupture avec une amie de 10 ans, camarade de lutte, secrétaire et plus, proche parmi les proches. Un deuil de plus.

Pour couronner le tout, recherche de " psychose " dans le dictionnaire (je pensais qu'il s'agissait d'un stade supérieur de la névrose), et découverte terrifiante de la portée sémantique du diagnostic hâtif de psychose maniaco-dépressive établi en janvier 95 par 2 crétins diplômés : " maladie mentale que le sujet est incapable de reconnaître comme telle (contrairement à la névrose), et caractérisée par la perte du contact avec le réel et une altération plus ou moins grave de la personnalité " .

" Incapable de reconnaître comme telle ", quelle injure ! Ma soif d'humilité, mon exigence d'honnêteté et de rigueur intellectuelles, ma sévérité et ma méfiance à mon égard, mon dégoût de moi, tout ça balayé sans examen en 10 mn par des névrosés incapables de comprendre la découverte traumatisante de mes capacités mentales autrement que comme un complexe de supériorité (!), et mon projet bancal de candidature à la présidence de la République autrement que comme un symptôme évident de délire paranoïaque !

Et quel choc de comprendre dans un flash que la femme avec laquelle on se déchire depuis 20 ans de galère, ancienne élève infirmière en psychiatrie, est incapable de s'adapter à ma nouvelle réalité parce qu'elle est persuadée depuis 18 mois de vivre avec un malade mental ! Qu'elle en a persuadé tout l'entourage, en premier lieu notre fille de 17 ans (qui en a fait une dépression nerveuse) et notre fils de 25 ans (jusqu'à ce qu'il aille voir mon psy, qui lui a expliqué que c'était comme si j'avais 75 ans). Et les familles, et les amis. Et moi ?

Car qui serais-je, sans compétences en psychiatrie, pour être sûr de leur incompetence ? Puisque, par définition, le sujet est incapable de reconnaître sa maladie, ce qui est le cas ? La parole d'un psychanalyste (le seul à avoir affirmé que mon QI aurait dépassé 157 à 16 ans, et que je n'étais pas malade mental), c'est bien, mais c'est court. Doute vertigineux.

Du coup, l'enjeu de ma rencontre ardemment espérée avec P.P. devient dramatique. Je veux une expertise psychiatrique crédible. Si je suis malade, je me soignerai comme on voudra, et j'abandonnerai mes projets grandioses (avec soulagement, car ils sont bien trop lourds pour mes seules épaules). Sinon, je veux que ces deux connards avouent à ma compagne leur erreur de diagnostic, faute de quoi je les attaquerai en diffamation. Je veux que tous les gens qui me croient fou sachent que ce n'est pas vrai (si ça ne l'est pas). Parmi toutes les humiliations que j'ai connues, celle-ci est la pire. Je veux savoir.

Et P.P. est débordé. Attendre, toujours attendre.

Puis ton appel. La vie qui revient. L'espoir que toute l'espèce humaine ne soit pas monstrueusement indifférente à la souffrance psychique, que quelqu'un d'autre ait gardé comme un trésor sa capacité d'enfant à s'émouvoir du chagrin d'autrui. Aimer.

Quelques heures après, replongée dans le désespoir (ma vie est comme ça) : nouvelle crise conjugale, nouveau risque imminent (après le bac), non plus de séparation, mais de rupture. J'aurais pourri la jeunesse de ma fille, en l'entraînant de force dans Mon combat pour les Droits de l'Enfant. Rancune mortelle, mutisme absolu. Mais certaines plantes sont mes amies, paroles, pleurs, trêve.

Les partitas, les yeux fermés (en fait, je n'ai pas dépassé la 1^{ère}, je suis tombé en extase sur la gigue, et je n'ai plus écouté qu'elle. Ah, la main gauche !). Imaginer ton cerveau, ces milliers de morceaux que tu as pénétrés intimement, ta probable admiration profonde pour ces cerveaux qui nous font vibrer. T'envier pour ta mère, pour cette passion socialement inoffensive et gratifiante, où il doit faire bon réfugier sa différence, communiquer posthument avec des maîtres, et professionnellement avec des semblables, rencontrer de par le monde des gens qui peuvent comprendre.

Et le doute, again. Pourquoi un tel personnage s'intéresse-t-il à moi ? (Comment peut-il ?). Qu'a-t-il senti en moi, lui qui tutoie Ludwig, Wolfgang, Jan-Sebastian, Gustav, Frederik et les autres ? Et s'il se trompait ? Et si je le décevais ? Et si mon besoin incommensurable de soutien actif était compris comme une tentative d'utilisation ? Et s'il regrettait un jour d'avoir engagé sa réputation pour soutenir un bouffon ? Et si j'étais fou ?

Et si j'étais vraiment ce que je sens, cette bombe atomique enfermée dans une cocotte-minute mal posée sur un châssis fatigué ? Et si ma vie tournait, que mes rêves les plus fous puissent se réaliser, que je puisse soulager des souffrances, protéger des enfants, apaiser des conflits, pacifier, convaincre, entraîner ? Utiliser toute la puissance de ma tête douloureuse pour inonder le monde de ce torrent d'amour qui comprime mon cœur depuis la lecture de l'évangile ! Sortir de l'impuissance désespérée, du silence imposé, désamorcer la pompe à larmes, et me battre. Agir. Secourir. Aimer.

A l'âge où tu t'es réfugié dans la musique, je me suis réfugié dans la politique. N'y aura-t-il pas un fossé ? La musique qui me console (2^{ème} de Malher), celle qui me déchire (sonate appassionata), celle qui me transporte (toccata et fugue en ré mineur), et toutes les autres, je sais que je pourrai t'en parler. Et aussi du massacre des surefficiants.

Mais les enfants atteints de saturnisme pour vivre dans de vieux logis garnis de peinture au plomb, les femmes enceintes qui mendient dans le froid de l'hiver parisien, les vieux frappés dans les mouiroirs, les enfants révoltés brutalisés dans les écoles et collèges, puis violés dans les prisons, l'abandon des enfants d'alcooliques et de violents, le bombardement des civils irakiens, les mines anti-personnelles, la surpopulation, ..., tout ce qui me déchire depuis 40 ans te concerne-t-il ?

Tu m'as demandé mes textes expliquant la découverte de ma surefficiency. Des gens ont accepté de lire mes textes, mais jamais demandé. Je me suis donc beaucoup demandé, moi qui souffre de toujours attendre de gens qui s'en foutent des choses qui ne viennent jamais, pourquoi 3 jours après ta demande, le tout n'était pas déjà sous enveloppe. D'où cette lettre. Je ne veux pas te tromper.

J'ai décidé de mettre tous mes textes. Comme ça, tu pourras te faire une idée complète de ce que j'ai en tête, connaître les limites de ton soutien, et me les dire.

J'ajoute la Convention Internationale des Droits de l'Enfant (CIDE). A 16 ans, en 68 à Paris, j'étais révolutionnaire (sans pavés). Je luttais pour changer les lois. C'est fait. Maintenant, je lutte pour l'application des lois, et trouve assez savoureux d'être traité de la même façon, en dangereux extrémiste. Ça tombe bien, car je suis resté le même. Comme disait Brel : ce qu'il a fallu de talent pour être vieux sans être adulte !

Relisant mes textes, j'ai un peu honte du caractère assez infantile de mon gouvernement. Mais tu vas bien m'envoyer une sonate appassionata dont tu n'as pas l'air très content, alors ...

Les textes FCPE (Fédération des Conseils de Parents d'Élèves) ont été rédigés avant la découverte de ma surefficiency, d'où leur probable violence excessive (je ne les relis pas, par lâcheté). Je ne pouvais pas comprendre que les gens puissent ne pas comprendre qu'ils faisaient le contraire de ce qu'ils voulaient.

Les textes politiques ont été rédigés après cette découverte (subie en décembre 94), en un temps où je n'avais pas encore compris (il faut créer des structures de soutien pour les gens qui connaissent ce choc) que ma différence n'était pas quantitative, mais de fonctionnement, d'où leur naïveté. Mon projet bâclé ne pouvait marcher que sur l'échiquier de mon ordinateur.

J'ai aussi quelques vieilles chansons à la guitare, si tu veux je te les enverrai. Mais les cassettes n'ont pas été touchées depuis 17 ans (ni écoutées), et n'étaient pas structurées. Comme je ne peux pas les écouter (toujours la honte des aspects infantiles, et la haine de mes doigts de plomb), je dois trouver quelqu'un qui les repique, car je crains l'état des bandes, et y regroupe les chansons de façon cohérente. J'y avais mis toute mon âme. J'ai cessé de composer et de chanter le jour où j'ai renoncé à me faire entendre. Je ne pouvais pas me tuer, je me suis tu.

C'est bon d'être écouté, merci.

D.

ANNEXE 2.B : improbable réponse de l'improbable ami

M., le 21 Juillet 1996

Mon cher D.

Lorsque Dieu créa l'homme Il s'est trompé à plusieurs reprises (peut-être par excès de solitude), et, las de se répéter à l'infini (une seconde éternelle de distraction), Il oublia d'ajouter, à toute cette graisse pathétique et tous ces fils neurologiques barbelés, (et à la toute dernière seconde) l'intelligence.

Pour se faire pardonner Dieu donna à l'homme la parole.

Ceci a été, comme toute décision prise en hâte, une très mauvaise décision. Car dans cette cuisine de taille qu'est le Ciel il y avait, dès le début, beaucoup moins d'ingrédients que de spatules, de bien plus puissantes formes de la canalisation de l'amour que la parole.

Naturellement, ayant un sens unique du rythme universel, Il s'est rendu compte très vite (enfin, vite, l'horlogerie suisse n'y était pour rien, bien sûr) du petit désastre en puissance, et, paniquant, Il plongea la spatule la plus proche dans le seau à l'étiquette Gélatine de Mémoire. Et l'éternel Automatisme se remit en marche.

Mais quelque chose (façon de parler) avait changé.

Pendant l'égarement divin, placé derrière Dieu, un seau sans étiquette, ou plutôt à l'étiquette égarée, se renversa abruptement, et une lave d'une très belle matière grise se mit à couler, lentement, vers l'infini.

L'écoulement créa son propre système d'évolution et de réveils. Des bulles abstraites et auto-gérantes en naquirent. Les trous noirs (voire la note bleue) en naquirent et l'homme, autrement intelligent, se manifesta à fond.

Toi, D., mon ami, tu es né là, dans une de ces bulles, il y a des années lumières. Tu appartiens à ces espaces, à ces zones (à jamais fermées et indéchiffrables pour la majorité), à ce souffle qui dicte d'autres matières au-dessus de l'oxygène prévisible, au delà de la vulnérabilité externe, à l'extrême opposé de ceux pour qui la lumière, l'abandon, l'amour, le regard, la tendresse, la vraie force, le vrai partage, et la foi unique, sont des échantillons des chansonniers sentimenteux (la faute est à dessein) qui glissent à travers un répertoire mensonger (même pas reptilien) et qui trichent avec eux-mêmes et de par là avec l'autre, l'ex-frère, et finalement, le seul qui compte.

Voilà pourquoi j'ai parlé du blanc l'autre jour.

Ce qui te rend exceptionnel, en dehors de ton intelligence rare, c'est ta

pureté et ton infinie bonté.

Ta lettre m'a bouleversé et profondément touché.

La confiance qui s'en dégage m'est chère.

Tes souffrances, ta douleur, tes humiliations multiples, tiennes et celles de ta compagne, ce cercle infernal qui semble rétrécir l'espace qu'occupe ton cerveau, où l'acte de penser, réfléchir, prendre une décision cohérente, est menacé par ce sabotage d'incompréhension, d'incompétence, de nivellement crétinisant (et non innocent), la légalisation de la méchanceté à haut niveau, la banalité à tout prix, croissante, qui crée une topographie insurmontable.

Elle l'est, pourtant, parfaitement surmontable.

C'est de cela que nous parlerons à la prochaine rencontre. Pour que je comprenne mieux en quoi je peux t'être utile et comment je peux te seconder palpablement.

Je suis heureux que tu écoutes les Partitas, c'est à travers Bach que je tutoie mon cœur ; j'ai imaginé, enfant, qu'il était assis à gauche de Dieu. J'en ai la certitude encore aujourd'hui. L'Apassionata, je l'ai réécoutée pour la première fois depuis des années. Elle est indigne de notre amitié. Quelle folie ou inconscience inquiétante m'ont permis de la sortir ? Montpellier est une tentation, mais il sera difficile de trouver le temps minimal qu'il nous faut. J'essaierai de téléphoner.

Je te serre dans mes bras, très fort.

A.

ANNEXE 2.C : 2^{ème} lettre à l'improbable ami

Vallabrègues, le Jeudi 19.12.96

Très cher A.,

Au fin fond de l'Enfer, il fait très chaud. Belzébuth, pas mauvais diable pour un rond, a fait creuser, pour désaltérer les pauvres créatures punies par Dieu, un puits très profond, d'eau glacée.

Belzébuth, il fait son boulot : on lui dit de garder les damnés, il les garde. Mais la consigne ne dit pas qu'il doit se montrer aussi implacable que le Patron. La vue de la souffrance d'autrui, aussi pécheur fût-il, ne lui procure aucun plaisir, contrairement à certaines auréoles de 1^{ère} classe un peu sadiques qu'il a bien connues quand il travaillait au siège de la boîte, mais bref ...

Aussi l'accès au puits est-il totalement libre.

Grâce à cette libéralité peu coûteuse, son miroir lui renvoie une flatteuse image de brave type, qui le console un peu de la sale réputation que lui vaut, de toute éternité, son poste. Sans compter un Malin plaisir à se venger de l'injustice et de l'autoritarisme du boss (dont il fut, ne l'oublions pas, la 1^{ère} victime, avec son groupe de rebelles), en adoucissant la punition des damnés.

Plaisir un peu naïf, comme il se doit (y a-t-il plaisir possible sans naïveté ?) : le patron laisse faire, en fait, pour que le seuil de l'intolérable soit franchi le moins souvent possible. Car son incommensurable orgueil de surefficient suprême supporte très mal la pirouette du suicide, par laquelle on s'échappe sans coup férir de l'enfer comme de toute autre juridiction divine ou humaine, toute souffrance, toute culpabilité, tout espoir, pour retourner à la sérénité de la Matière. En plus, ça fait douter le public, c'est mauvais pour les affaires ...

Alors, il laisse faire, le boss. Et ça s'agglutine, autour du puits. Tous les assoiffés d'amour y attendent impatiemment la laborieuse remontée périodique du minuscule seau d'eau supputée fraîche (en fait, tiédasse, vu le temps de remontée, mais, bon...). Vu la foule, les rations sont minces, mais ça suffit pour maintenir la plupart en bon état de souffrance.

Mais pour les déshydratés congénitaux, privés d'enfance, ça ne suffit pas toujours. A force de guetter le seau, tendus au bord de la margelle, avides d'une lapée d'amour qui leur permette d'attendre le seau suivant (une vie infernale), certains tombent dans le puits, parfois un peu aidés par une foule inconsciente, sourde et aveugle (" Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ").

Une fois dans l'eau glaciale, la plupart coulent à pic. De profundis.

Glacé le souvenir qu'ils nous laissent. Glacé le marbre de leur tombe. Glacée la pluie d'hiver sur leurs glaïeuls fanés. Brûlantes nos larmes de honte de n'avoir pas compris qu'il fallait agir vite, ou de n'avoir pas pu, ou de n'avoir pas osé, ou de n'avoir pas su, bref, de n'avoir pas. Bref.

D'autres n'ont pas le courage de faire cette vacherie irrémédiable à ceux qui les aiment, même si cet amour, quelle injustice, n'est pas assez puissant pour consoler de la tristesse infinie.

Alors ils surnagent, glacés, seuls. Se prendre pour un iceberg. Ça ne souffre pas, un iceberg, ça dérive, pénard, au gré des courants, sans autre obligation que d'exister. Ou pour un tronc d'arbre. Ou pour un ensemble hasardeux mais nécessaire de cellules disparates mais plus ou moins complices. Quel sens les mots (souffrance, culpabilité, tristesse, désespoir, compassion, amour), les sentiments, pourraient-ils raisonnablement avoir pour un bloc de cellules ? Les cellules n'ont pas d'affect. C'est bien pratique.

Mais on (je ?) ne peut pas s'anesthésier en permanence avec ce genre d'acrobatie. Aussi, bienheureux le malheureux surnageur si une musique divine ricoche, jour après nuit, sur les parois du puits, jusqu'à son âme, et lui donne la patience. Si un ami providentiel lui envoie sa première lettre de noblesse, son premier certificat de brave type, sa première bouée.

Je suis tombé dans le fond du puits du fond de l'enfer quelque temps après t'avoir écrit, en Juin. J'ai fini par me persuader qu'ils avaient raison, que j'étais fou.

Au début, manœuvre infantile : puisque la psychose est une " maladie mentale que le sujet est incapable de reconnaître comme telle ", il suffit de la reconnaître comme telle pour échapper à la définition. Combine d'informaticien, qui m'a rassuré quelque temps.

Mais l'implacable philosophe, avec son bistouri vorace, a tôt fait de rectifier le tir : pour que ça marche, il faut réellement " reconnaître comme telle " sa maladie, il faut y croire. Ce qui fut fait avec une invraisemblable aisance.

L'informaticien aurait pu alors proclamer l'objectif atteint, mais il avait rendu ses billes (perdu son latin), la logique ayant cédé la place à la terreur.

Moi qui avais appris par hasard (à 2 ans près, cela m'aurait permis de sauver mon ami Alain, atteint lui aussi de surefficience grave), abruti de stupeur, du scalpel lingual d'un psychanalyste, que je n'étais pas ce que je croyais, qui avais eu tant de mal à croire ce que j'étais, voilà que je n'étais plus rien, que ma seule définition, terrible de sens pour qui croit penser, se

trouverait en termes cliniques dans un impersonnel compte rendu d'expertise psychiatrique qui parlerait de moi qui n'avais plus de Moi.

Quelle pensée ressortit de ma folie, et quelle pensée en est libre ? Dans un tel contexte, toute pensée est vaine : inclassable, suspecte, inopérante. Ne plus pouvoir compter sur ma tête, seule source fiable de cohérence dans ce monde chaotique !

Pendant les cinq mois qu'a duré ce supplice, la plus terrible épreuve de ma vie (pourtant peu avare), tu m'as puissamment soutenu.

Ta lettre m'a confirmé que j'étais né ailleurs, il y a des années lumières, appris que j'étais né dans une bulle abstraite et autogérante (c'est tout à fait ça), et, surtout, rassuré sur ma valeur. Car qu'importait, après tout, ma folie, si j'étais devenu ce que, enfant, je voulais devenir : un être pur et bon ! Qu'on puisse parler de mon " infinie bonté " me grisait, me grise, me grisera. Je n'ai pas tout raté : je ne me suis pas raté. Je ne suis pas un raté.

Une sélection personnelle des Partitas, repiquée sur cassette (pardon pour les droits...), a bercé mon âme endolorie : Gigue (n° 1), Sinfonia, Rondo et Caprice (n° 2), Fantaisie, Courante, Burlesca, Scherzo et Gigue (n° 3), Courante, Menuet et Gigue (n° 4), et Duettos n° 1, n° 2 et n° 4, voilà ce que j'ai préféré. Je n'avais jamais entendu de pièce de Bach pour piano, j'ignorais même qu'il en eût composé. Je suis presque d'accord avec toi : si Dieu existait, il serait assis à la droite de Bach. Et toi, à sa gauche. Tu joues le Bach que j'aime, le père du jazz (j'aimerais bien savoir qui, de Glenn Gould ou de toi, modifie la partition). Jour après nuit, larme après larme, tu as joué pour moi, et Bach et toi, vous m'avez fait du bien. Au moment même où j'écris ces lignes, tu attaques le rondo. Je tourne et re-retourne ma cassette depuis des mois, sans me lasser. C'est bon.

Pendant les cinq mois de mon supplice, j'ai pris le maximum de dispositions pour préparer le coup de grâce que je craignais de P.P..

J'ai réussi (beaucoup grâce à ma cassette) à me lancer à corps perdu (!) dans le travail, pour clôturer ces 14 ans de labeur insensé (40.000 heures) et inutile (400.000 FF de dettes), finir mon travail et celui de mon ami Alain, mettre mes clients (personne n'a jamais regretté de m'avoir fait confiance, c'est ma seule richesse de pauvre) à l'abri des conséquences de mon effondrement prévisible, essayer de ne pas entraîner ma famille dans ma chute.

Et c'est pétrifié de terreur et exténué, mais les affaires en ordre, que je me suis présenté devant mon juge. Cette entrevue tant attendue, c'était une entrevue. Car je savais que, quelle qu'en soit l'issue, plus rien ne serait pareil. Si j'étais fou, le misérable ver de terre regagnerait son trou, et n'emmerderait plus personne. Si je n'étais pas fou, le monde allait peut-être enfin trembler sur ses bases.

Le plus drôle, c'est qu'à part moi et deux vagues crétins enblouseblanchés et abusivement diplômés, personne ne me croyait fou (comme le monde a la mémoire courte !).

P.P. a estimé en rigolant qu'on pouvait, à la limite, me qualifier de zozo (terme scientifique s'il en fut), mais pas de psychotique.

Sauvé.

Sauvé, mais à bout de forces, tant physiques que psychiques. 500 kgp en moins sur chaque épaule, ça n'a pas suffi. Sans l'ombre d'un répit qui m'eût permis de reprendre mon souffle après cette longue noyade, la vie a continué à exiger que je donne sans compter, corps et âme.

L'âme, elle est habituée à hurler de douleur, et dès le lendemain de ma libération, une imprudente visite prolongée chez mes parents lui a donné l'occasion de faire ses vocalises : j'avais vu ma détresse d'enfant dans les yeux de mon vieux père, livré, infirme sans défense, au même autoritarisme maternel pathologique. Après une semaine de travail acharné chez un client, dans les larmes, je ne reviens enfin, dans cette maison que je ne sentais plus mienne, que pour décider, à la demande générale, de faire mes cartons. Grave conflit avec ma fille asphyxiée rien qu'à me voir, épuisement de ma pauvre compagne après 20 ans de cette souffrance trépidante qu'elle n'était pas préparée à supporter (finalement, elle n'a pas pu cette séparation, se rendant compte que nos âmes sont soudées, pour son malheur, et qu'elle serait encore plus triste sans moi qu'avec).

Mais le corps, trop méprisé depuis trop longtemps, s'est effondré. Quand j'ai failli être hospitalisé, dénutri (je prends beaucoup Gandhi en exemple quand j'explique l'utopisme, sans doute m'y suis-je un peu identifié) et épuisé, j'ai pensé à Mozart, mort comme ça à 35 ans. J'ai plus résisté que lui. Sais-tu que quand tu m'avais dit, au téléphone, que j'avais la note bleue, j'ai demandé à tout le monde ce que c'était (personne ne sait), et ma compagne a fini par apprendre, d'une ancienne prof de musique, que ça exprimait la perfection et que seul Mozart l'avait eue. Je n'en suis plus à une stupéfaction près, et ça m'a bien aidé à tenir, ces 6 derniers mois.

Mon corps et mon âme commencent à se ressembler : fragiles comme le cristal, indestructibles comme le diamant. Et si mon âme gagne autant de forces qu'en perd mon corps, tout est bien.

Car ce qui compte, c'est ce qui sortira, au final, de cette chrysalide en mue chaotique depuis 2 ans, dont l'éclosion brutale a commencé à l'exact moment où je suis sorti du bureau de P.P..

Spectacle hallucinant que de se regarder, de l'intérieur, changer à toute vitesse. C'est comme un changement de décor en pleine lumière, rideau levé, entre deux actes. C'est comme sous LSD. Pour un maniaque (!) du scalpel comme moi, c'est le pied.

Un vieux Moi qui bascule, tant mieux, je le vomissais ; mais qui s'accroche à mes basques comme un roquet galeux, et alourdit ma course vers cet avenir radieux en quoi j'ai foi. Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi !

Et un nouveau Moi qui se construit, dans sa bulle abstraite et

autogérante protectrice, en happening baroque, enfin impérialement indifférent (grâce à toi) aux grotesques reflets grimaçants que continueront longtemps de me renvoyer les prunelles malades des gens normaux. Je ne suis pas fou, je suis pur et bon, j'ai la note bleue. Je n'ai plus peur de rien ni de personne. Tout un monde à rebâtir. Je fonce.

Je fonce d'autant plus vite qu'un signal d'alarme rouge sang s'est allumé pour moi sur l'écran de l'Histoire. A la lumière du mouvement des chauffeurs routiers en France, et de divers signes, j'ai senti que désormais, les nazis sont en mesure de prendre le pouvoir dans ce pays, à la faveur d'une explosion sociale, que personne d'autre ne serait à même de récupérer.

Ça fait rire pas mal de monde. Mais en Novembre 67, à 15 ans, j'avais fait, à l'aumônerie de mon lycée, un compte-rendu sur le mouvement paysan qui avait lieu à ce moment. Et j'avais estimé que les mouvements en cours ou sous-jacents (paysans, ouvriers, étudiants) pouvaient, par hasard, se polariser et se potentialiser mutuellement, et que ça pourrait faire du bruit.

6 mois plus tard, c'était Mai 68. Comme de juste, j'ai attribué ça au hasard. Mais maintenant que je comprends ma tête, je fais confiance à mon flair.

Face à la menace nazie, personne. Même s'ils n'étaient pas tous aussi aveugles, ils ne pourraient rien faire : pour l'heure, seul Le Pen, ce surefficient pervers, a l'oreille du peuple. Il est très fort, et eux bien naïfs.

Le prochain diagnostic diafoireux à mon encontre sera de mégalomanie, puisque je ne vois que moi, pour l'instant, à avoir une chance de faire efficacement barrage à l'ignominie renaissante. En pratiquant 43 métiers, presque tous à la base, j'ai approché à peu près tous les secteurs du petit peuple, le mien, et acquis une vue d'ensemble assez fine. Moi aussi, je sais parler au peuple, et dans sa langue. Le milliardaire Le Pen cultive la haine, le rmiste D.D. va semer l'amour. Faire prospérer ce puissant courant de solidarité (restos du cœur, Abbé Pierre, téléthon, ONG, ...) qui traverse le peuple, donner des perspectives crédibles à cette aspiration profonde à la justice sociale (sans-soins, sans-abri, sans-papiers, sans-travail, sans-avenir, sans-respect, sans-amour). L'époque, paradoxalement, n'est pas mauvaise pour ce que j'ai à faire.

Bien sûr, le premier écueil est d'être parfaitement inconnu. Ce qui devrait changer si mon premier projet, les ruisseaux du cœur, fonctionne aussi bien que prévu.

Devant l'urgence, je l'ai lancé plus tôt que prévu, après 7 ans de maturation. Mon vieil ami retrouvé, l'aumônier du lycée, G.M., m'a permis d'entrer en contact avec l'un des deux piliers de mon projet, et d'obtenir son accord de principe. Reste l'autre, L.M., et ça coince. G.M. n'ayant pas l'air d'avoir de solution, ni de bien saisir l'urgence et mon dénuement, je t'ai téléphoné 2 fois sans parvenir à te joindre. J'avais bien l'intention de t'écrire pour t'informer de mon entrevue avec P.P., ses résultats, ses suites, mais je ne pensais pouvoir le faire que quand mon travail me permettrait d'envisager une lettre que je savais longue.

J'ai eu peur que tu ne sois froissé que je t'appelle sans ambages pour te

demander quelque chose sans avoir écrit depuis six mois (les amitiés naissantes ont ces appréhensions peureuses), mais E.N. m'a rassuré, attribuant ton silence à ta charge de travail.

Je t'écris plus tôt que prévu, parce que, de toute façon, je n'arrive plus à travailler. Et pourtant, le vent tourne aussi professionnellement : mes 14 ans d'effort inhumain semblent enfin porter leurs fruits. Une audace toute neuve me permet de vendre des produits enfin finis. Déjà (!), l'argent rentre. Mon travail est enfin reconnu à haut niveau, et une diffusion nationale de mes deux logiciels est envisagée. Une équipe de 4 jeunes enthousiastes se précipite, enfin, pour prendre le relais du vieux laboureur, victorieux mais fourbu, incapable de procéder à la récolte. Vu mon épuisement physique et psychique, chaque geste me coûte, au propre comme au figuré. Fragile comme le cristal, indestructible comme le diamant.

J'ai pensé que, soulagé de cette lettre qui me brûle depuis que j'ai quitté P.P., je me sentirais moins opprimé par le temps, et que je parviendrais peut-être à me remettre au travail, encore plus pressant avec ces nouvelles perspectives.

J'ai pensé que tu comprendrais sans doute l'urgence et mon dénuement, et que tu voudrais peut-être, avant même " la prochaine rencontre " (si nous continuons à être aussi disponibles l'un que l'autre, nos cheveux y seront de la même couleur), m'aider à surmonter (tu avais raison, c'est possible !) ma " topographie insurmontable " , et me " seconder palpablement " (ce n'est que maintenant que je m'interroge sur le sens de " seconder ").

J'ai pensé que ça pourrait être assez facile pour toi d'appeler quelque personne de tes amis ou de tes relations (M.D., B.H., le fantasque C.D., ou qui sais-je encore ?) qui m'aide à établir, sans formalités, un simple contact avec L.M. (patron d'une chaîne de magasins français) en m'évitant les barrages anti-fous que je suis encore trop fragile pour forcer.

Trente ans d'attente rageuse et désespérée, ça apprend la patience, mais le jour où l'attente prend fin, le moindre retard évitable devient intolérable, alors que des gens souffrent que l'on pourrait facilement secourir.

J'ai été fort déçu que tu me refuses ton Apassionata. " Elle est indigne de notre amitié " , dis-tu. Même si tu la joues mal, j'aimerais savoir si tu la ressens comme moi, si nous vibrons sur les mêmes phrases. Je ne risque aucune déception, me moquant bien de la technicité. Tu n'es pas mon ami parce que tu es un virtuose, mais parce que tu m'as tendu la main dans ma détresse. Pour une fois que j'ai un ami qui se débrouille un peu au piano, pas moyen de savoir comment l'habite la musique qui me transperce l'âme, c'est frustrant. Si tu veux rester parfait, ça ne m'aidera pas à supporter ma propre médiocrité. Ne t'ai-je pas envoyé un projet de gouvernement dont j'avais honte ? J'aimerais que tu m'accordes la même confiance, et que tu reconsidères ton refus. D'autant plus

que j'ai maintenant un lecteur de CD sur mon ordinateur, et que je pourrais écouter de la musique en travaillant, si j'en avais. Mais si l'Apassionata est sur vinyle, pas de problème, je ferai une autre cassette. Et si d'autres enregistrements te font horreur, je suis volontaire pour te soulager de ces mauvais souvenirs. Mais surtout, ne les écoute pas avant !

Je suis sûr que tu n'imagines pas à quel point tu m'as déjà aidé.
Merci.

D.

(LA MORT AUX TRIPES)

Fragment 2
Novembre 97

Dieu, que c'est difficile de trouver l'énergie pour écrire, alors même que cette activité est aussi vide de sens que toute autre ... Après des semaines passées à pédaler dans la choucroute, à mouliner dans le vide, à ruminer son néant, du lit à la télé, de la télé au lit. Pour se protéger de l'échec, éviter l'obstacle : ne même pas essayer de travailler, ne même plus allumer la bécane (l'ordinateur). Tuer chaque heure avec pour toute jubilation la certitude de ne plus jamais avoir à la vivre. Durer, parce qu'on n'a pas le droit de mettre fin à cette mascarade, cette parodie d'existence.

L'un des aspects les plus pénibles de la dépression, c'est que les gens ont du mal à croire à la gravité d'une maladie qui ne se voit pas. Si j'avais un cancer de la prostate, j'aurais droit à toutes les prévenances. Mais un " coup de déprime " , allez, courage, secoue-toi, bon sang, sois un homme !

Comment exprimer cette souffrance étrange ? En évoquant le plaisir ineffable ressenti le jour où j'ai passé 24 heures entières sans avoir envie de mourir ? " JE VEUX MOURIR " , ça me transperce dès le réveil, avec plus ou moins de violence selon les jours. Selon les jours, ça prend plus ou moins de temps pour que ça s'apaise, des fois (les très mauvais jours) pas du tout. La trêve dure en général entre 2 et 12 heures. Et puis ça revient inmanquablement, souvent sans même de cause décelable, comme si une horloge interne infernale se déclenchait, réglée par les déficits hormonaux. Et les fantasmes recommencent, toujours les mêmes : pendaison à l'élastique, cerveau écrasé par une presse, transpercé par une balle, gorge tranchée, tête coupée, hara-kiri, falaise ...

Dans la mesure où je sais que je ne passerai pas à l'acte sans l'avoir décidé, j'assiste avec ennui à ce spectacle répétitif et vain. J'ai même appris à

avoir l'air naturel, quand bien même un tel fantasme me transperce l'âme, ou que me fouaille l'obsédante ritournelle : " JE VEUX MOURIR " . Un vrai pro. Et je dure. A mon retour de Lille, j'ai réussi à formuler mon objectif : éviter le suicide incontrôlé. Minimaliste, peut-être, mais au moins, tant que mon corps est en vie, j'ai la satisfaction de remplir mon objectif, de ne pas être en échec au moins sur ce point. Et d'avoir un objectif, ce qui est un progrès. On se console comme on peut.

ANNEXE 3 : 3^{ème} lettre à l'improbable ami

Vallabrègues, le Vendredi 15.01.99

Mon ami,

Ce matin, j'étais très bas. J'ai écouté, en boucle, la grande polonaise brillante, par Samson François (Pleyel, 1968). Sur une pensée un peu plus triste que les autres, je suis tombé en arrêt sur un passage particulier, nostalgique mais serein. Et j'ai été saisi de l'impression étrange que Chopin me parlait, qu'il avait écrit cela pour moi, pour apaiser mon âme. Pour la première fois de ma vie, j'ai été submergé par une émotion quasiment mystique à l'écoute de la musique. Pour un vieux rationaliste comme moi, c'était inattendu. Et les larmes sont venues, déchirantes.

Lors des écoutes suivantes, cette impression de contact direct avec le magicien ne s'est pas reproduite. Peut-être ne se reproduira-t-elle plus jamais. Mais de l'avoir expérimenté une fois me suffit. Je pense que j'ai bénéficié là d'une expérience rare.

J'ai pensé que, peut-être, c'était comme ça que tu sentais la musique.

Et je voulais te remercier de m'avoir redonné le goût d'en écouter. Quand j'ai fait venir mon vieux père dans une maison de retraite proche de chez moi, il ne pouvait plus parler, et toute communication verbale était douloureuse. Je lui ai offert un petit radiocassette-lecteur de CD, et sa dernière année a été baignée de musique. Il est parti, en février 98, chargé de beauté. Et j'ai hérité de son appareil.

En pensant à mon père, je me suis dit que j'allais appeler ma mère. Et puis, je me suis souvenu qu'elle aussi était morte ... J'étais sûr qu'elle mourrait la même année que son homme ; elle a tenu jusqu'au 31 décembre.

Et pour couronner ma moisson de tristesse : il y a 9 jours, j'ai mis fin à 22 ans de vie commune avec ma compagne, sans rompre. La fusion a raté, je vais essayer l'union libre.

Tu vois, je suis au seuil d'une nouvelle vie.

Depuis ma dernière lettre, il y a deux ans (j'ignore toujours pourquoi tu ne m'as pas répondu, et E.N. semble réticente à me rencontrer pour me l'expliquer, le tout ne laissant pas de m'inquiéter), je suis devenu adulte. Ça fait mal, mais c'était sans doute nécessaire. Je suis passé par des moments horribles, et j'ai failli passer à l'Acte. Souvent, je relisais ta lettre, pour me persuader que

j'avais un peu de valeur. Ça m'a beaucoup aidé.

Merci.

D.

(LA MORT AUX TRIPES)

Fragment 3
16 Janvier 1999

Comme c'est étrange, la vie. On gère finalement toujours les mêmes choses, mais on les gère si différemment à chaque fois qu'elles apparaissent elles-mêmes différentes.

Ainsi de la ritournelle : " JE VEUX MOURIR " . Elle est revenue, après vingt-quatre jours de répit. Mais elle a désormais une copine : " JE VEUX VIVRE " . Ça devient rigolo, ce bordel dans ma tronche : ça ne vient pas des mêmes zones du cerveau.

Thanatos, puisqu'il faut l'appeler par son nom, loge dans une zone située au-dessus du frontal gauche, à mi-chemin du sommet du crâne, sur la partie gauche.

Son ennemi intime, Eros, loge plutôt dans la partie droite, à l'arrière du sommet du crâne, presque tout en haut, légèrement sur la droite.

Eros n'est pas bien vaillant. Mais il ne demande qu'à revivre. Il espère, il est confiant. Il sait que je vais essayer de le sauver. Et il me soutient : quand Thanatos, en pleine forme, me balance une décharge de souffrance, une névralgie psychique, et que je crie, seul dans ma grotte, il me redonne espoir.

Sa présence me rassure. J'ai rompu le cercle vicieux, j'ai bon espoir de sortir de cette putain de dépression de merde. Et pourtant, quelque part, la douleur est plus forte qu'il y a quatorze mois : alors, je ne criais pas. Je ne hurlais pas, quand j'étais saisi d'une bourrasque. J'attendais que ça passe. Je faisais même risette ! Maintenant, non. Je n'attends plus que ça passe, je me jette sur tout ce qui s'avale.

Par exemple, ce matin, réveil naturel à 6:30. Traitement médical contre la dépression : Hypericum perforatum (homéopathique, inhibiteur de la recapture de la sérotonine), Zoloft (allopathique, même fonction). Puis traitement médical contre la bronchite (2 médocs). Puis traitement personnel contre la dépression : nicotine (dans ma petite pipe qui me permet de fumer tout le temps, en ne consommant que 4 cigarettes par jour), caféine et sucre (dans le Coca-Cola qui remplace le thé), et enfin THC (tétrahydrocannabinol, dans la Sativa, ou

cannabis). D'habitude, le THC me permet d'émerger. En 2 ou 3 heures, selon les jours, la simple idée de vivre cesse de me paraître insoutenable.

Ce matin, non. A 10:30, je n'avais toujours rien fait, et la situation était si insoutenable que je me suis résolu à prendre un Lysanxia. Ça a un peu apaisé la souffrance, mais pas suffisamment. J'ai appelé un copain pour qu'il m'emmène d'urgence chez mon toubib. À ma panoplie, je vais ajouter un nouvel anxiolytique : Victan (benzodiazépine)

7 produits à prendre tous les matins. Ma toxicomanie a de beaux jours devant elle. Le plus marrant dans tout ça, c'est que la seule chose que je ne considère pas comme une drogue, c'est le THC !

Fragment 4 8 Février 1999

3 heures de larmes, ça vide un peu.

Si Dieu existait, la seule chose qu'il n'aurait assurément pas ratée, c'est Chopin. Heureusement pour moi, car cette fois ci, j'y passais. Non, je blague presque. Mais je suis passé du fantasme au projet. Dès la crise passée, et malgré l'inconvenance de l'heure tardive, j'ai informé mon toubib de mon inquiétude. Quand j'ai rectifié son mot " anxiété " par le mot " inquiétude " , il m'a dit que je jouais sur les mots. Et pourtant, l'anxiété est de l'ordre de l'émotion, quand l'inquiétude relève de l'intellect. Je ne suis pas anxieux de mourir. Au contraire, une joie sauvage s'empare de mon esprit, contre laquelle je dois lutter : la mort de ma mère (le 31 Décembre) a levé un interdit.

Je ne pouvais pas lui faire ça. C'est un interdit qui m'est venu vers les vingt ans, quand j'ai pu sortir de l'enfer de l'enfance. Une protection, en quelque sorte. Une barrière de sécurité. Bien sûr, d'autres sont venues s'ajouter, depuis : mes enfants, ma compagne. Mais maintenant que cette barrière robuste a cédé, la fragilité des autres m'effraie.

J'ai ressenti cruellement l'absence de cette barrière de sécurité 5 jours après sa disparition. En 24 heures, 3 accrochages graves avec ma compagne. En une nuit, j'ai fait le constat d'échec de ces 22 ans de vie commune. J'ai compris que plus rien ne bougerait, et que je ne sortirais pas de ma dépression. Et qu'il

était scientifiquement inimaginable que je sois capable de tenir encore 30 ans comme ça, à parler de la météo avec une personne aimée mais irrationnellement et irréductiblement persuadée de ma folie. Et, donc, qu'un jour ou l'autre (prochain, sans doute, vu mon état de décrépitude psychique avancée), je passerais à l'Acte.

Au matin, j'ai annoncé mon départ. Le soir, j'étais parti.

Je n'ai compris que très récemment que c'était eux que je voulais protéger, et pas moi.

Au début, j'ai tout mis sur le dos de mon infortunée compagne (qui n'était certes pas préparée à vivre avec un type comme moi ; d'ailleurs, quelle humaine normalement constituée l'eût été ?). Je citais Dylan (dans " Don't think twice ") : " I would give her my heart, but she wanted my soul " (" Je voulais lui donner mon cœur, mais elle voulait mon âme ").

Puis je me suis attribué la responsabilité, avec mes rêves fusionnels de réparation d'enfance. J'ai affiné en analysant que pour elle, la fusion c'était " 1 corps, 2 âmes " , alors que pour moi, c'était " 1 âme, 2 corps " . Résultat des courses : 2 corps meurtris, 2 âmes broyées. C'est con, de se quitter quand on s'aime.

Mais j'ai évité le pire. Si je n'avais pas eu un endroit où me réfugier et où évacuer tout mon foutu bordel (mon bureau), le Rhône aurait sans doute charrié une âme perdue de plus, à la nuit mourante.

J'avais préparé mes arrières depuis plusieurs mois. Je savais que ce moment viendrait. Et que je ne devais surtout pas me sentir acculé. Et grand bien m'en a pris ! Car j'ignorais alors l'impact terrible qu'aurait la mort de ma mère.

Et vlan ! C'est reparti dans les larmes en repensant à ma petite mère. Dire que, adolescent, je l'appelais " Folcoche " , et que j'avais lu " La mort du petit cheval " avec avidité ! Ce que l'on peut être con quand on est môme !

Si je pouvais lui rendre maintenant tout l'amour que je lui ai refusé quand ça lui aurait rendu service, en plein cœur de sa dépression ! Si j'étais croyant, je penserais sans doute que ma punition, c'est que ma fille me fasse, à son tour, la même chose. Je ne suis pas croyant, mais je me dis quand même que c'est bien fait pour ma gueule.

Se donner un mal de chien pour ne pas se tuer, ça n'interdit tout de même pas d'être un peu méchant avec soi-même. L'auto-flagellation, au moins dans mon cas, est un exécutoire symbolique aux fantasmes suicidaires. Ça pourra au moins faire rigoler les psychanalystes. J'aime bien faire rire.

Fragment 5
4 Mars 1999

On commence enfin à me parler comme à un grand malade. Pas très glorieux, mais bien reposant.

Au stade où j'en suis, la meilleure protection c'est de ne pas rentrer dans l'émotion. Donc, éviter toute situation pouvant provoquer, directement ou par reflet en mémoire, l'émotion.

Faire le vide. En moi, et autour de moi. Me protéger de ceux qui, malgré leurs bonnes intentions, me disent en toute innocence des choses anodines (pour eux) mais qui deviennent, au fil des heures de l'insomnie, des blessures profondes : et les protéger de moi, dont l'hypersensibilité les déroutent et les blesse.

Cric crac dans ma baraque ! Comment expliquer au peu de gens qui m'aiment qu'ils représentent le plus grand danger ? Les cons, leurs jugements ne m'atteignent pas, je m'en fous. Mais le jugement de mes proches, même inconscient, m'atteint de plein fouet. Et chacun de voir les choses de sa fenêtre et midi à sa porte, de m'indiquer ce qu'il ferait " à ma place ", de s'étonner de mon entêtement à ne pas suivre de si judicieux conseils, de s'offusquer de mes extrapolations douloureuses toujours, selon eux, abusives. Et comment comprendre celui qui, après avoir appelé au secours, engueule les secouristes ?

Trouver des images. Le cancer de l'âme, ça parle bien. Les précautions spécifiques à prendre pour manipuler les grands brûlés : quelle que soit la gentillesse des secouristes et infirmières, si on traite un grand brûlé comme un skieur qui s'est cassé la jambe, il est peu probable qu'il n'exprime pas véhémentement sa vive désapprobation.

Et si, en plus de ses graves brûlures, il a aussi la jambe cassée, il faudra quand même le manipuler comme un grand brûlé.

Mais on en revient toujours au même : les grands brûlés à la jambe cassée, ça se voit. Un grand dépressif à un doigt du suicide, non. A moins qu'il ne soit aussi un grand brûlé à la jambe cassée, mais ce n'est pas mon cas. On ne peut pas tout avoir ...

Fragment 6
22 Mars 1999

Le " JE VEUX MOURIR " me prend avant l'ouverture des yeux et ne me lâche plus. Je me trouve héroïque de tenir le coup (c'est pas tous les jours que je m'envoie des fleurs). Je viens d'inventer un nouveau jeu : j'essaierai d'évaluer la capacité de mes interlocuteurs à supporter de supplice du " JE VEUX MOURIR " en continu. Mais comme j'ignore la proportion, sans doute importante, de gens à qui ça n'a jamais traversé l'esprit, et celle de gens qui ont subi cette pulsion une ou deux fois dans leur vie, à l'occasion de chocs, il faudrait que je m'informe. Et les ennuis vont recommencer : comme la question semblera bizarre, il faudra sans doute que je dise pourquoi je la pose. Et ça va encore titiller le tabou de la mort. Et plus encore, de la mort volontaire. L'Acte.

Alors, je vais fermer ma gueule, et faire mon petit jeu en silence. Je n'ai envie, ni d'être taxé d'exhibitionnisme morbide, ni de faire de la peine à ceux qui m'aiment, ni de les angoisser. C'est vrai que j'en parle sans doute trop, je vais arrêter. Mais c'est difficile de ne plus du tout parler de soi, surtout quand on se sent glisser, petit à petit, vers une indifférence totale à tout ce qui pourrait, moralement, s'opposer à l'Acte.

La décision a été prise il y a deux mois. Je suis en sursis, et je fais tout ce que je peux, consciencieusement, pour prolonger ce sursis. Qui sait ? Peut-être le psychiatre que je vais voir dans 3 jours me donnera-t-il un traitement plus puissant, qui me sorte de l'abîme où je glisse, lucide, seul conscient de l'imminence ? Peut-être mon psy(chanalyste), que je vais pouvoir retourner voir, maintenant que j'ai une bagnole, me redonnera-t-il un peu confiance en moi et fera refleurir mes projets ? Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?

Et ta sœur ? Je n'y crois pas. Je pense que ma dépression sexuelle a atteint une telle profondeur qu'elle a bouffé le bonhomme, et qu'il faudrait que mon psy me regonfle plus que sérieusement pour que le politique reprenne le dessus, et me donne, sinon une raison de vivre, du moins une obligation de prolonger le sursis. Si je peux me rendre vraiment utile, je dois. Sinon, je ne pourrai pas supporter ça très longtemps.

Fragment 7
31 Mars 1999

Ma vie est insupportable. Et chaque jour que Dieu ne fait pas, je me fais violence pour la supporter. Je clapote à la surface d'un magma même pas malodorant, mais incommensurablement vide de sens, insipide et trivial. Durer. Savourer la victoire d'avoir passé l'hiver. Inventer des obligations morales : lancer la jeune amie toxico de 30 ans que j'héberge sur les rails de l'espoir (moi !!!) en l'emmenant voir sa psy ; sauver mon petit pote de 10 ans, peut-être surefficient mental et probablement en début de dépression, d'un échec scolaire retentissant. Des choses que personne d'autre que moi (dans les alentours) ne pourrait faire, soit par manque de solutions et de force de persuasion, soit parce que les gens normaux ne s'arrêtent pas aux cas désespérés. Moi, si. Le syndrome du bon samaritain. Putain d'évangile !

Même pas le goût d'écrire. Pour qui, pour quoi ? Ordinateur éteint, blocage total, neurones en roue libre, j'attends. Que se calment les tourments du dernier psychodrame conjugal. Que s'apaise ce torrent de souffrance qui menace de m'emporter chacun soir. Que revienne, non pas le sens (n'exagérons rien), mais la force d'accomplir des actes vides de sens. Comme disait mon père : " Ça n'a l'air de rien, mais c'est pas grand-chose " .

5 jours, et surtout 5 nuits, que je suis dans cette torpeur morbide. Mais j'ai appris à gérer ça : couper les effusions émotionnelles ; me protéger de toute personne qui pourrait, en toute innocence, me dégrader encore plus et peut-être mettre le feu aux poudres ; ne rien me reprocher, ne rien tenter de m'imposer (ça ne marcherait probablement pas, et cet échec serait pire que l'abstention) ; prendre bien soin de ne pas me voir, par mégarde, dans un miroir, par peur des représailles ; tolérer, jusqu'au laxisme, tous mes renoncements minuscules mais déprimants ; ne rien espérer, avoir la placidité du tronc d'arbre mort saisi par la rivière, qui regarde passer, sans s'émouvoir plus que ça, les arbres vivants enracinés sur les berges.

Accepter. Attendre. Rassurer, alors même que je n'ai jamais été si proche de la sortie, qu'à chaque tombée du jour je me demande si ce n'est pas la dernière que je vois. Mon état est moins spectaculaire, et mon entourage est un peu rassuré. Trop. Mon fils ne juge plus nécessaire de prendre de mes nouvelles, et ma compagne croit qu'elle peut s'exprimer spontanément, et me livrer sa douleur sans précaution. C'est vrai qu'elle ne comprend rien à ma culpabilité, et qu'elle croit que j'ai choisi de partir (alors que je l'ai décidé, par nécessité). Et comme je connais son entêtement dans ses certitudes, je n'essaie que mollement de lui expliquer. Et je repars m'isoler, lécher mes blessures, affronter mes nuits noires et assister pour la énième fois, impuissant et goguenard, à l'affrontement titanesque entre la Mort et le Devoir.

J'ignore qui va l'emporter. J'ai même du mal à imaginer que je pourrais imposer une telle violence à mes proches. Mais c'est parce que j'ai fumé, et que j'ai du recul. Sinon, je sais bien que ça me pend au nez, comme " la goutte " , en hiver, à celui de ma grand-mère. Sans le THC (cannabis), je serais probablement déjà mort. Et si un crétin encravaté me lit, qu'il essaie de comprendre que, pour certains dépressifs, c'est le seul soulagement pharmaceutique disponible. Ça ne m'arrange pas : ce n'est pas pris en charge par la Sécu (ça coûte cher !), ça n'arrange sûrement pas mes vieux poumons maltraités, c'est un gâchis honteux puisque ça ne me défonce pas, et je vis cette situation inimaginable de me forcer à fumer ! " Allez, tu verras, dans une demi-heure, ça ira mieux ! " . Comme pour la bouffe. Arriver à me persuader, à force de rappel au Devoir, d'avalier au moins deux de ces boîtes pour anorexiques, seule nourriture qui passe à part celle de ma compagne, et dont il faudrait quatre boîtes pour arrêter de maigrir.

Le psychiatre que j'ai vu la semaine dernière n'a m'a rien prescrit qui puisse remplacer le THC, parce que ça n'existe pas. En plus de mon Stablon (antidépresseur), il m'a mis sous Dépamide, un régulateur de l'humeur. Je fais consciencieusement tout ce que me disent mes toubibs, même si je crois que sa vision de ma situation, en l'absence de références médicales à la surefficience mentale, est partielle et erronée : je ne connais pas de variations importantes de l'humeur, je suis toujours mal (et si je suis moins mal, la vie, ou ma compagne, se charge vite de me rappeler à l'ordre). Je fais tout ce que je peux pour m'en sortir, je suis un garçon docile. Mais ça ne marche pas.

Au moins, je ne fais plus de crise. La dernière a été trop dure, j'ai ouvert les vannes. Je me suis accordé, par pitié, l'autorisation du suicide. C'est quand je veux. La contrepartie, c'est de m'imposer un sursis, et de le faire durer aussi longtemps que possible. Jusque là, c'est possible. Mais j'en ai plus que marre. Vivement la quille !

Fragment 8
11 Avril 1999

Je suis allé chez elle pendant son absence, pour divers travaux de maintenance et la récupération de quelques objets m'appartenant. J'y suis même retourné, n'ayant pas le bon outil. Et petit à petit, l'angoisse est remontée. J'en suis sorti avec une envie de mourir à couper au couteau. Il m'a fallu d'urgence plusieurs pipes de cannabis pour que cette envie, que je supporte de moins en moins, se transforme en bel et bon chagrin, tout prêt à s'exprimer par les larmes.

Chagrin d'amour. Je l'aime, mais notre histoire est devenue impossible. Je ne sortirai pas de cette putain de dépression si je ne romps pas le cercle vicieux du chagrin du dernier conflit, de la hantise du prochain, sur fond de griefs mutuels accumulés en vingt-deux ans de vie commune, dans un vide de communication à se flinguer, avec un Désir tué par la jalousie. L'angoisse.

Chagrin d'amour. Amour pathogène, après avoir été pathologique, comme les grandes passions littéraires. Pour sauver ma peau, il me fallait sortir de la fusion. Elle n'a pas pu s'adapter à l'union libre que j'ai essayé d'instaurer. Toujours les reproches, les morsures, les crasses, les demandes, l'incompréhension devant ma maladie, le chantage affectif. Putain de romantisme ! Le mien comme le sien, même s'ils sont de nature différente. Walt Disney contre Goethe. L'union contre nature de Blanche Neige avec Werther. Le non-sens absolu.

Chagrin d'amour. Je l'aime, mais je la quitte. C'est con, la vie.

Hier, j'ai marché trois heures au bord de la mer. J'ai essayé ma nouvelle peau d'homme seul, mais libre. J'avais l'impression d'être de nouveau capable de vivre, de pouvoir reconstruire. Je me sentais presque guéri.

Aujourd'hui, j'ai déchanté. Mais l'espoir d'hier, je l'ai réellement ressenti, et c'est un événement. En rentrant chez moi, le " JE VEUX MOURIR " est revenu, mais c'est devenu un peu machinal, moins déchirant qu'avant. Mais il faut que je fasse vite pour me reconstruire, car je supporte de moins en moins ce déchirement. Je suis au bout de mes forces. J'ai tant lutté. Rien ne me retient, ni mes enfants qui m'ont abandonné, ni cet amour qui me tue.

L'accalmie que j'ai constatée depuis 3 jours, depuis que nous avons rompu, dans le déchirement, tout contact, cette accalmie même est dangereuse. Je ne supporterai pas de retomber dans les états de détresse où j'étais il y a peu. Je dois gérer cette sortie de crise, si sortie de crise il y a, avec prudence. Ce serait trop con de me tuer quand j'entrevois enfin la possibilité d'avoir envie de vivre. Trop con.

Fragment 9
22 Avril 1999

C'est fini. Elle m'a écrit. J'ai pleuré. Et en l'écrivant, les larmes remontent. Putain de romantisme !

C'est fini. J'ai dormi comme une masse sur ces 22 ans de vie chaotique, d'espoirs en déceptions, d'harmonies entrevues en déchirures indigestes.

C'est fini. Je contemple les ruines, j'analyse mes larmes. Chagrin d'amour, mais pas d'angoisse. Je suis sorti de cette nasse dont la seule issue semblait être la mort. De ce tandem infernal chagrin/culpabilité. De ce climat étouffant, aux averses aussi fréquentes qu'imprévisibles, dont je ne pouvais qu'envisager la continuation pour les 30 ans qu'il me reste à tirer.

C'est fini. Je ne voulais pas ça, mais nous n'avons pas su, ou pas pu, faire autrement. Je l'aime, elle m'aime, nous nous quittons. Il paraît que c'est assez difficile à comprendre.

C'est fini. Le mot me hante, comme l'ancienne (! ?) rengaine " JE VEUX MOURIR ". Mais là, c'est un chagrin humain, pas cette souffrance psychique intolérable qui m'a souvent amené, dans les quatre derniers mois, au bord de l'Acte.

Ça avait un côté schizoïde, cette petite voix impérieuse qui se déclenchait à tout propos, ou sans propos, qui me harcelait l'esprit et me taraudait l'âme sans une once de pitié pour le pantin chancelant que j'étais devenu, la loque humaine ambulante que je n'osais même plus regarder dans une glace, de peur d'en finir le soir même, de dégoût et de haine propre, de mépris absolu et irrémédiable.

Et pourtant, elle s'était calmé, cette petite voix intérieure, ces derniers temps. Je m'étais demandé si c'était lié à ce nouveau traitement. Mais son réveil, à chaque contact avec cette femme que j'ai tant aimée, m'a persuadé que cette accalmie était due à mon éloignement progressif, et à sa lente acceptation de la nouvelle situation. Je sortais de la fusion, je n'avais plus peur d'elle. Ne restait que le chagrin, et la culpabilité qu'elle ne peut pas s'empêcher de réveiller à chaque contact.

Mais c'est fini. Puisqu'elle n'a pas pu s'adapter, c'est mieux comme ça. Le retour de la petite voix, du fait même de sa raréfaction, était de plus en plus insupportable.

Pour autant, je ne suis pas né de la dernière larme, et je sais bien que ce n'est pas gagné.

Reste le monde, avec tous ces gens hostiles par incompréhension, cette solitude qui m'encercle assidûment.

Reste ma dépression sexuelle, avec, maintenant, une vision très pessimiste des rapports hommes/femmes, et mon désespoir du peu d'attrait de la plupart des femmes pour la chose, mon incrédulité pour celles qui se définissent autrement, comme non pudiques, aimant les hommes et la baise, ouvertes et chaudes : je demande à voir (amusant, pour un voyeur).

Reste ma situation financière calamiteuse. 3 francs en poche, 32.300 francs de dettes courantes et urgentes, et 2.200 francs de RMI prévus dans quinze jours. Sans possibilité d'emprunt, petit ou gros. Et pas de THC.

Reste mon état de santé. Je n'ose pas encore croire à la fin de cette dépression de 7 ans. Même si je ne suis plus dépendant de la météo conjugale, j'ai encore du mal à faire tout ce que j'ai à faire. Certains jours, je ne peux pas faire plus que passer 1 coup de téléphone. Quant à reprendre le travail, c'est une perspective encore mythique.

Mais qui sait ? Peut être, aidé par mon psy(chanalyste), vais-je pouvoir retrouver un peu de confiance en moi et lancer, enfin, ce projet humanitaire dont le succès me réconcilierait peut-être avec moi-même. Peut-être vais-je retrouver, avec ma liberté, une libido, même pâle, mais une libido ?

Qui sait ? Mon esprit scientifique ne me permet pas d'exclure l'espoir, si ténu soit-il, si ancré par des années douloureuses que soit mon pessimisme radical.

Qui vivra, verra. J'ai survécu, et la perspective du suicide semble bien s'être éloignée. Ça n'empêche pas, loin de là, le chagrin. Je vais prendre des somnifères pour essayer de ne pas vivre cette nuit de tristesse, sans rien à fumer.

C'est fini.

Fragment 10
25 Avril 1999

C'est presque amusant. Au moment même où respirer redevient supportable, où la pulsion suicidaire ne s'est plus manifestée depuis 4 ou 5 jours (je ne compte même plus !), l'idée de mort revient, non plus comme une nécessité vitale (si j'ose cette hardiesse, et je l'ose), mais comme solution logique à l'absurdité ambiante, et au non-sens de ma présence dans le capharnaüm humain. Seule ma non-présence me paraîtrait faire sens.

Camus (l'éventuel lecteur me pardonnera si je l'ai déjà dit, je ne relis pas les fragments précédents, pour préserver la fraîcheur subjective de chaque nouveau fragment. Je le répète, je ne suis pas un écrivain, ce n'est pas un ouvrage construit, et je m'en fous. Je dis " me pardonnera ", car celui qui ne me pardonnerait pas aurait déjà jeté le livre depuis longtemps, et ne serait donc plus un lecteur. À moins d'y être, pour une raison ou pour une autre, obligé, et dans ce cas, je le plains sincèrement), Camus, donc, disait qu'au final la seule question philosophique qui compte est celle du suicide (citation approximative, je n'ai rien lu de théorique).

J'ai peu d'espoir de pouvoir changer grand-chose à ce chaos. Mais il serait sans doute déraisonnable, et certainement immoral, de ne pas essayer quand même.

Aussi, ce matin au réveil, après avoir calmement, posément, sereinement envisagé de mettre fin à l'absurdité dès maintenant, je me suis fixé un nouvel objectif.

Le précédent, fixé il y a deux ans, était d'éviter le suicide incontrôlé. Je le décrète atteint (tiens, une réussite ! C'est pas tous les jours Dimanche).

Désormais, je vais m'attacher, si j'en ai la force, à coucher sur le papier les deux autres sujets sur lesquels je peux apporter un éclairage personnel peut-être enrichissant pour quelques personnes en recherche d'explications : les rapports hommes/femmes (" L'adieu aux femmes "), et la surefficience mentale (" Le massacre des innocents ").

Je vais aussi (c'est fou, je l'avais oublié, tant la perspective s'était éloignée, dans les mois de souffrance inhumaine que je viens de traverser) m'attaquer à la réalisation de mon projet de rationalisation du flux monétaire de la solidarité humanitaire.

Et, pour pouvoir accomplir mes tâches, je vais, si possible (j'y crois peu), renoncer à la recherche du bonheur.

Renoncer à l'Espoir.

Sacré pari !

Fragment 11
25 Avril 1999

J'ai peut-être crié victoire un peu vite.

Je me suis couché pour oublier mon chagrin. Et je me suis heurté à mes rêves.

Ma compagne, d'abord, qui me faisait encore des reproches. J'ai réussi à chasser le rêve, ou je me suis réveillé, je ne sais plus.

Ensuite, un jeune du village qui ne me respectait pas, et que j'ai chassé.

Et puis un long rêve mélangeant ma fille à son âge actuel, mon fils pré-adolescent, un immeuble de la banlieue parisienne où nous avons habité. Je savais que nous habitions au 8ème, mais je ne me souvenais plus à quelle porte. J'en ai trouvé une qui arborait une grande affiche couverte d'inscriptions juvéniles joyeuses. Visiblement, ma fille faisait une fête (" teuf "). Deux gaillards sont arrivés par l'escalier, dont l'un devait être son petit ami. Je suis entré avec eux. Personne dans l'entrée de l'appartement, il fallait sans doute franchir une des portes que l'on devinait. Et j'ai pris peur. Je suis ressorti, en me disant que les gaillards n'avaient pas dû comprendre. Sur le palier, j'ai rencontré mon fils à vélo, à qui j'ai demandé les clés de la voiture, mais comme il ne savait plus où il l'avait garée, je lui dis que je préférerais que les clés alourdissent sa poche plutôt que la mienne, puisqu'elles ne me serviraient à rien.

J'ai dû parler à haute voix, car je me suis réveillé.

Et j'ai pleuré.

Le titre d'un téléfilm vu autrefois était : " Je dors comme un bébé : je me réveille, je pleure ". Bien trouvé.

J'ai repris une gestion rationnelle des mouchoirs en papier : un pour les yeux, un pour le nez. C'est plus économique, car le mouchoir à larmes peut sécher un peu entre deux accès de chagrin, et peut être troué sans inconvénient majeur, alors que le mouchoir à morve doit être sec et non troué.

Les riches aussi pleurent, mais ils ne pensent pas à ça. Moi, je suis hanté par l'époque où je ne disposais que de papier hygiénique, et où, en plus, j'étais menacé de panne. Et plus j'avais peur de tomber en panne de papier, plus je pleurais. C'est vache, la vie.

Le mouchoir à morve, j'ai oublié de préciser, sert pour plusieurs mouchages. Après usage, je déchire la partie usagée, et je la jette. Et le mouchoir rétrécit, alors que le mouchoir à larmes garde fièrement son intégrité,

même si des trous apparaissent.

Et je ne mouille plus ma taie d'oreiller, ou plus beaucoup. Je mets un ou deux mouchoirs à larmes pliés là où vont couler les larmes (j'ai toujours la tête sur le côté gauche, because l'arthrose), et je peux me livrer sans inquiétude à mon accès de tristesse ; il y a quelque temps, c'était infernal. Je n'avais pas mis au point ce système, et je mouillais ma taie. Je la tournais donc à 90°. Mais je pleurais beaucoup, les 4 côtés étaient vite inondés. Je la retournais alors sur l'autre face, et rebelote. Je n'ai qu'une taie et qu'un oreiller, le tout n'avait jamais le temps de sécher. Même si je ne pleurais pas, j'étais toujours couché sur un oreiller humide. C'est très désagréable, et, au niveau du symbole, c'est très déprimant. Triste à pleurer.

Indépendamment de ces considérations techniques, mon chagrin est à l'échelle humaine. Une séparation, un abandon par mes enfants, rien que de très banal.

Le " JE VEUX MOURIR " n'est pas revenu, même pendant mes accès de tristesse, même dans les sanglots.

Et ça, c'est merveilleux. Si on me l'avait prédit il y a une semaine, je ne l'aurais pas cru.

Des mois que cette saloperie ne m'avait plus lâché. J'écris en pleurant et en me mouchant, mais je suis soulagé. Immensément soulagé. Horriblement triste, mais intensément soulagé.

Ceux qui ne l'ont pas vécu ne peuvent pas comprendre, et j'aimerais pouvoir leur faire entrevoir la puissance insensée des pulsions suicidaires. Qu'ils songent à cela : en pleine dépression, en plein chagrin d'amour, dans une merde noire sur le plan financier, invalide, sans rien à fumer, avec un avenir bouché et une désespérance radicale, un sexe mort et un corps épuisé, j'exulte !

Oh, je ne me fais pas d'illusions, je sais bien que ça peut revenir. Mais je savoure sans modération l'instant présent, qui, pour la plupart des gens, serait à chier, et en mènerait sans doute pas mal directement au suicide.

Rétrospectivement, c'est un miracle que je ne sois pas passé à l'Acte pendant l'une de mes nombreuses crises au cours des 4 derniers mois, depuis la mort de ma mère. Je me trouve même héroïque d'avoir supporté cette souffrance insensée. Il est vrai que le cannabis est un médicament puissant. Mais quand même. Malgré mon immense fragilité, il m'a fallu une force morale (plus que mentale) peu commune pour résister à l'appel du Néant.

Ça redore un peu mon blason. C'est pas tous les jours Dimanche (je sais, je l'ai déjà dit, mais aujourd'hui, c'est Dimanche, et ça fait 2 compliments que

je m'envoie).

J'ai même recommencé, furtivement et prudemment, à me regarder dans une glace. Le danger (pour ma famille) s'éloigne, mais j'ai encore du mal à y croire. J'envisage même de prendre une douche. Ça ne veut pas dire que je vais le faire, mais le simple fait de l'envisager est une bonne nouvelle en soi.

Quel élan d'optimisme, malgré les larmes !

Mon psy(chiatre) dirait probablement que c'est la Dépamide qui produit ses effets sur mes variations d'humeur. Mais il se tromperait.

C'est le vent qui tourne. Ce matin, j'ai même réussi à pondre 10 lignes de mon vieux SBASI C pour un gamin de 10 ans en grave échec scolaire que j'aide à apprendre, enfin, ses tables de multiplications. Un petit surefficient mental que j'ai dépisté. J'arrivais à assumer les séances de travail avec lui, mais écrire un programme non nécessaire, dont je ne lui avais pas parlé, c'est un signe. Il y a une semaine, j'en aurais été incapable.

Je suis au tournant de ma dépression. Et j'ai intérêt à faire très gaffe. Je sais que je me répète, mais je ne supporterai pas de replonger dans l'enfer d'où j'émerge.

Soit je m'en sors, soit je meurs.

Pile ou face. J'exulte, mais je ne suis pas rassuré.

To be or not to be, THAT is the question ! (ce n'est pas de moi).

Fragment 12
25 Avril 1999

On m'a donné du shit (= du cannabis). Du bon. Et comme j'étais optimiste, je suis défoncé (= je ressens l'ivresse cannabique). Et j'ai décidé d'écrire un autre fragment, pour éclairer d'éventuels professionnels éventuellement intéressés à comprendre l'effet antidépresseur puissant, immédiat, profond, magique pour tout dire, du bon cannabis sur un patient tordu de la tronche (= très névrosé) comme moi.

Introuvable en pharmacie, et c'est bien coupable de la part des politiques, incompetents en matière de médecine, et du corps médical, ignorant, ou coincé dans des préceptes de bourgeois (= bourgeois) ringards, ou trop indifférents pour se battre contre les politiques. Se laisser interdire un médicament phytothérapeutique si précieux et si peu cher à produire, par pur

respect de la tradition d'un pays d'ivrognes tabagiques, sans gueuler au charron, c'est pas glorieux.

Quant aux politiques, incapables de s'informer auprès des toubibs, ou pire, refusant de s'informer, ou pire encore, trop orgueilleux pour pouvoir s'adapter aux changements de classification médicale, en maintenant des politiques erronées, néfastes et dispendieuses, quel aveuglement ! Quelle incompétence collective !

Pour leur information : je ne vois pas d'éléphants roses. Ils sont gris.

C'est comme si j'étais normal. Je me sens tout à fait prêt à travailler jusqu'à l'aube quand j'aurai posé la plume. Je me tâte pour savoir si je vais me lancer dans l'administration de cette pauvre boîte dont l'agonie suit la mienne, ou dans la technique (= programmation informatique).

M'attaquer aux papiers, et surtout aux comptes, aurait très certainement un effet dévastateur sur mon moral, et me remettrait rapidement au fond du trou, quelques pipes que je fume. Va donc pour la technique.

C'est comme si j'étais normal. J'envisage même de débiter la réécriture dans un langage moderne (delphi) d'une application (= programme) largement commencée il y a des années (sous paradox), jamais finie à cause de cette putain de dépression, jamais vendue, jamais utilisée. Tout un symbole de mon échec professionnel.

M'attaquer au symbole de mon échec professionnel ! Tudeu ! Ça vaut bien les éléphants roses !

Il est plus que probable que la première difficulté intellectuelle, si tant est que j'entreprenne vraiment cette folie, va tempérer mon enthousiasme, dans des proportions encore difficiles à évaluer, mais sans doute non négligeables.

Tous comptes faits, l'activité la moins risquée, la plus apte à entretenir et développer ce regain de normalité procuré par le cannabis, et à rendre cette nuit de travail, non seulement profitable, mais tout simplement possible, c'est la rédaction des statuts de l'association que nécessite mon projet humanitaire.

C'est comme si j'étais normal. Capable d'agir, capable de m'aider moi-même, de cesser d'être un assisté, un malade, un invalide, et de reprendre mon destin en main. Comme un homme.

Je n'oublie pas ma situation et mon chagrin, mais l'impression d'avoir la force d'y faire face est en soi une jouissance. C'est bon, le cannabis.

Si des toubibs étaient intéressés par mes modestes observations sur

l'utilisation du cannabis dans le traitement des dépressions majeures, j'indiquerais, pour mon cas (je n'ai pas de prétentions médicales, et ne ferai donc pas de généralisation abusive, ni d'apologie imprudente) :

- lors des pics de pulsions suicidaires, peut puissamment réduire la tension
- peut transformer l'angoisse en larmes
- peut, dans des moments de calme émotionnel relatif, donner un sentiment de normalité, fort reposant. Une escapade hors de la maladie.
- d'une façon générale, remonte le tonus d'un cran. L'effet euphorisant dépend de l'état d'esprit au moment de la prise. L'ivresse cannabique n'apparaît pas en deçà d'un certain seuil d'optimisme.
- semble compenser temporairement les insuffisances hormonales (dont mon cas, pensé-je, la testostérone), en stimulant la production d'endorphines
- donne de l'appétit ! Ce soir, au lieu des boîtes de nutriment liquide que je m'astreins à absorber, depuis des mois, j'ai eu envie de manger un reste de pâtes du repas du jeune couple que j'héberge provisoirement. À réception de la crème fraîche, mon estomac m'a envoyé des signaux affolés, alors je me suis rabattu sur 2 boîtes, avec force pain et 7 biscottes. J'ai bouffé comme un chancre.
- donne du recul par rapport à la situation, réduit la subjectivité
- facilite la régulation et le contrôle des états émotionnels.

C'est comme si j'étais normal. Quel pied !

Fragment 13
15 Mai 1999

La lumière au bout du tunnel. Je l'ai vue, j'y crois, j'y cours.

La reprise du travail s'est confirmée. Je fonctionne comme avant ma dépression : quand je ne suis pas obligé de faire autre chose (papiers, démarches, courses, leçons, visites, ...), je travaille. Le 1^{er} Mai, j'ai bossé 13 heures. Encore loin des 16 à 18 heures de la période héroïque (je sais que ce stakhanovisme est un aspect puéril de ma personnalité, mais s'il me permet d'accroître ma productivité, va pour la puérité), car je fatigue. Mais l'essentiel est que mes forces reviennent, et que je retrouve un début d'identité, au moins professionnelle. C'est déjà ça.

L'histoire d'amour est terminée. Après 10 jours de silence radio, nous nous sommes recontactés pour une histoire d'argent, et revus. L'amour était toujours là, et nous avons essayé encore une fois. J'étais ravi. Pas de conflit, que des sourires, des paroles d'espoir : " On va parler, tu vas voir, on va parler ! ". L'espoir.

Plus dure fut la chute : au bout de 4 jours (où nous nous étions vus 3 fois), elle a craqué.

Ça a commencé par un message très violent sur la messagerie de mon portable, disant qu'elle ne pouvait accepter ce que je pouvais lui offrir, un homme à temps très partiel. J'aurais aussi bien compris si elle n'avait pas synthétisé en une formule cinglante : " Tu viens, tu bouffes, tu me baises, tu pars ". Elle s'en est excusée par la suite, mais j'espère bien que c'est la dernière brûlure au fer rouge que gardera mon âme de cette séparation navrante.

Puis elle a pu me joindre. Et le fond de l'affaire est apparu. Ma mère est revenue sur le tapis. Il paraît qu'elle me " recadrerait " (sans doute le croyait-elle, mais ça n'avait aucun effet sur moi, je ne lui reconnaissais pas de compétence en matière politique, ce à quoi elle ne prétendait d'ailleurs pas). Et ma compagne, puisque ma mère me " recadrerait ", y trouvait la preuve, s'il en était besoin, que j'avais besoin d'être " recadré ", et qui pouvait mieux me " recadrer " que ma fidèle compagne, qui me connaissait mieux que quiconque ? Qui savait précisément de quelle maladie mentale j'étais atteint, sans " être capable de la reconnaître comme telle " (définition de la psychose). J'imagine, amusé mais amer, les coups de fil entre les deux femmes : " Ne vous inquiétez pas, Anny, je l'ai sous contrôle, pour l'instant il est calme. Quand il débloque, je le recadre et tout rentre dans l'ordre " .

Me " recadrer ", c'est me remettre dans le cadre de la réalité. Pour cela, il faut 2 conditions : avoir la compétence pour déterminer que je suis sorti du

cadre, et avoir la compétence pour m'y remettre. Je ne suis pas si orgueilleux que le croit ma compagne, il y a des gens qui peuvent à des degrés divers me " recadrer " : mon psychanalyste, mon ancien aumônier, mon psychiatre de Lille, mon frère aîné. Car ce sont des gens qui sont dans la réalité et peuvent, à des degrés divers, la comprendre, et, à des degrés divers, comprendre ma réalité. Je leur reconnais la compétence de me " recadrer " s'ils l'estiment nécessaire. La preuve en est que cette nuit étrange où j'ai conclu qu'il fallait être candidat à la présidence de la République, j'ai attendu impatientement des heures que mon psychanalyste soit levé pour l'appeler et lui demander si mon projet ne lui paraissait pas un symptôme de dérive délirante.

Mais ma compagne ne remplit aucune des 2 conditions, et je ne lui reconnais aucune compétence en ce qui me concerne. Que je sois sorti du cadre, ça ne fait pour elle aucun doute depuis cette candidature, et la découverte, la digestion et la formulation de la surefficience mentale. La " psychose maniaco dépressive " qu'elle pressentait de longue date s'est déclenchée, c'est tout. Il a suffi de prévenir la famille, les amis, et, j'imagine, de prodiguer des conseils d'ex-étudiante infirmière en psy sur la façon de se comporter avec le malade, de ne pas le contrarier, etc. ...

Que j'aie souffert le martyre, d'abord en prenant, pour la rassurer, des saloperies de gouttes d'Haldol qui me faisaient oublier, au milieu de mes phrases, ce que je voulais dire, ensuite, après avoir lu la définition de " psychose " dans le dico, en comprenant que depuis 18 mois je vivais avec une femme qui me croyait fou, enfin, en me persuadant qu'elle avait raison et en regardant s'effondrer ma personnalité, en six mois d'attente insoutenable d'une expertise psychiatrique à Lille, tout ça ne l'a pas perturbée. Elle sait. Elle n'a pas besoin d'en parler avec mes pys et mon toubib. Elle sait. Le résultat rassurant de mon enquête angoissée n'est qu'autojustification. Elle sait.

Quant à sa faculté de distinguer entre un projet délirant et un projet qui n'a qu'une chance sur un milliard d'aboutir, elle est pour moi en rapport avec la richesse de son analyse globale de la politique : " Tous des vieux croûtons assoiffés de pouvoir " .

En admettant que je sois sorti du cadre de la réalité, pourrait-elle m'y remettre ? Dans quelle réalité ? La sienne, peuplée d'esprits, de vies antérieures, de miracles, de talismans maléfiques, de pendules, de voyantes, de tarots, de numérologie, astrologie et que sais-je encore ?

Elle ne touche terre qu'accidentellement. Un jour, elle m'a remercié de l'avoir ramenée sur terre, de l'avoir retenue par les pieds alors qu'elle décollait, prise par une spirale mystique ; un toubib avait voulu l'interner, je m'y étais opposé, et l'avais soignée à la maison.

Moi, je ne l'ai jamais remerciée d'avoir, par ses certitudes têtues

imprudentes et anti-scientifiques, gravement compromis mon intégrité psychique, parasité et largement aggravé les souffrances liées à la découverte et à la digestion de la surefficiency mentale, provoqué moult crises de désespoir devant son incompréhension radicale et hostile, quand pour moi, l'amour, c'est la recherche de la communication, de la communion.

Notre couple a commencé son agonie il y a plus de dix ans, quand elle a refusé de discuter des textes qu'elle lisait dans le cadre de ses recherches " spirituelles ". Il est mort ce 7 Mai, sur ce droit autoattribué à me " recadrer " .

Sur un point, elle a raison. Après la mort de ma mère, plus personne ne pouvait s'arroger le droit, sans que je le lui reconnaisse, de me faire chier. Surtout pas 4 jours après cette mort, et surtout pas pour me " recadrer " . Surtout pas entouré de 2 conflits idéologiques en 24 heures. Le tout m'a fait comprendre que plus rien ne bougerait. Je suis parti.

J'ai cru, depuis, qu'on pouvait, l'amour restant, reconstruire autre chose, plus distant, qui me permette de reconstruire, par une nécessaire autonomie, ma personnalité. J'espérais qu'elle pourrait s'y adapter. Peut-être pour me récupérer, pour attendre que ma crise se passe sans me contrarier, elle m'a fait croire qu'elle était d'accord pour reparler de tout ce qui avait foiré dans notre couple. Rapports hommes/femmes, surefficiency mentale, dépression sexuelle, jusqu'à son erreur de diagnostic sur mon état mental, rien ne semblait tabou !

Sa rage téléphonique a fait sortir la vérité. Rien n'a changé.

J'ai bien fait de partir. Rien ne changera, ni chez elle, ni chez moi. Il n'est pas utile de prolonger ce non-sens pendant 30 ans. Pas envie de finir comme mon père, que ma mère a tellement " recadré " (surtout dans ses années de maladie où il était intégralement livré à son autorité) qu'il n'avait pas envie qu'elle le rejoigne dans la maison de retraite où il a passé sa dernière année (" Elle me gâcherait, elle m'a déçu "), qu'il n'a même pas souhaité répondre à ses nombreuses lettres. Après 55 ans de vie commune. Navrant.

Je ne veux pas finir comme ça.

Je ne veux plus la " recadrer " . Qu'elle fasse toutes les recherches spirituelles qu'elle veut, je ne l'emmerderai plus, elle ne sera plus obligée de se cacher pour éviter les conflits. Elle est libre.

Et je ne veux plus qu'elle me " recadre " . Je vais tenter de me reconstruire une personnalité, seul, à l'abri des ingérences indésirables, en fonction de mes critères, et selon mes analyses, éclairées par les gens à qui je demanderai leurs lumières, et par ceux-là seuls. Je vais tenter de retrouver suffisamment de confiance en moi pour accomplir les tâches que je me suis

fixées. Essayer de chasser cette terreur du regard de l'Autre, de cesser d'y scruter la pitié pour le pauvre fou. J'ai du pain sur la planche.

Quant à l'objet de ce livre (ou quelque autre nom qu'on donne à ce recueil de fragments disloqués), la mort aux tripes, le retour au calme se confirme. 3 semaines que je trouve supportable de respirer. Et l'émerveillement perdure. J'apprécie intensément de ne plus être fouaillé par l'électrochoc du " JE VEUX MOURIR " à tout propos. C'est un peu revenu le 7 mai, mais comme en sourdine, comme un tic, comme pour ne pas perdre la main.

Je n'exclus pas pour autant le suicide comme solution à ce non-sens qui perdure. Je mets la vie en observation. Je vais essayer, donner sa chance à cet espoir qui frémit. Mais je suis libéré de la pulsion suicidaire qui m'a broyé, malaxé, torturé au long des 4 derniers mois en particulier, et des 7 dernières années en général.

Puisse cette séparation douloureuse avoir mis fin au cercle vicieux qui m'empêchait de sortir de la dépression.

Je n'ose pas formuler que je suis en convalescence. 7 ans de malheur. J'ai fait mon temps, si j'avais brisé un miroir.

JE VEUX VIVRE.

Fragment 14

19 Juin 1999

S'être battu comme un enragé pour ne pas se tuer sous la contrainte des pulsions infernales, juste pour avoir le plaisir de pouvoir, un jour, sereinement décider de se tuer sans y être contraint, c'est vrai que ça peut paraître un peu con. Mais, bon, quand on n'en est pas à un non-sens près ... D'ailleurs, la plupart des gens semblent trouver un sens dans une accumulation de non-sens. Mais, sans doute, à condition de ne pas être lucide. Bref.

Pour l'instant, le sursis est viable. Respirer est supportable. C'est déjà un grand pas. J'ai passé le cap.

Mais si, un jour, je devais replonger dans les abîmes d'où j'émerge, je me ferais mettre, dès les premiers symptômes, sous un traitement de cheval, ou bien je me tuerais tout de suite. Plus jamais ça.

J'ai même, sur accord médical, arrêté mes antidépresseurs. J'avais commencé par arrêter la Dépamide, histoire de vérifier que l'arrêt n'avait

aucune influence sur mon humeur, et donc, que le diagnostic rapide de " troubles de l'humeur " , apporté par le dernier psychiatre vu, était erroné. Non seulement l'arrêt n'a rien changé à mon humeur, mais j'ai pris conscience que ce n'était pas moi qui souffrais de " troubles bipolaires de l'humeur " , mais ma compagne. Et que je vivais en résonance perpétuelle avec ce trouble. Sauf qu'à chaque fois qu'elle m'assassinait d'un mot, j'en avais pour des jours, parfois des semaines, à m'en remettre. Et qu'elle-même entraînait en résonance avec ma déprime, ce qui renforçait ses sautes d'humeur. On peut imaginer l'ambiance ... Et pourquoi je ne parvenais plus, depuis 7 ans, à me désengluer de ma dépression. Et pourquoi, emporté par cette spirale démoniaque, j'aurais fini dans le Rhône, si je n'avais pas pris mes distances.

Notre dernier conflit date de 24 heures. Elle a voulu, encore une fois, me " recadrer " , du haut de sa position " d'adulte " . À propos d'une jeune femme qui me faisait, en tout " bien " , tout " honneur " , vibrer. Et c'était bon de redécouvrir cette vibration, de savoir que je pouvais encore ressentir ça. Sans plus, d'abord parce qu'il faut être deux pour vivre une histoire, et ensuite pour des raisons plus nobles. J'avais géré mon trouble, qui n'avait (malheureusement) rien de sexuel, comme un grand.

Déformé par ses fantasmes et sa vision dégradée des hommes, c'est devenu quelque chose d'assez répugnant, du style du grisonnant séducteur attiré par l'odeur de la chair fraîche ...

Avant, ça m'aurait plongé dans un profond désespoir. De l'incompréhension, d'abord, et de cette vision assez dégueulasse de ma virilité moribonde : de l'enfermement, ensuite, de n'avoir le droit d'avoir, avec toute autre femme qu'elle, sauf exception exceptionnelle (en fonction de critères connus d'elle seule, si connus), que des relations marquées au sceau de la pure amitié, de la franche et saine camaraderie.

Maintenant, ça m'éloigne. Bien sûr, ça m'atteint encore, mais pas de l'intérieur. Ça n'a pas déclenché de pulsion morbide : pas de remise en cause de mon nouvel équilibre psychique de robot, pas d'autoflagellation (rien à me reprocher dans cette histoire), juste le spleen de l'incompréhension et des tentatives d'enfermement. Passer du désespoir au spleen, ça c'est de la promotion !

Je ne sais pas ce que va devenir notre histoire, mais ça a de moins en moins d'influence sur le cours de cette vie qui s'impose à moi comme la tique au chien. Si elle continue à saboter ce qui nous reste et à me faire fuir, ça finira sur une franche rupture. Je ne la souhaite toujours pas, mais j'y suis prêt.

En tout cas, je me sens désormais scientifiquement fondé à écarter définitivement, en ce qui me concerne, le diagnostic de " trouble bipolaire de l'humeur " et, a fortiori, de son ancêtre " psychose maniaco dépressive " .

Et c'est un grand pas dans la reconquête de mon intégrité psychique.
C'est bon.

Fragment 15
9 Août 1999

... ..

Fragment 16
10 Août 1999

C'est bon, une rechute. Ça permet de mesurer le chemin parcouru. D'apprécier d'avance le moment où ce putain de cerveau de merde voudra bien daigner consentir à accepter de redémarrer. Où le groupe des gentils neurones qui veulent que je m'en sorte redeviendra plus fort que le gang des vilains neurones défaitistes et désespérés qui contrôlent actuellement cet organe stupide, cette masse gélatineuse qui fait la pluie et le beau temps dans nos âmes endolories.

Et ce moment viendra. Je ressortirai de cette léthargie intellectuelle où m'ont, une fois de plus, plongé les émotions négatives des autres, leurs conflits, et leur manque de douceur dans leurs rapports avec moi. Plus les problèmes de fric, pour changer. Et pas les miens, en plus. Juste une brique à trouver pour ne pas laisser la femme de ma vie dans la merde. À 2.200 balles de RMI, mon problème se mord la queue, et je me trouve de nouveau dans l'obligation de quémander, et je n'arrive pas à décrocher mon téléphone. Ni à monter dans ma caisse, ni à faire cette gestion si urgente et si chiante. Rien. Pas même la musique. Et encore moins les infos.

Mais ça reviendra. Je me suis prouvé que j'étais capable de reprendre ma vie en main. En juillet, j'ai travaillé pendant 400 heures. La course contre la montre. Je savais que je serais rattrapé par la vie. J'ai réussi à finir un programme. 438 heures un programme qui tournera en tout et pour tout, tous sites confondus, 400 secondes, puis qui sera oublié à jamais. Et en plus, c'est gratos (liquidation d'un projet qui a tourné, pour changer, en eau de boudin). Ça n'arrive qu'à moi. Je me trouve très brillant dans l'échec, et " L'échec, c'est la réussite du con " (Frédéric Dard). D'ailleurs, Ducon est revenu.

Mais je m'en fous. Respirer n'est pas redevenu insupportable. Les pulsions morbides ne sont pas revenues. Le rêve de disparaître, oui. Mais pas le " JE VEUX MOURIR " qui m'a torturé nuit et jour, pendant des mois, où chaque cellule de mon âme meurtrie hurlait à la mort, réclamant l'euthanasie, exigeant féroce que soit mis fin sans délai à cette mascarade grotesque. Et le devoir de vivre, implacable. L'interdiction de saccager la vie de ma fille par mon suicide : une lutte incessante, exténuante, déchirante. Que j'ai perdue, pour changer. Je me suis accordé le droit de me tuer. En échange de cette reddition, je me suis imposé un sursis. Ça fait un peu schizoïde sur les bords, mais il est des situations tranchées où je pense ne pas être le seul à avoir l'impression d'assister à des

tractations diplomatiques entre différentes zones de cette gélatine inutile et absurde. Peut-être en suis-je plus conscient que d'autres, et plus sur mes gardes de la trahison de l'inconscient. Et peut-être cette lucidité qui me tue m'a-t-elle sauvé : " Vos gueules, les neurones suicidaires, j'écoute Chopin ! " . Ça en jette, non ?

Cet étrange compromis, droit à l'euthanasie contre obligation de surseoir à exécution, grâce aux conditions d'isolement émotionnel (très) relatif que j'avais réussi à mettre en place, m'a permis de passer le cap. Sale cap. Je n'ai pas lu Dante, mais ça m'y fait penser quand même.

Mais tout à un prix. Je suis en sursis. C'est où je veux, quand je veux. En ce moment, je ne veux pas, mais ça peut revenir, ou bien je peux décider, un jour, sans pulsions insupportables. Ça me donne un petit côté touriste de passage, qui, même s'il est protecteur, ne m'aide pas à revenir dans la vie, celle des autres, déjà, qui me semblent s'encombrer de tant de tracas dérisoires, et la mienne, ensuite, toujours aussi vaine. Ni à retrouver une personnalité.

Un vague contour commence à apparaître, mais creux. Cette crise m'a vidé de ma substance vitale, après que le drame de la peur d'être fou ait fait exploser ma personnalité, après que le drame de la découverte de la surefficience mentale m'ait privé de l'identité que je me prêtais jusqu'alors.

Ça fait beaucoup. Je me sens comme un ectoplasme. Mais quand on a failli devenir un fantôme lugubre qui aurait hanté les nuits de sa fille sans relâche, c'est pas grave.

Quelle chose étrange que la vie.

Fragment 17
26 Août 1999

C'est revenu.

Je me suis battu toute la nuit, alors que j'essayais de travailler (20 heures d'affilée), traversé de fantasmes : me trancher la gorge, m'écraser la tête, me transpercer les boyaux, exploser comme une bombe à fragmentation qui couvrirait l'humanité de mes miasmes putrides (les uns recevraient quelques molécules de cet amour universel infantile qui m'a pourri la vie (avec quelques molécules seulement, ils ne seraient pas gravement contaminés, ça pourrait juste les aider à mieux vivre le temps qui leur est imparti avant cette mort mythifiée qui les empêche de vivre) ; les autres recevraient quelques éclaboussures de mes excréments de désespoir (mais comme la plupart des gens nomment " ne pas se prendre la tête " leur incapacité protectrice à chercher à comprendre, plutôt qu'à appliquer, sans remise en cause perturbante, les préjugés et conditionnements patrimoniaux que leurs pauvres hères de parents névrosés leur ont transmis, en toute bonne foi calamiteuse, comme donc, disais-je (cette phrase est un test de mémoire, et un exercice de style (pour voir si on peut faire plus illisible, et plus long (23 lignes est le record à battre) que Proust (ceux qui ont réussi à se retrouver dans les parenthèses sont des informaticiens, mathématiciens ou physiciens (ou (peut-être) les trois), donc vraisemblablement pas des lecteurs potentiels (ce qui implique que j'écris pour personne (mais ça me défoule (<> refoulé)), ce qui me ressemble bien))), comme, disais-je donc (Cf. infra), ça disparaîtra à la prochaine de leurs trois douches quotidiennes (gaspilleurs de ressources vitales pour les générations futures ; heureusement que je rétablis l'équilibre !), et ni vu, ni connu, ils retourneront, bienheureux inconscients, à l'enchaînement absurde de non-sens dérisoires, de frustrations quotidiennes, d'insatisfaction permanente et d'accrochages débiles qu'ils nomment " vie " , et dont ils arrivent parfois (je ne parle pas de cette frange de privilégiés pour qui c'est un état permanent), miracle des miracles, à jouir. J'envie sincèrement les adaptés. Ils ne sont pas plus cons que moi (je défie quiconque), mais si je pouvais récupérer un peu de leur bêtise (j'ai dit : " la plupart des gens " , tu n'es donc pas concerné(e) (d'ailleurs, si tu lis ce bouquin, et en particulier cette phrase, c'est que tu cherches quelque chose (et, incidemment, que ta tête aussi est tordue (peut-être pas autant que la mienne, mais chapeau pour ton courage !))), j'arriverais mieux à patienter en attendant l'ineffable délivrance). Fin des parenthèses. L'ai-je bien descendu ?).

Et au petit matin, comme la chèvre de monsieur Seguin, j'ai cessé de me battre. J'ai éteint ma bécane (j'étais, de toute façon, incapable de me concentrer sur un boulot vide de sens et qui m'emmerde, et j'ai séché des heures, sans le résoudre, sur un bug de débutant. L'échec a un petit côté familial malgré tout rassurant, au moins pas dépaysant), j'ai essayé de me préparer à un rendez-vous de gestion important, puis je me suis allongé, en

m'accordant une demi-heure, puis je me suis rendu compte que je ne pourrais pas y aller (autre échec), puis que je ne pourrais même plus me lever, pour des raisons psychiques, d'abord, puis, très vite, musculaires.

L'effondrement.

Et c'est revenu. Les fantasmes, lentement submergeants depuis 24 heures, étaient sans pulsions morbides : ça manquait. J'ai appris depuis longtemps à vivre avec ces fantasmes : c'est énervant, comme des nuées de mouches qui se posent sur ton nez, ton jambon, ta paupière, dans ta bouche quand tu dors, bref, qui te harcèlent et te polluent l'instant présent, mais ce n'est pas bien grave. Ce n'est qu'un groupe de neurones qui propose des solutions. C'est gérable.

Mais les pulsions, c'est autre chose. Mouches tsé-tsé, mygales, scorpions, frelons, piranhas, alligators, nazis, on passe à la terreur. Et encore, de tout cela, on peut se protéger, en s'enfermant dans une boîte stérile ou en s'exilant sur Vénus. Les pulsions, non. C'est dedans. Quand ça te prend, ça ne te lâche plus. Que tu chies ou que tu traînes ta carcasse dans la rue, chaque parcelle putréfiée de ton âme agonisante réclame, en permanence et avec véhémence, grâce. Pour peu que tu te haïsses, que tu te méprises, et que tu te dégoûtes, la résistance devient vite assez difficile à organiser. 12.000 suicidés par an en France, plus que de morts sur la route. Et tout le monde s'en fout. On dépense des milliards pour améliorer la sécurité des routes, mais personne n'a songé à mettre en place des structures suffisantes pour la santé mentale de la population (je ne parle pas de psychiatrie, quoiqu'il y aurait pas mal à dire). Car pour 12.000 qui passent à l'Acte, combien restent au bord des années, ou toute leur vie ? En saccageant la vie de leur entourage, de leurs enfants ?

Dépression, alcoolisme, drogue, violence, viol, racisme, quel est le coût social et, au final, financier de cette non-gestion ? Et dire que les comptables qui nous gouvernent se prennent pour des gestionnaires ! Bref.

Organiser la résistance (je reviens à mes moutons. Pardon si tu as du mal à me suivre. Mais console toi en pensant que si j'arrivais à écrire à la vitesse de ma pensée, tu n'y arriverais plus du tout. Même moi, ça me fatigue. Et je vis là-dedans en permanence. Alors, plains toi !).

Ressortir tout l'attirail sophistiqué, patiemment élaboré au fil des affres, du vieux philosophe (c'est peut-être ma seule prétention, ou vanité. Mais je t'assure que sans réel talent, je n'aurais pas pu fabriquer tout seul (ma seule réussite ?) une panoplie d'outils assez solides pour résister aux ouragans terrifiants qui me transpercent et me laissent pantois).

Quelques recettes (toutes ne marchent pas tout le temps, ni pour tout le monde, mais, ami(e) suicidaire, peut-être en trouveras-tu une qui te sera utile

quelques instants. Alors, je n'aurai pas subi cette vie, qui nous pèse à tous deux, complètement en vain. Je t'embrasse. Tiens bien la rampe) :

1) Mon cerveau, comme tout le reste de mon corps de mammifère " supérieur " , est constitué de cellules (objets vivants mais purement fonctionnels) reliées par des transmissions électrochimiques. La batterie d'une bagnole, soumise au même type de flux, peut être maltraitée et tomber en panne. Mais qui penserait, sauf par facilité de langage, qu'elle " souffre " ?

Si chacun de mes neurones ne peut pas ressentir de souffrance psychique, l'ensemble ne le peut pas non plus. La souffrance psychique n'est donc que le symptôme biologique d'un déséquilibre hormonal, d'un déficit minéral, que sais-je encore ... Que le déséquilibre hormonal vienne de la frustration sexuelle masculine structurelle, d'une alimentation aberrante, d'un traumatisme terrible ayant inhibé une partie de la production de l'hypophyse, d'un bug génétique, de Tchernobyl ou de toute autre cause, le résultat est le même. Organique ou somatique, ça fait mal.

Le lumbago qui me torture depuis 12 jours et me fait me mouvoir comme un petit vieux, ça fait mal aussi. Mais ce n'est pas mon premier, ni, souhaitablement, le dernier. Ça rend la " vie " un peu plus pénible, mais ça ne m'empêche que rarement de faire ce que j'ai à faire, au moins intellectuellement (même si passer 20 heures ou 24 heures d'affilée devant mon écran, sur un siège de fortune, après avoir dormi 4 heures sur un grabat défoncé, n'est pas de nature à améliorer la situation de mon véhicule corporel. Mais bon, il y a des gens qui souffrent autrement que ça. Et, je vais te dire, à côté de la souffrance psychique, c'est du pipi de chat).

Si j'arrive à relativiser l'importance de mon lumbago, je peux aussi le faire avec cette zone de mon cerveau qui m'inonde de messages désagréables et négatifs. Ce n'est qu'une zone de mon cerveau, ce n'est pas moi (même si je ne sais toujours pas qui est moi, je sais ce qui ne l'est pas. C'est déjà un progrès).

Et je ne vais pas me laisser emmerder par un amas de cellules un peu fatiguées !

Si j'avais un panaris, je ne laisserais pas mon pouce malade décider du cours de ma vie. Je m'adapterais, mais je resterais le patron.

Pareil pour mes neurones. Je suis très loin d'avoir une vision sacralisée des cellules nerveuses, je trouve même qu'elles sont un peu névrosées : toutes les autres, quand elles manquent de quelque chose, s'étiolent et meurent en silence. Elles, elles réclament la destruction de tout l'ensemble. Pour qui se prennent-elles ? Pas pour des merdes, en tout cas !

Traiter les pulsions suicidaires comme la douleur lancinante d'un panaris.

Comme les symptômes d'une infection. Et traiter l'infection. Puisque, à la différence d'un panaris, on ne peut pas encore amputer une zone spécifique du psychisme, il faut gérer. Éviter les émotions perturbantes. Fuir les conflits. Fuir les gens qui refusent de (ou qui sont trop cons pour) tenir compte de cette maladie. Fuir les gens négatifs, frustrés, agressifs, intolérants, méchants. Fuir les situations menant quasi certainement à l'échec. Fuir la rancœur, qui aggrave les choses. Fuir tout désir, source de frustration. Fuir, voire rompre avec ces gens qui ont une image de nous qui nous fait mal et influence très négativement notre propre image de nous, voire s'y substitue.

Fuir tout ce qui peut renforcer la toxicité de la zone malade. Voilà pour le côté défensif.

Traiter le malade avec délicatesse. Ne pas se faire violence. Ne pas s'imposer des choses insurmontables, voire ne rien s'imposer du tout. Se féliciter quand on a réussi une chose, même minime, genre passer 1 coup de fil dans une journée. Et ne pas se reprocher les échecs, se dire que l'on fera mieux la prochaine fois, ou bien que l'on ne fera pas. Se faire plaisir. Ne rien se refuser, sauf si c'est source potentielle de culpabilité (à éviter absolument !).

Se fixer des objectifs, aussi petits fussent-ils être pour avoir de bonnes chances de réussir : ranger un petit coin de bordel, se laver, appeler quelqu'un juste pour lui dire qu'on l'aime bien, mobiliser ses forces pour aller se ballader, même un quart d'heure, au bord du canal (quoique ça ne soit peut-être pas l'endroit le plus judicieux pour un suicidaire ...), bref, pouvoir se dire : " J'avais décidé de faire ça. Je l'ai fait. Je suis donc capable d'atteindre mes objectifs, à condition qu'ils soient réalistes et adaptés à l'évolution de ma maladie. " . Qui vole un œuf vole un bœuf (je sais, c'est con, mais c'est pas de moi), et " Si je peux atteindre un objectif modeste aujourd'hui, je pourrai peut-être en atteindre deux modestes demain, ou un plus gros, et un plus gros plus un modeste le jour ou la semaine suivante, jusqu'à pouvoir reprendre ma vie en main, au lieu d'être ballotté comme une épave disloquée par les baffes incessantes de cette putain de vie " .

Ça s'appelle se reconstruire. Et personne ne le fera à ta place. Si tu ne t'es pas suicidé(e) jusqu'à ce jour, c'est que ce n'est pas la mort qui t'attire, mais la vie qui t'insupporte. La stratégie de base est donc de réduire le plus possible ce qui la rend insupportable, et développer au maximum ce qui la rendrait un peu plus supportable. Petit à petit (à condition, bien sûr, de résister aux crises de désespoir), on peut rétablir un vague équilibre qui finit par rendre supportable la simple idée de respirer (les connaisseurs me comprendront). Ce n'est qu'un palier, certes, mais l'atteindre est déjà une sensation miraculeuse. J'en ai joui 3 mois, et je m'en délectais à chaque instant (je savais que plus dure serait la chute).

Une fois ce palier atteint, changement de stratégie. Préserver ce fragile

équilibre. Continuer à se protéger. Expliquer aux gens que convalescence n'est pas guérison, et que ce n'est pas parce que l'on arrive à fonctionner presque normalement qu'ils peuvent recommencer à nous taper dessus sans ménagement, pour se défouler quand quelque chose, certainement bien anodine par rapport à ce que l'on vient de traverser, leur bouche le cul.

Faire reconnaître que les droits du malade perdurent malgré l'atténuation des symptômes, et obtenir d'être traité avec précautions. Tout ça implique, bien sûr, d'être capable de se reconnaître atteint d'une maladie nerveuse. Le gag, c'est quelqu'une qui te dit qu'elle a envie de se flinguer, qu'elle avait même échafaudé des scénarios, mais qu'elle n'est pas en dépression, pas même dépressive. Les gens n'aiment pas reconnaître la dépression, continent fort peu connu, car la plupart considèrent les dépressifs comme des gens qui se laissent aller, et n'ont pas envie d'avoir d'eux cette image de faiblesse (je ne parle pas des ignorants qui confondent maladie nerveuse et maladie mentale). Alors, ils empoisonnent la vie de leur entourage pendant des années. Quand on sait qu'on est malade, d'abord on cesse de reprocher à l'entourage d'être à l'origine de notre mal-être, ensuite on peut apprendre à gérer ses crises sans les faire subir à l'entourage.

Savoir qu'à certains moments, on est infréquentable, et que ça fait plus de mal aux gens de nous voir que ça nous fait du bien de les voir. Apprendre à se taire, à ne pas les accabler de notre désespoir, jusqu'à ce qu'ils craignent nos visites. Se contenter de dire qu'on va très mal, mais que ça nous fait du bien de les voir. Si l'on est trop mal pour recevoir quelqu'un, lui dire tout simplement, plutôt que d'inventer un prétexte qui lui laissera penser qu'on ne veut pas le voir.

Accepter d'être malade : si on ne peut pas lever un bras, se rassurer délicatement en se disant que c'est un mauvais passage, et non pas s'insulter en se traitant de loque humaine. Et obtenir des autres le même traitement respectueux.

Ne pas chercher tout de suite à reconstituer une image de soi acceptable. Accepter de n'être qu'un organisme qui fonctionne. Voire un robot. Car un robot ne souffre pas. Ne pas rentrer dans l'émotion. Et garder ses distances. Si besoin, lors de rechute, se regarder comme un autre. Je sais que ça paraît con, mais ça permet de constater la souffrance comme un état de fait, sans en être totalement submergé. La partie qui regarde tout ça, comme de l'extérieur, reste hors de portée de l'ouragan. et ça permet parfois de laisser au moins le nez hors de l'eau. C'est d'ailleurs, au moins dans mon cas, la grande vertu du cannabis. Ses effets " euphorisants " agissent sur des mécanismes relativement indépendants des processus affectifs, favorisant l'analyse et la prise de distance, créant un petit îlot de détente où je peux me réfugier. J'en arrive même parfois au cynisme ; j'assiste, moqueur, aux assauts ridicules de mes pulsions morbides, je raille mes fantasmes grotesques (se faire écarteler, à

la fin du second millénaire, pour un homme qui prétend venir du futur, ça fait pas très sérieux !), je dresse, hilare mais sans méchanceté, la liste impressionnante de mes échecs (" La réussite du con "), je me transmets l'expression sincère de ma sympathie compassée pour tous ces ratages, pour les 4 deuils que j'ai subis en 6 ans (mon ami suicidé, mon petit-fils de 10 jours, mon père, ma mère), je m'admire d'avoir réussi, en mars, à ne pas me tuer, je m'encourage à continuer mes efforts professionnels, bref, je po-si-ti-ve.

Alors, Législateur de mes deux, je fume et je t'emmerde ! Si ce bouquin (ça y est, c'en est un) paraît un jour, le Parquet devra engager des poursuites contre moi. Sinon, en vertu du principe de l'égalité des citoyens devant la loi, plus personne ne pourra plus être poursuivi (d'ailleurs, ce principe est allègrement violé depuis que Coluche a fumé un magnifique cône en direct à la télé sans être inquiété. Et ils parlent d'Etat de Droit ! Bref).

Ce qui m'aide aussi, et je sais que ce n'est pas donné à tout le monde, c'est le parfait mépris où je tiens mon sort individuel. Je souffre, certes, et sans retenue, mais ça n'a strictement aucune importance, aucun intérêt. J'ai, globalement, cessé de me hair, mais d'ici à m'aimer ... Je souffre plus des trottoirs de Manille, des dépotoirs du Caire et des gens assassinés l'hiver, par la monstrueuse indifférence d'une société prétentieuse, dans les rues de France, que du sort misérable d'un minable raté que sa connerie et ses lectures précoces pernicieuses (l'Evangile) ont conduit à mener une vie de rat.

Voilà, ami(e) suicidaire, ma principale arme.

2) Lors des conflits, en particulier conjugaux, j'utilisais une autre technique, bien plus sommaire. Je m'assimilais à un tronc d'arbre mort. Ça ne souffre pas non plus (je sais, je n'ai pas de preuve). Ça me permettait de ne pas rentrer dans le conflit.

Je vois d'ici la mine satisfaite des psychiatres : " Alors, petit rigolo, on s'est cru plus fort que les professionnels, on s'est déclaré exempt de troubles de l'humeur, et on replonge, comme ça, brutalement, sans raison ? ". Tout faux, les enblusés ! Il y en a eu, une raison.

Ça allait très bien avec ma compagne. En juillet, quand je travaillais comme un héros soviétique, aucun contact, à la suite d'une nouvelle marque d'incompréhension radicale (" T'en as rien à foutre de ma gueule "), pendant 23 jours. Ça m'a permis de finir, comme un robot mais de finir, le programme que j'avais attaqué.

Les retrouvailles furent douloureuses, mais réussies. Blottie dans mes bras, au lit, elle m'a même dit : " Je suis heureuse " ! Après tant de mois de souffrance et le mal que je lui ai fait (bien malgré moi), une onde de joie m'a parcouru.

Je me suis alors pris à rêver, maintenant que j'avais récupéré, sinon mon intégrité psychique, du moins mon autonomie psychique, que j'étais sorti de la fusion, que j'avais pris du champ, à rêver donc que la vie commune pourrait redevenir possible. Je prévoyais, quand j'en aurais les moyens (d'ici 2 ou 3 siècles), l'achat d'un ordinateur portable, pour pouvoir être avec elle aussi souvent que nous le voudrions, sans que ça m'empêche de travailler. Nous aurions pu tester, et, qui sait, plus tard, j'aurais pu revenir habiter avec elle. Je l'aime, j'avais retrouvé du plaisir à la voir, à m'impatienter qu'elle arrive, à quitter ma machine à l'aube pour aller boire un thé avec elle, à l'autre bout du village, avant son départ au boulot.

J'étais redevenu amoureux, même si je n'ai jamais cessé de l'aimer.

Un soir, elle me téléphone :

- [elle] " Qu'est-ce que tu fais ? "
- [moi, tout guilleret] " Je me préparais pour aller voir une femme "
- [elle, toute triste] " Alors, tu m'as quittée " [nous nous étions vus quelques heures avant] " pour aller en voir une autre ? "

Mais celle que je me faisais une telle joie d'aller voir, c'était elle.

Fragment 18
28 Août 1999

Ça commence à sentir sérieusement le roussi. Passé en quelques heures d'une réelle interrogation sur ma capacité à passer l'automne à une énumération laborieuse et un peu factice des raisons qui seraient suffisamment déterminantes pour m'interdire de priver le prochain lever du soleil de ma présence dérisoire et pesante.

Et ce n'est même pas des pulsions. Une froide constatation. Une impitoyable analyse des divers prolongements possibles de ma situation, pour essayer d'en favoriser un (je suis un joueur d'échecs, sans jeu de maux) et d'éviter les autres.

Aux échecs, la situation où seul le roi peut bouger mais que le fait de bouger le mettrait en " échec " , alors qu'il ne l'était pas, s'appelle le " pat " . Pour l'instant, mon objectif est d'arriver à maintenir cette situation (la comparaison s'arrête là, car le pat met un point final à la partie d'échecs).

Mais je suis las. Immensément las. Et j'ai bien peur (façon de parler, car je ne désire que cela) d'être très vite excessivement las. Et de ne plus pouvoir résister à cette frénésie qui me gagne, à cette allégresse qui monte comme un orgasme alors que m'envahit peu à peu la certitude d'une libération prochaine.

Il va falloir que je réagisse très vite. L'automne approche, et c'est pour moi la pire des saisons.

Et puis j'en ai marre d'écrire. Chaque phrase est peut-être la dernière. C'est pas bien grave puisqu'elles ne servent à rien, mais ça gâche le peu de plaisir que j'ai à écrire (pour qui, pour quoi, etc.). J'avais prévu de finir ce bouquin le jour où je pourrais écrire : " Je suis sorti de ma dépression. Fin " . S'il peut être interrompu à tout moment, c'est raté. Et en plus, il ne pourrait plus servir à rien d'autre qu'à une étude clinique pour carabins. En tout cas plus à aider des candidats au suicide et développer leurs propres stratégies de sauvegarde. C'était ça mon but.

Tout ça est bien sinistre. Alors, pour égayer un peu l'atmosphère, un (dernier ?) gag, pour la route : " Ami(e) lectrice(teur), félicitations d'être arrivé(e) jusque là, et merci de m'avoir écouté. Au cas où cette ligne soit la dernière, je t'embrasse. Fin ? "

Fragment 19
29 Août 1999

Coucou ! Ce n'était pas pour cette nuit.

Fragment 20
29 Août 1999

C'est bon, la douleur. Ça fait de belles pages. Qui sait, peut-être ce long délire morbide qui s'entortille, au fil des pages, dans les méandres chaotiques de mon pauvre cerveau lancé en permanence à plein régime depuis toujours, sans une trace d'usure (bon matériel, certes, mais quel ennui !), peut-être, donc, cette minutieuse description du chemin de croix psychique d'un zozo talentueux mais irrémédiablement inadapté, peut-être, redonc, ce long magma informe sera-t-il un jour considéré comme de la littérature ?

C'est vrai que j'avais un peu tendance à me relâcher ces derniers temps : je travaillais comme une force née, je gérais mes émotions, reconstruisais une " vie ", bref j'avais atteint une bonne hauteur dans l'escalade méthodique de la planche savonneuse qui m'apparente, entre autres martyrs, à Sisyphe. Du coup, je n'écrivais plus ! Quel dommage de priver les Lagarde et Michard du 23^{ème} siècle des histoires drolatiques du mec qui se dissèque les boyaux à vif, sans pudeur, sans même savoir pour qui, pour quoi (etc.), juste pour le plaisir de se foutre de sa gueule toutes les 2 lignes, sans doute pour rendre un peu moins pénible la condamnation à vie, ce qui part d'un bon sentiment, certes, mais dans des proportions qui frisent l'inconvenance.

Grâce au ciel, tout est rentré dans l'ordre. Mon ordinateur est éteint, j'ai coupé les téléphones, les infos, la musique, j'erre au gré de mes capacités à mouvoir ce corps de vieillard, sans autre occupation suivie que d'atteindre, comme par jeu, la seconde suivante. Alors, le temps que cette saloperie de cerveau veuille bien cesser sa grève, puisqu'il n'a pas de revendications précises à formuler, hormis le suicide (ce que je ne saurais, tant que j'en aurai la force, accorder sous la pression. Question de principe), j'écris. Ça me gonfle, mais j'écris. Mais ça me gonfle. Mais que faire d'autre ? Boire ? L'alcool est un dépresseur majeur, ce serait donc un choix suicidaire masqué par une stratégie hypocrite. Pas le genre de la maison. Ou on se flingue, ou on ne se flingue pas. La cohérence, Hortense, la cohérence !

Ça m'emmerde de plus en plus d'écrire. Faut-il que je t'aime, lectrice de mes nuits blanches, pour continuer !

J'EN AI MARRE.

Fragment 21
Mercredi 1^{er} Septembre 1999

J'ai encore réussi, mais l'épée de Madame Oclès se rapproche du Capitole, comme dirait Béro. J'ai senti 3 fois, en 5 jours, le vent du boulet. La négociation a été âpre, houleuse, hostile et véhémence. Jour et nuit, seconde après seconde, pendant 5 jours, couché la plupart du temps, les yeux fermés, arrachant, deçà, delà, 2 ou 4 heures de sommeil avec du Rohypnol, sans rien avaler d'autre que du faux Coca, du vrai tabac, du cannabis (seul naturel antidépresseur disponible. Cf. infra), et ce maudit oxygène qu'il me fallait ingurgiter de force, à chaque respiration, en plus mélangé à 4/5 d'azote dont je n'ai que foutre, provoquant un surcoût énergétique insupportable pour un vieux rationaliste comme moi, informaticien de surcroît, habitué à gérer au mieux les ressources disponibles. Mais bon, l'air est foutu comme ça, c'est la vie.

Mais quelle fatigue de respirer, sans raison valable ! Sans oraison lavable ? (pardon ...)

J'ai même envisagé de tester ma capacité à me suicider par un arrêt de cette respiration volontarisée. J'ai renoncé, trop fatigué. D'ailleurs, même ce test n'avait pas de sens. Si je décidais, j'arrêtais, c'est tout. C'était dans les accords entre mes 2 tourmenteurs, Eros (force de vie) et Thanatos (forces de mort) [on peut se demander pourquoi Eros aussi est défini comme tourmenteur. C'est là toute l'ambiguïté : c'est lui qui m'empêche d'accéder enfin à la paix, c'est lui qui m'emmerde. Thanatos, lui, a toujours des réponses tranchées (...) et une douce solution radicale proposée, clés en main (tout est prêt), gratos (c'est déjà largement payé par tant de souffrances, si ça se trouve à cause d'un malheureux bouton du corsage de ma mère laissé, volontairement ou non (qui sait ?), ouvert, qui aurait fait réagir mon père, comme tous les mammifères supérieurs mâles, avec les conséquences catastrophiques que chacun peut constater. T'imagines ? Je n'étais même pas né, même pas conçu, et déjà persécuté par les boutons de corsage ! C'est pas du harcèlement, ça ? Ne suis-je pas victime ? Oui, pardon, revenons au suicide). Thanatos, lui, a des raisons fortes pour vendre sa foutue solution douce gratos clé des champs en main (pas marle, n'importe quel vendeur de banlieue peut le faire, les conditions étant indubitablement (j'aime bien ce mot) avantageuses)].

Et entre Eros et Thanatos, qui c'est l'arbitre ? Ducon ! J'ai enfin trouvé une place dans la vie ! Arbitre de tractations schizoïdes non psychotiques (ça te la coupe, psychiatre de mes deux ! Je t'en sortirai d'autres, promis. Et en plus, je suis prêt à les défendre ! Ça te la coupe une 2^{ème} fois, non ?).

L'arbitre, mais surtout le spectateur épuisé, ballotté, la nuque raide et les reins brisés [car je ne t'ai peut-être pas dit, lectrice chérie, mais en plus, pour ajouter au comique de ma situation, j'ai un putain de lumbago depuis 17

jours ! Je dors avec, sous les côtes flottantes, un coussin cradingue, pour compenser le dénivelé (vu ma maigreur), ce qu'est bien incapable de faire le grabat où s'est livrée, encore et toujours, cette bataille titanesque], anorexique [là, je n'affirme pas. Il paraît que ça n'existe pas chez les hommes, ou très exceptionnellement. Ça me paraît une connerie, ou alors, je fais partie des exceptions, pour changer. Ça devient tellement une habitude (presque une coquetterie, ce que croient des esprits étroits) que j'accepte l'hypothèse avec une parfaite indifférence], insomniaque au dernier degré, bref, un rapport assez lointain avec un Belmondo bronzé à Roland Garros.

Un peu difficile à lire, tout ça, non ? Pauvre lecteur courageux (t'en as pas marre de changer de sexe tout le temps ? Remarque, ça peut être une expérience enrichissante), embarqué dans ma galère. Mais ne te plains pas, s'il te plaît. C'est encore bien plus difficile à écrire qu'à lire (enfin, j'espère !), et en plus, je te rappelle, lectrice adorée, que je suis malade, j'ai les neurones qui font un peu la colle. Alors, doucement les basses, ne pas tirer sur le pianiste. Merci.

Pour essayer d'être un peu moins abscons (Absolument, Bestialement, Systématiquement CON), je vais tenter le dialogue. À Eros, Thanatos et ce pauvre arbitre de Ducon (tu parles d'un arbitre, que personne n'écoute quand il siffle, qui n'arrive à obtenir un déplacement laborieux du jeu, vers les chiottes du rez-de-chaussée, que sous la menace de l'explosion de la vessie du cobaye. Bref), il faut ajouter My Love, la femme de ma " vie ", dont l'amour me tue et dont je tue l'amour (sad, is'nt it ?).

Ducon - My Love, qu'attends-tu de moi ?

My Love - Je n'attends plus rien.

Ducon - Que veux-tu de moi ?

My Love - Je n'attends plus rien, je ne veux rien, de toute façon tu n'as rien à me donner.

Ducon - Quand on n'a que l'amour ...

My Love - ...

Ducon - Si tu ne veux ni n'attends rien de moi, je n'appelle plus ça une relation. Donc, tu me quittes.

My Love - Non

Ducon - Alors je te quitte. Te rends-tu compte que j'envisageais de revivre avec toi, ce que tu prétendais désirer, malgré nos déchirements de cet hiver ?

My Love - De toute façon, c'est impossible. Tu es bardé d'interdits.

Ducon - Bardé d'interdits, moi !!!

My Love (un peu emmerdée d'avoir lâché cette vacherie sans réfléchir, comprenant instantanément que ça allait avoir des conséquences terribles) - ...

Ducon - Moi !!!!

My Love - ...

Ducon - Moi, qui suis nourri du lait de l'abbaye de Thélème, de Rabelais, où " Fais ce que voudras " , et de l'Interdit d'Interdire de notre jeunesse !!! Etc

My Love - ...

Ducon - J'interdis quoi à qui ? Donne-moi un exemple !

My Love - ...

Ducon - J'interdis 3 choses : qu'on monte dans ma chambre-bureau avec ses chaussures, que l'alcool pénètre dans ma maison, et que ces connards de mecs dégueus pissent sur la lunette des chiottes.

À part ça, quand je combats le gaspillage, c'est au nom des droits des générations futures, c'est un devoir politique sur lequel nous sommes théoriquement d'accord. Ce n'est pas un interdit.

Les interdits, quand nous habitons ensemble, c'était de ne pas ignorer l'existence des voisins le soir (ce à quoi j'avais renoncé, je crevais de honte presque tous les soirs), et mon opposition agressive à l'orientation de tes recherches " spirituelles " .

Et comme je déteste par-dessus tout faire chier le monde et imposer, justement, des interdits, ma fuite a supprimé ces 2 contraintes. Tu es libre de tes lectures, tu n'as plus à te cacher pour jouir avec tes copines de la pensée magique. Je t'opprimais, mais ce problème était au cœur de notre déchirement depuis quatorze ans que nous sommes dans le Sud, de l'incommunicabilité qui s'est instaurée et fossilisée, puisqu'on ne pouvait même pas en parler concrètement, ligne à ligne, et de la dépression qui a failli te mener à l'HP. Et je détestais t'opprimer, même pour te protéger.

En sortant de la fusion, je t'ai rendu ta liberté.

Bardé d'interdits, moi !!! Il va me falloir un moment pour digérer. Tu vois, on est le 25 août 99, il est 12:08, et ...

My Love - Ah ça, je m'en doutais, je vais le payer longtemps ! Mais j'ai dit ça comme ça, je ne le pensais pas !

Ducon - Mais tu l'as dit ! Quand cesseras-tu de marquer mon arme au fer rouge avec des mots que tu te penses même pas, et que tu regrettes si vite d'avoir prononcé ? En 22 ans de vie commune, tu n'as pas réussi à te débarrasser de cette sale manie, qui caractérise ta famille, de taper là où ça fait mal, juste pour mordre, pour se défendre ! Et tu ne comprendras donc jamais que, brûlure après brûlure, mon âme n'est plus qu'une plaie qui ne cicatrise jamais, et que tes coups de dents sont devenus si intolérables que j'ai dû m'enfuir pour ne pas me tuer, pour vous protéger de mon suicide !!

Bardé d'interdits, moi !!! Snif, sniff ...

My Love, - Allez, ne te rends pas malade pour ça !

Ducon - Je SUI S malade !! Snif ... Je croyais que tu l'avais compris ! JE SUI S MALADE ! Merde !!!

My Love - ... Snif ...

Ducon - Alors, l'amour est morte ? Snif ...

My Love - Mais non, l'amour n'est pas morte. On va voir, quand j'aurai trouvé une maison, ça ira mieux. Pardon. Je t'aime.

Ducon - Snif ...

My Love - Salut

Ducon - ...

[Ils se regardent longuement, désespérément désespérés.
Elle descend, et sort.
Il se couche, et pleure.]

Thanatos - Eh bien, mon cher Eros, il me semble que ça change substantiellement la donne, non ? Tu plastronnais depuis des semaines, Ducon était au travail, il avait retrouvé My Love, son travail était miraculeusement remarqué par son grand frère, son talent était confirmé par cette autorité intellectuelle, il allait enfin gagner sa vie, il commençait même à retrouver le goût des femmes, bref, l'embellie ! Et Monsieur Eros qui jouait les caïds, en me regardant d'un air narquois, sûr de sa victoire définitive ! Crétin, va !

Bien sûr, j'étais dans mon coin, discret. Je te ferais remarquer que puisque notre accord m'imposait un sursis, je t'ai laissé faire, je ne suis pas intervenu.

Eros - !

Thanatos - Oui, bon, pas souvent. D'ailleurs, l'accord ne précisait pas que je n'avais pas le droit de parler à Ducon. Liberté d'expression !

Eros - C'est ça, fais le Malin ! [NDLA : très fin, le jeu de mots !]

Thanatos - Ne dévie pas la conversation ! J'ai été loyal, oui ou non ?

Eros - ...

Thanatos - Oui ou non ?

Eros - Oui, là !

Thanatos - Donc, je suis fondé à demander l'application de notre accord, et l'examen de ton bilan ?

Eros - Eh, ho, tu vas pas faire chier pour un mot de travers qu'elle ne pensait même pas, comme d'hab ! Elle va appeler dans 1/4 d'heure pour dire à Ducon qu'elle est désolée d'avoir dit ça, qu'elle ne voulait pas le blesser, qu'elle l'aime, etc D'ailleurs, je te ferais remarquer que maintenant, elle s'excuse.

Thanatos - La belle affaire ! Elle le déglingue, elle s'excuse, mais il en a pour 15 jours à se remettre. Et comme elle fait ça tous les 3 jours, il est toujours sous stress, et dans le chagrin, incompris, rejeté, abandonné, martyrisé, ...

Eros - Bon, eh, n'en fais pas trop, hein, tu veux ? Faut voir aussi la vie qu'elle a menée. C'est pas évident, de vivre avec un mec comme ça.

Thanatos - Ça nous fait au moins un point d'accord ...

Eros - Allez, tu vois, ça va s'arranger.

Thanatos - Tu dis ça à chaque fois ! Tu vois bien que sa maladie évolue, qu'il est de plus en plus sensible, qu'il ne cicatrise plus, qu'il est au bout du rouleau !

Que Eros - Mais non, l'espoir pointe encore au-delà de l'horizon, il a repris sa vie en main, ça va aller. Elle l'aime, ça va s'arranger.

Thanatos - Jusqu'à la prochaine fois, dans 3 jours ! Ça va durer longtemps ?

Eros - Thanatos, mon vieux compère, s'il te plaît ...

Thanatos - N'essaie pas de m'amadouer, tu veux ? Ducon souffre trop.

Eros - Justement, s'il reprend le travail, il souffrira moins, il reconstruira.

Thanatos - À mon humble avis, il est déjà incapable de travailler. Il avait déjà de grandes difficultés psychologiques à rentrer dans les programmes de son frère, il avait peur de ne pas être à la hauteur, il a les reins brisés, il a besoin d'une

brique et il est incapable de décrocher son téléphone pour quémander encore et toujours. C'est pas une vie.

Eros - Donne-lui une chance. Tiens, je te paye un café !

Thanatos - Salaud, tu me prends par les sentiments !

[Ils sortent. Ducon se lève et allume sa machine. Il veut reconquérir sa vie, et rendre supportables les 30 ans qu'il lui reste à tirer.]

Fragment 22
Samedi 30 Octobre 1999

J'ai gagné.

.....

10 minutes que je suis là à réfléchir à la façon d'exposer tout ce qui s'est passé en 2 mois qui me permette d'écrire : " J'ai gagné ". Et puis je m'arrête de nouveau sur cette simple phrase : " J'ai gagné ". Et ça m'épate de pouvoir, froidement, dire ça, sans émotion aucune, comme je dirais d'un fusible : " Il est grillé " (encore que je puisse ressentir une violente émotion ; tout dépend à quoi servait le fusible, et si j'en ai un de rechange. Mais, bon ...)

Fin août, début septembre, j'ai frôlé le suicide 3 fois en 5 jours. Eros et Thanatos se déchiraient allègrement. Le sursis à exécution à durée indéterminée que je m'étais imposé était sur la sellette. Thanatos était déchaîné. Aucun problème technique, même si le romantisme flamboyant de ma falaise aurait un peu manqué, mais foin d'esthétisme, et tant pis pour le shoot pendant la descente. Après tout, c'est censé être triste, non ?

Mais j'ai réussi à reconduire le sursis. J'ai alors retrouvé, grâce à la Niña, ma fille adoptive de 30 ans, de la joie de vivre. Un petit répit, dans ce calvaire.

Le 3 septembre, à la suite d'une " explication " épuisante avec le cerveau étroit d'un " ami " , j'ai été victime d'un " malaise vagal " . Le corps, dont j'avais prévu de m'occuper sérieusement en Août, protestait contre ce manque de parole et " le traitement méprisant " (je cite le tract) que je lui infligeais : très peu de nourriture, de sommeil et de baise, beaucoup de fumée(s), etc

La grève. Tous les témoins ont cru que je faisais une crise d'épilepsie. J'étais debout. J'aurais pu tomber sur un canapé, ou par terre, mais ça aurait un peu manqué de panache. Je me suis payé une étagère, qui a fait montre d'une agressivité certaine, avant d'aboutir sur un coin de table basse qui, outrée de l'agression, m'a fracturé le bas de l'omoplate. La table étant à gauche de ma position de départ, il a fallu tout mon talent, bien qu'inconscient, pour me péter l'omoplate droite (je suis droitier, même si on me prend pour un gauchiste). J'aurais même pu faire mieux : 15 centimètres moins loin, c'était la colonne vertébrale. Ça aurait eu de la gueule, qu'en plus de mes petits soucis, je sois paralysé ! J'ai dû avoir une panne d'inspiration, un peu pris au dépourvu sans doute. Je serai plus vigilant à l'avenir.

L'hosto.

Le plus dur, ce n'était pas de ne pas pouvoir écrire. C'était la terreur

d'être épileptique, ce qui rendait caduc (à mes yeux) tout projet d'action publique. Et Thanatos, le chacal, revenait à la charge.

J'ai tâté de la production locale en matière de psychiatre. Il m'a demandé pourquoi le regard des autres avait une telle importance pour me définir. Ben voyons ! Si les autres me croient fou, que moi je sais que je ne le suis pas, tout est bien ! Même si c'est ma compagne, mes enfants, mes " amis " , qui me croient fou, quelle importance ? Bref, il m'a pris non seulement pour un déséquilibré, mais aussi pour un con. J'avoue que ça m'a déçu.

À l'entretien suivant il m'a conseillé d'écrire. L'informant que c'était déjà le cas, je lui demandai si ça l'intéressait. Son " non " sec m'a montré qu'il n'en avait rien à cirer de tout mon verbiage sur la " surefficiency mentale " , que mon cas était clair. Il m'avait classé dans une des petites boîtes dans lesquelles les psychiatres ont appris à ranger les cas, le jeu étant de les ranger le plus vite possible, au feeling, sans perdre de temps à créer une nouvelle boîte si le cas n'est adapté à aucune.

Ça m'a fait un déclic, et j'ai suivi son conseil. Son regard est le premier dont je me sois débarrassé.

J'avais envisagé, mal en point comme j'étais, au bout du rouleau, d'aller en maison de repos. Puis j'ai appris qu'il s'agissait de la clinique où sévissait le crétin de psy qui, sans m'avoir vu ni entendu, avait répondu, au téléphone, à ma compagne, affolée par mon projet de candidature à la présidentielle : " Ah oui, là, il délire " . J'ai renoncé, n'ayant pas échappé de peu au suicide pour aller me foutre dans les pattes de gens dangereux.

Sortir de l'hosto presque 9 mois après la mort de ma mère, le symbole était fort. Je m'en suis emparé. La Renaissance.

La levée par mon toubib des craintes concernant l'épilepsie m'a fait sortir de couveuse. J'étais devenu un " adulte " . 35 ans d'adolescence, ça use.

J'ai eu au même moment une idée (dont je ne dirai rien ici, ce n'est pas le propos) aux implications telles que le projet de candidature à la présidentielle, c'était de la petite bière. Et me suis retrouvé dans le même état d'exaltation qu'alors, avec les mêmes symptômes (mais nettement mieux gérés). Super ! Je vais donc pouvoir me soumettre à une expertise psychiatrique : si je ne suis pas atteint de psychose maintenant, alors je ne l'étais pas non plus à l'époque. Et la route sera libre.

J'ai prévenu mon entourage que ceux qui n'accepteraient pas par avance le diagnostic de l'expert (de Lille, ce professeur qui connaît ET la psychiatrie ET la surefficiency mentale, quand les pys ordinaires et moi ne connaissons que l'un ou l'autre) devraient s'attendre à un net refroidissement de nos relations.

J'avais même envisagé d'envoyer une lettre circulaire en ce sens à toutes mes relations actuelles et passées, tant ma soif que soit effacée l'injure qui m'a été faite était grande.

Mais je me suis vite rendu compte que chacun (surtout ma compagne et mes enfants) resterait sur sa petite idée. Si le psy, pour la seconde fois, disait que je n'étais pas atteint, malgré l'état émotionnel et l'ampleur du projet, il serait tout simplement incompétent.

Ça m'a passablement irrité, et j'ai prévenu que plus personne ne devait me faire chier. Ils n'ont sans doute pas entendu.

En un mois, j'ai mis fin définitivement à 8 relations, et suspendu, pour une durée indéterminée, 3 autres. 11 relations sur les 17 que j'avais dans le village.

Suite à diverses agressions injurieuses, ma famille fait partie du lot. Le regard des autres, à la limite, je m'en foutais déjà passablement. Celui des miens, non. Ça me faisait horriblement mal. Leur incapacité à remettre en cause leurs certitudes irrationnelles, leur inaptitude radicale à l'honnêteté intellectuelle, ajouté à leur manque de loyauté et à leur profond désintérêt pour tout ce que je vis, dis, écris, ressens, sans parler d'aspects mesquins et de leurs brutalités et de leur égoïsme, tout ça fait que le soulagement de ne plus être soumis à leur stupidité et à leur regard dégradant est plus fort que la souffrance.

Rien de tel pour guérir que de sortir du milieu pathogène.

Fragment 23 Dimanche 31 Octobre 1999

Plus d'une plombe que je suis là à triturer mon vague à l'âme. Alors, lectrice de mes silences, la culpabilité me saisit quand je prends conscience que je te prive cruellement d'une ou 2 (belles ?) pages de cette merveilleuse bouillie puante de boyaux éclatés, de larmes gaspillées, d'espoirs abandonnés, d'humilité blessée, de bonheurs saccagés, etc. Pardon. Faut dire que toi, tu es du bon côté du manche, confortablement installée, au moment choisi, peut-être pour t'enfiler, avant de t'endormir, quelques pages de désespoir compact, de douleur pure, non diluée.

Alors que, pour moi, ça craint.

Déjà, d'inventer l'histoire. Ça réclame beaucoup de concentration, et, disons le tout net et sans fausse pudeur, de talent, d'arriver à tout rater. Pas mal d'amateurs arrivent à rater beaucoup de choses, mais leur travail est bâclé,

il reste toujours un ou deux domaines de leur vie à échapper au saccage. Moi, non. Enfin, jusqu'à récemment du moins, car ma relation avec ma fille adoptive, la Niña, n'est pas un échec. Blottis dans notre petite maison, nous nous protégeons mutuellement de la brutalité des Autres. Une oasis de pureté dans un univers sordide. Et chacun de nous, dans sa sphère, se reconstruit. À sa demande, je l'éduque, en accéléré. Elle a commencé à lire le premier bouquin de sa vie, et c'est celui que tu tiens entre tes mains, lectrice chérie (bien sûr, ce n'est pas moi qui l'ai incitée à le lire, sinon ça n'aurait aucun intérêt autre que scolaire). C'est pas beau, ça ?

Ça me donne un peu de courage pour écrire. Car, pour tout te dire, lecteur courageux, ça m'emmerde, d'écrire. Mais j'ai constaté, moi qui n'ai jamais réussi à me faire écouter (" Écoutez moi, ou je me tais " . Duras), que l'on me lit avec plaisir. Qui sait ? Peut-être m'entendra-t-on ? Alors, bien que ce soit pour moi inintéressant au dernier degré, je me force. D'autant plus que, sauf rebondissement, ce bouquin tire à sa fin. La quille, bordel !

Fragment 24
Jeudi 11 Novembre 1999

La victoire se précise. 2,5 mois que Thanatos est tombé dans le coma. Début Septembre, à la suite d'une morsure (une de plus) de mon ex compagne, il avait bien essayé de revenir à la charge : 3 fois dans la nuit, avait retenti, venu des profondeurs et porté par l'habitude, le sempiternel " JE VEUX MOURIR ". Bien sûr, la question n'était plus à l'ordre du jour, et a été écartée, plutôt sèchement. Mais ce qui est intéressant, c'est que le 3^{ème} assaut a été une agonie, comme Hal, l'ordinateur de " 2001 ou l'Odyssée de l'espace " : " JE -- VEUX ---- MOU ----- RIR " .

Thanatos, épuisé par ma résistance au long des mois, malgré sa détermination à me libérer de la souffrance, et mon extrême fragilité, dégoûté de ma détermination à le remettre vertement à sa place à chaque fois qu'il pointerait son infâme museau de chacal, maintenant que la question avait été tranchée pour 25 ans, vexé de mon appétit vorace de vivre, Thanatos rendait les armes, Thanatos rendait l'âme.

Les psychiatres vont endorphiner un max en trouvant la preuve de mon déséquilibre dans mes approximations poétiques : l'âme de mes forces de mort (Thanatos), ça peut sembler louche. Mais je les emmerde. Ils m'ont fait trop de mal, et s'ils n'ont pas le sens poétique, je les plains mais ne peux rien pour eux. On ne peut pas accueillir toute la bêtise du monde.

Je t'ai niqué, Thanatos de mes deux ! Bien sûr, en Mars, j'ai reculé, sous tes coups de boutoir, et t'ai accordé l'Inacceptable. Mais en négociant le sursis à exécution, j'avais bien derrière la tête la petite idée, le petit espoir (" Le sale petit espoir " . Anouilh) que je pourrais remonter la pente. Et quand la question est revenue sur le tapis, fin Août, j'étais trop avancé dans la reconstruction (400 heures de travail en Juillet !) et l'éloignement du milieu pathogène pour que tu puisses m'emporter comme une feuille morte, savourant ta victoire de brute.

Tu avais mis Eros KO, certes, étalé pour le compte, mais Ego était sorti du coma consécutif à la lecture de la définition de " psychose " , et à l'auto persuasion que ma compagne avait raison (et tous les autres avec), que j'étais fou. Tu t'es cru très fort, vautours de mes nuits noires, mais Chopin était là ! Et inutile de protester que ce n'est pas loyal, que je me suis fait aider, car quand on voit la façon dont tu t'es comporté avec Eros, faisant faire par des dizaines de femme (mère, compagnes, amantes, amies, " passantes " , famille) ton misérable petit travail de sape, puis par 3 d'entre elles, ta lâche agression décisive d'il y a 10 ans, y a pas de quoi la ramener. Alors, écrase. Et essaye, à ton tour, d'être beau joueur. La belle dans 25 ans. Jusque là, dodo, adversaire talentueux ! Tu vois, je t'insulte, mais je reconnais ta classe. 30 ans à me cramper, me harceler à la moindre occasion, mener ta guérilla. Ah ! Tu avais de la

constance, infect étron gerbeux !

Mais je t'ai niqué.

Allez, bisous, bonne nuit !

Ouf ! Et d'un. Je n'ai plus qu'à réveiller Eros. Rien que ça ! Mais avec mes immenses capacités (je plaisante, lecteur distrait), je devrais être capable, moi qui ai, excusez-moi du peu, vaincu la Mort, de réveiller une vieille queue flasque qui ne demande, pardon pour le rapprochement douteux, qu'à relever la tête (de nœud. Hommage à Bobby Lapointe).

D'ailleurs, ce matin, j'ai bandé !

Oh, je ne parle pas de branlette/masturbation (rayer la mention inutile), faut pas rêver (si !), mais c'est un début très encourageant. Arriver à bander rien qu'en pensant à une femme, j'exulte ! Quand même, ce que je suis devenu ! Avant, ça démarrait au quart de tour, et ça tournait comme une horloge, comme tous les mecs normaux. Je sais, lectrice attristée, pour vous, c'est chiant, mais c'est comme ça que nous a fait la nature, nous ne sommes pas coupables mais victimes (encore plus que vous, du moins ceux qui ont une conscience, sans parler des pauvres lucides sur votre fonctionnement sexuel). Et s'il avait fallu compter sur vous pour maintenir l'espèce, je ne serais pas là à t'écrire, lectrice inaccessible de mes nuits solitaires, et tu ne serais pas ici à me lire. CQFD.

Alors, si tu veux m'aider, lectrice généreuse, si tu croises ma route et que ta personnalité m'attire, alors, si mon désir te froisse, sois gentille, ne me castre pas sèchement, éconduis-moi doucement : " Tu n'es pas un personnage inintéressant, tu n'es pas complètement dépourvu de charme, ta gentillesse est favorablement impressionnante, ta douceur délicieuse, ta délicatesse apaisante, ta franchise dérangeante mais fort appréciable de par sa rareté dans votre maudite engeance, et je ne doute pas que tu serais un bon coup, mais, en ce moment, je ne suis pas intéressée. Qui sait, un jour (mais dans ce cas, je te ferai signe moi-même. Merci) ? "

C'est si compliqué, lectrice de bonne volonté ?

AI DEZ-NOUS !

... ..

... ..

... ..

Ça fait du bien de pousser son cri de temps en temps. Mais je ne vais pas commencer " L'Adieu aux Femmes " ici. C'était juste pour te mettre l'eau à la bouche, lectrice goulue, style promotion, ou pour te prévenir, lectrice coincée, de ne surtout jamais lire ce bouquin, tu risquerais d'évoluer.

Pour reprendre l'image du début de ce triste essai, le coup de l'infirmier nu grelottant, désolé, sous la grêle, sur le toit de sa maison en flammes, pendant une inondation, lors d'un tremblement de terre, où en suis-je ?

Le feu. La dépression sexuelle. Nous en parlions justement, lectrice patiente et attentive, la situation est grave mais pas désespérée (quelques mois en arrière, elle était désespérée, mais pas grave. Net progrès). Et tant qu'il y a de l'Espoir, il y a de la Vie.

L'inondation. La solitude sidérale et glacée. Côté glacé, ça s'améliore nettement. Dans le sillage de la Niña, des gens se sont mis à m'aimer. Certains trouvent que la rencontre d'une fille de 29 ans qui souffrait de son père et d'un père de 46 ans qui avait mal à sa fille, leur mutuelle adoption, la qualité invraisemblablement exceptionnelle de leur relation, leur lente reconstruction, appuyés l'un sur l'autre, confiants l'un dans l'autre, dévoués l'un pour l'autre, aimants, leur projet de co-location à plusieurs, leurs projets humanitaires, que tout ça est une belle histoire.

La vie ne m'a pas vraiment fait de cadeaux, mais là, elle s'est rattrapée sérieusement. Enfin, un bon geste ! (Vieille peau, va !)

Bien sûr, certains autres, " réalistes " (crétins, va !), refusent de croire qu'un homme de 47 ans puisse considérer une femme de 30 ans autrement que comme proie sexuelle. Sans doute projettent-ils leur propre bestialité ? Soyons clairs : nous appartenons au " règne animal " , nous sommes des vertébrés supérieurs, classe des mammifères, etc., au même titre que les pauvres bestioles que nous martyrisons allègrement, NOUS SOMMES DES ANIMAUX ! Nous avons gènes EN COMMUN avec les CHIMPANZÉS ! Ai-je crié assez fort ? Arrêtez vos niaiseries sur la prétendue différence de nature entre " l'Homme " et " l'Animal " . Sauf à valider les vieilles lunes catholiques d'un dieu qui a fait l'homme " à son image " (bonjour la gueule de la bavure !), je vois mal comment un esprit rationnel pourrait soutenir cette aberration scientifique.

99%. Il reste donc 1% qui nous différencie de notre plus proche cousin, le chimpanzé. 1%, c'est pas beaucoup, certes, mais ce n'est pas non plus totalement négligeable. Et moi, ce 1%, j'y tiens.

Fragment 25
Dimanche 14 Novembre 1999

C'est dans ce 1%, que je cultive, entretiens, engraisse, arrose, taille, que se situe ma capacité à ne pas sauter sur tout ce qui porte vagin. Quand ma fille génétique aura 30 ans, je suppose que je parviendrai aussi à me contrôler. Et personne ne doutera que j'y parviene. Il faut manquer cruellement d'imagination pour être incapable d'imaginer que le schéma mental qui s'applique à ma fille génétique puisse s'appliquer à ma fille adoptive.

Cruellement.

Côté sidéral de la solitude, statu quo ante. Depuis le début de ce bouquin, la situation n'a pas vraiment évolué. J'ai appris à ne plus attendre de compréhension de la part des gens qui ne peuvent pas comprendre. C'est-à-dire, quasiment tous. Je souffre un peu moins de l'incompréhension, en tout cas de celle des gens qui m'importent peu. De mes proches, ça a toujours du mal à passer. Disons que je me suis, à peu près, résigné. Je me contente goulûment des miettes que la vie me laisse. En Août, j'ai rencontré une femme à qui j'ai " sucé le bulbe " (rachidien) pendant 3 heures. Plus récemment, un homme ; mais j'ignore pour combien de temps, son suicide semblant fort possible. En attendant, j'en profite.

Le tremblement de terre. La découverte de la surefficience mentale. C'est partiellement digéré. Digéré, parce que je suis parvenu (enfin !) à une définition satisfaisante (pour moi) de l'intelligence : degré de développement des capacités d'une personne. Quelqu'un qui dispose de faibles capacités intellectuelles, mais qui les exploite à fond, sera plus intelligent que quelqu'un qui dispose de larges capacités, mais ne les exploite pas, ou mal.

Oh ! Je ne m'attends pas à un concert de louanges de la part de ceux qui se croient intelligents et ont une vue élitiste de la chose. Mais je m'en fous. À leur service, je tiens ma précédente définition : l'intelligence est le contraire de deux choses fort distinctes, la bêtise et la connerie. Les gros QI sont à l'abri de la 1^{ère}, mais leurs névroses les exposent à la seconde. Avant mes réflexions théoriques, j'avais déjà remarqué que se croire intelligent était souvent le signe d'une connerie à la mesure de la prétention ...

Mais ma définition, au moins, a le mérite de ne laisser personne sur la touche. Chacun peut essayer de réduire sa connerie et d'utiliser au mieux les capacités définies par la nature (je crois au caractère inné des capacités intellectuelles, et au caractère acquis de l'intelligence, comme de la connerie).

Ceux qui me taxeront de démagogie (ce qui, en passant, n'a rien d'infamant si on analyse bien ce mot, mais bref), je les emmerde. Dans un escalier, la 1^{ère} marche n'a pas moins de valeur que la dernière. Ni plus. D'ailleurs,

1^{ère} ou dernière, ça dépend si on monte ou si on descend. Mais toutes sont semblables.

Je vois la répartition des capacités intellectuelles comme un escalier. Chacun est sur sa marche, et ceux qui sont plutôt vers le haut de l'escalier doivent bien prendre garde à ne pas regarder vers le bas avec condescendance ou mépris, sous peine de le regretter honteusement le jour où, par mégarde, ils se rendraient compte que l'escalier continue au-dessus d'eux, et que des esprits plus évolués les regardent avec pitié.

L'un des avantages de l'image de l'escalier est qu'à la verticale de chaque marche, il n'y a rien. Les gens qui sont sur des marches élevées ne sont pas " supérieurs " à ceux qui se trouvent sur des marches plus basses. Ils sont ailleurs. Et ceux qui se croient supérieurs sont les plus cons.

Un autre avantage est de rendre évidentes les difficultés liées à une trop grande différence de potentiel mental. Deux personnes situées sur des marches trop éloignées devront crier pour se comprendre (si c'est possible). C'est vrai, en particulier, dans les couples : si la différence de potentiel est trop grande, l'échec est pratiquement assuré, à moins d'un réel talent de celui (celle) des deux qui est sur la marche la plus haute. Et encore, je demande à voir. Je suis arrivé à la conclusion qu'une certaine compatibilité est une condition sine qua non pour réussir.

Toute la difficulté réside dans l'évaluation du potentiel de chacun.

Ainsi, moi qui te cause, lectrice perplexe (tu vas divorcer ?), je ne sais toujours pas quel est mon QI. J'ai bien passé un test, mais le " résultat " ne me semble pas du tout crédible. Pour ne pas laisser les élitistes profiter de cette contestation pour me dénier le droit de définir l'intelligence, je m'en vais l'expliquer.

Le test commençait par une série de 40 dominos. Lors de mon test d'entrée à Mensa, j'en avais fait 27, je crois. Là, j'en ai fait 39. Mais ça ne compte pas dans le résultat !

Ensuite, tests verbaux. Résultat : > 150. Peu précis.

Ensuite, le test d'efficiences général. Il faut, par exemple, reconstituer un petit puzzle le plus vite possible, pour montrer qu'on est très intelligent. Si cet objectif n'a aucun sens, que l'on parle avec sa psy en faisant le test, qu'on a un appel perturbant de sa compagne, en plein test, relatif à la menace de séparation émise la veille, le résultat est assez fantaisiste. Dans mon cas, 100, ce qui indiquerait que je ne compte pas plus vite que la plupart des gens, que je n'établis pas plus vite les relations entre différentes choses, que je ne projette pas plus dans l'avenir le potentiel du présent pour annoncer ce qui va se passer,

que je ne bricole pas avec plus de brio (intellectuel, parce que le manuel, bonjour !), que l'écriture d'un programme cohérent de 15.000 lignes est à la portée de tout le monde, etc

Le résultat final, je suppose en application d'un barème étalonné, fut de 130, à savoir la " moyenne " entre 100 et une valeur inconnue, mais supérieure à 150. Pas sérieux.

Oh, je sais, on va me dire que je fais bien le difficile, que 130 c'est très confortable. Ben, non. Je m'en fous d'avoir 130 ou 160, ce que je veux, c'est pouvoir me situer sur l'escalier. Savoir, même si cette recherche n'est plus du tout angoissée, comme c'était le cas après le tremblement de terre. Le QI, je m'en fous, il n'a plus, puisque j'en ai dissocié l'intelligence, qu'une valeur indicative sur le potentiel reçu en héritage. D'ailleurs, plus il est gros, plus l'intelligence sera difficile à atteindre. Donc, je ne suis pas gourmand (car ce que j'aimerais, c'est devenir intelligent). Je veux juste savoir, peut-être aussi pour liquider une question irritamment (joli, non ?) pendante depuis trop longtemps (ça fait désordre).

Voilà pourquoi le tremblement de terre n'est que partiellement digéré. Mais j'ai beaucoup moins mal au ventre. Au début, innocent crétin, j'en ai parlé à tout le monde, ce qui m'a valu pas mal d'agressions humiliantes. Maintenant, je suis prudemment discret, et ne sors mon graphique (la courbe de Gauss de la répartition des capacités intellectuelles) que dans 2 cas : si je dois justifier de ma différence, ou si je rencontre quelqu'un dont la méconnaissance de son fort potentiel provoque la même souffrance que celle que j'ai endurée avant de savoir que j'étais différent, et pourquoi. Après " l'Adieu aux Femmes " , j'ai en projet " Le massacre des innocents " pour aider des gens à comprendre pourquoi ils souffrent et éviter le suicide (12.000 par an en France : combien, parmi cette foule, de surefficiants ?), et pour protéger les enfants victimes de cette cécité collective, de ce refus de considérer qu'au-delà de 100, tout le monde n'a pas le même potentiel, et que ceux qui ont " trop " n'ont pas nécessairement la capacité de s'adapter à ceux qui ont moins ; accessoirement, pour tenter de réduire l'échec scolaire, si un ministre de l'Education lisait ce bouquin, et pour réduire le gaspillage éhonté des ressources humaines.

Quant à la grêle, j'y suis moins sensible, peut-être l'habitude ? Ma santé est meilleure, puisque la pulsion suicidaire est maîtrisée, mais la mécanique défaille : dents, prostate, vertèbres, circulation, il faudra bien que je finisse par m'en occuper, de ce foutu corps, dès que j'aurai le temps (!). Le fric, je le méprise toujours autant, et en retour, il me hait toujours autant. Ça ne s'arrangera que quand j'aurai repris le travail ou changé de métier (l'informatique, c'est mentalement trop lourd, j'ai trop à faire pour mobiliser toutes mes capacités sur cette activité. Et ça me dégoûte, trop d'échecs). En attendant, RMI, surendettement, soupe populaire. La routine, quoi.

La nudité de l'infirmes, c'est ma fragilité affective, mon hypersensibilité malade, ma déficience immunitaire radicale qui m'incapacite à résister aux agressions, mensonges, morsures, défiances, etc Je fais avec. Je suspends ou romps les relations présentant un danger de déstabilisation, je me protège. Je me suis débarrassé du regard des autres, et le mien s'est considérablement humanisé. Je peux encore, à l'occasion, me traiter de crétin, mais c'est presque affectueux. J'ai vaincu ma haine propre. Comme dit l'autre : " Plus je me regarde, plus je me méprise, plus je me compare, plus je m'estime " (la comparaison ne portant évidemment pas sur le plan intellectuel, mais humain).

Fragment 26
Lundi 13 Décembre 1999

Et maintenant, lectrice de mes déchéances, tu vas hal-lu-ci-ner.

Jusqu'à présent, ma prose d'outré-tombe n'avait que des rapports pour le moins distants avec la collection de l'Harlequin. De l'amour, certes, impossible, certes, mais de plus en plus cataclysmique à chaque page, rien qui laisse augurer un happy end. Et puis, pour le romantisme à l'eau de rose, je peux toujours m'accrocher. Rien de bon pour un marchand d'illusions. Rien de vendable. Rien de faux. Rien que de la vraie souffrance sanguinolente, à la tonne, des larmes d'homme (beuh !), à l'hectolitre, des fantômes morbides à en dégueuler, du désespoir en veux-tu, en voilà, du cynisme mordant, de l'ironie cinglante, de l'autodérision impitoyable, de la dissection mentale obsessionnelle quoique salutaire, un enchevêtrement inextricable de réflexions philosophiques désabusées, de considérations morales torturantes, de contestation radicale exacerbée de la " morale " sexuelle en vigueur dans la triste tribu où j'eus le malheur de tomber (ah ! Le Brésil !), de stratégie alambiquée pour éviter de me faire sauter le caisson, un voyage halluciné au cœur de la dépression. L'autre enculé de Louis Ferdinand Céline a écrit " Voyage au bout de la nuit " , j'aurais pu intituler celui-ci " Voyage au fond de l'enfer " (mais j'aime mieux " La mort aux tripes " , plus sobre et plus parlant, car au fond de l'enfer, y a du monde, et pour bien des raisons).

T'imagines ça, lectrice alléchée, " Voyage au fond de l'enfer " , dans la collection de l'Harlequin ? Non ? Moi non plus.

Et pourtant ...

" Ah, ah ! " , te dis-tu, lectrice haletante (oui, je me lâche, je peux bien exagérer un peu, y a pas de mal à se faire du bien, et tu ne peux pas me contredire, et si ça ne te plaît pas, tu n'as qu'à envisager les choses d'un point de vue statistique : il y en aura bien une plus allumée que les autres, ou plus fleur bleue, qui sera effectivement haletante à ce moment de la lecture, même si les raisons de ce halètement n'ont rien à voir avec ma prose absconse ... Mais je m'égare, pardon), " Ah, ah ! " , te dis-donc-tu (amusant, non ? C'est vrai que " te dis-tu donc " eût été plus conforme, mais infiniment moins plaisant. Enfin, chacun ses goûts), " Ah, ah ! " (ça ne t'énerve pas, que je fasse d'incessants apartés ? Non ? Ah, bon, ça t'exaspère ! C'est normal, je comprends ça. Ça doit être crispant, même si, d'un point de vue littéraire, ça peut présenter un intérêt, au moins pour les psys, encore qu'on puisse y voir un style, exécration peut-être, mais style quand même. Et puis, tu es à ma merci, j'en profite, lectrice navrée), " Ah, ah ! " , te dis-tu redonc, lectrice effondrée, " qu'est-ce qu'il va nous sortir de son chapeau, le vieux crabe ? " .

Comme tu n'es pas complètement idiote (de rien, c'est gratos), tu as fait

le rapprochement avec l'Harlequin, tu te dis (tu t'en dis, des choses, toute seule dans ton grand livre !) : " Bon sang, mais c'est bien sûr, c'est l'amour ! " .

Bien vu, l'aveugle !

Et tu vas plus loin : " Attends ! Il va pas nous refaire le coup de My Love miraculeusement devenue douce comme l'agnelle qui vient de naître ? Ça ne prendrait plus. Trop gros. Non, non ! C'est autre chose. Un homme ? Ça serait marrant, ça lui résoudrait bien des problèmes, à ce vieil obsédé lamentablement frustré. Mais ça n'a pas vraiment l'air d'être le genre de la maison. Dommage ! Zoophilie ? Bof. Cherchez la femme ! "

Bingo !

Et là, je t'entends d'ici, lectrice dogmatique : " Ah, oui ? Alors, il jette cette pauvre My Love, peut-être un peu acariâtre, mais, finalement, longuement patiente avec un tel hurluberlu morbide et cavaleur (avec ses copines à elle !), et, fringant comme un jeune queutard, il part à la recherche d'une femelle de remplacement ! Joli coco ! Et, bien sûr, il va tomber follement amoureux, retrouver l'espoir, rebander, et, pourquoi pas, tu vas voir qu'il va nous faire le coup, aimer comme il n'a jamais aimé ! " .

Alors là, tu as presque tout faux, lectrice imprudente ! (peut-être des lecteurs, vexés de ne jamais être directement interpellés, ont-ils déjà refermé ce cloaque littéraire. Mais si j'avais livré une version masculine de tes déductions perspicaces, lectrice futée, c'eût été nettement plus hard, plus cru, plus dégradant, crains-je. Je préfère perdre des lecteurs en route. Mais ils ont tort, la fin est quand même stupéfiante, style coup de théâtre invraisemblable craché à la va-vite sur une nappe de papier de resto à l'issue d'un repas trop arrosé avec un éditeur inquiet, un attrape-Pivot facile. Ça ne pouvait arriver qu'à moi).

D'abord, je n'ai pas jeté My Love. Le 18 octobre, j'ai mis une lettre dans sa boîte disant que je devais de nouveau me protéger. Elle avait gravement insulté une de mes amies de longue date, ex-amie à elle aussi, mais devenue ennemie, tout en restant voisine. L'une juive, l'autre arabe, elles m'ont fait pendant des années et la guerre des Six Jours et l'Intifada. " M'ont fait ", car elles ne se parlaient plus depuis moche lurette. C'est moi qui prenais leurs vacheries perfides, chacune voulant me prouver que l'autre était une pauvre conne et me protéger de son influence malfaisante.

J'étais écartelé entre la femme que j'aimais, dont je ne connaissais certes que trop, depuis 23 ans (!) les défauts, mais que j'aimais d'amour aussi sincère que profond que désespéré, et mon amie depuis 6 ans, l'une des 4 qui ne m'ont pas cru fou en 95, dont je connaissais aussi les défauts, certes, mais qui avait fini par me traiter avec délicatesse, comprenant ma maladie nerveuse, sauf quand il s'agissait de son ennemie : puisque ce n'était pas moi qui étais visé, elle

ne comprenait pas que ses paroles violentes me fassent affreusement souffrir en écartelant mon âme ; même incompréhension de l'autre côté du mur mitoyen de haine dressé entre ces deux familles autrefois unies, les Couche-tôt et les Lève-tard. Cette horreur subie si longtemps, enragé d'impuissance, que j'avais physiquement fuie en quittant le domicile familial le 5 Janvier, voilà qu'elle me poursuivait au téléphone dans ma retraite, me harcelant de leurs frustrations car, en plus, elles refusaient de s'engueuler directement !

Quand, lors d'un appel de mon amie, j'ai été obligé de lâcher le téléphone, en pleurs, pour me boucher les oreilles, ça commençait à me mettre en danger. Quand, le lendemain, c'est ma compagne qui a lâché des injures sexistes tout en me sermonnant sur mon indignité d'avoir une telle amie, j'étais en danger.

Au lieu de me coucher et de repenser à la mort, classique réflexe depuis tant d'années face aux situations insolubles et comme remède à mon impuissance, j'ai rédigé une lettre à chacune expliquant, très sommairement et sans souci d'arrondir les angles, que j'avais besoin de me protéger et que je rompais, pour une durée indéterminée, tout contact avec mon amie et avec ma " famille " (ma compagne m'avait reproché de ne pas soutenir ma famille contre les étrangers, même si c'était ma famille qui avait tort. Elle doit nommer cela " solidarité familiale " ou " loyauté familiale ", moi je le nomme " clanisme reptilien " , et le vomis. Comme mes enfants, dans un conflit sordide avec un oncle crapuleux, n'avaient pas été loyaux envers moi, alors que j'étais dans mon droit, et que mes contacts avec eux étaient une torture, j'ai décidé de suspendre les contacts avec eux en même temps qu'avec leur mère. Ce que je paye encore aujourd'hui, mais un peu plus, un peu moins ... Les guillemets de " famille " signifient que pour moi, ce n'était plus, depuis longtemps, une famille, que je n'y avais plus ma place).

Le lendemain matin, un peu tremblant de rencontrer une des deux cheftaines de guerre (ou les deux, pour un pugilat final ?), je m'en fus déposer mes missives dans leurs boîtes à lettres. Je rentrai chez moi, pris ma tête entre mes mains, et gaspillai bêtement (pardon) encore 2 ou 3 kleenex.

Douleur d'être obligé, dans le cadre de la maladie dont je m'extrayais péniblement, de me couper de mes enfants, de cette compagne que j'aimais tendrement bien que désespérément, qui m'avait subi, sans aucune préparation, pendant 23 ans. J'ai quand même un profil assez particulier. Brave type et gentil garçon, je n'étais malgré cela certes pas un cadeau pour une humaine normale. Le mec, qui, sur un mot, dont lui seul semble comprendre, voire inventer, les mystérieuses implications, s'effondre ou monte à l'assaut de la Bastille, c'est séduisant (au moins, la Bastille) au début, mais à la longue, ça pèse. Malgré la sympathie que tu as peut-être pour moi, lectrice apaisante, aurais-tu pu vivre ça ? Pendant 23 ans ? Regarde ce qui m'est arrivé en 1 an, depuis la mort de ma mère. Ça décoiffe. Sur les 7 dernières années, ça défrise. Sur les 10, ça scalpe. Sur les 23, ça trépane. Sur les 33 (la falaise), ça lobotomise. C'est une vie, ça,

pour une femme ?

Bien humblement, je reconnais que non. Et c'est peut-être la plus grande honte qui me restera de ma splendide collection d'échecs, moi qui aime tant les femmes (si !) en général, et celle-là en particulier, d'avoir si brillamment réussi à la rendre si malheureuse pendant 23 ans. Honte qui ne sera lavée que si elle rencontre un mec normal, qui la rende heureuse, et qu'elle me pardonne. In ch Allah. Amen. Please !

Douleur de perdre cette amie, si chère à mon cœur, peut-être la femme en qui j'ai eu le plus confiance dans ma vie, que j'ai aidée à se remettre d'un choc vieux de 14 ans qui lui bouffait la vie, dont j'ai eu le gamin comme élève pendant 5 ans, en soutien scolaire, gamin qui m'a permis une superbe victoire stratégique, une de plus, en conseil de discipline (je n'ai pas tout raté dans ma vie : j'ai sauvé en tout, chaque fois dans des conditions désespérées, 2+1 collégiens de l'exclusion. Ma vraie vocation, c'est avocat pour enfants. Mais 7 ans d'études, sur des textes absurdes, n'iet !).

Car je savais qu'elle entrerait dans la haine.

Fragment 27
Mardi 14 Décembre 1999

Douleur de l'abandon. Ces deux femmes m'aimaient, certes, chacune à leur manière, mais dès que leur haine mutuelle était en cause, je n'avais plus aucune importance, ma fragilité psychique, que je hurlais pourtant, implorant qu'on m'épargne, n'avait plus d'autre réalité que pleurnicheries d'enfant têtu refusant de comprendre l'aveuglante évidence de la justesse de ce qu'on lui disait, et on pouvait y aller franco, puisque ce n'était pas moi qui étais visé. Par la faute de ma famille et l'orgueil de ces 2 femmes autoproclamées adultes et la désinvolture, que j'espère adolescente, de ma fille, j'ai vécu un enfer pendant 4 ans. Merci pour le malade, bravo la compassion, et merci pour l'amicale délicatesse et la délicate amitié. Chacune voulait me libérer de l'autre. Je n'appelle pas ça de l'amitié. Ni de l'amour. Dans ces moments-là, un rictus d'amour, un ego-tic pour se rassurer sur sa propre générosité et sagesse. D'où un comportement schizoïde, chacune d'entre elles ayant avec moi un comportement calibré à mon étrange et douloureuse personnalité, moins normal que normalisé, patiné par le temps, et devenant tout à coup, devant le chiffon rouge du prénom de l'autre, une tigresse féroce (t'imagines des tigresses qui réagissent comme des taureaux ? Non ? Alors, tu manques d'imagination, lectrice tristement prosaïque) se déchirant sur la pauvre carpe en peau de tigre mâle que j'étais devenu, vidé de ma substance, écrasé entre deux blocs de haine pure, sans compromis, sans pitié. L'enfer.

Mais ce basculement d'un état " normal " à un état hystérisé, psychoïde (tu aimes, camarade psy ?), je le connais depuis ma plus infâme enfance, quand ma mère se livrait, sans joie aucune, aux affres de l'alcool. On m'a laissé dans l'ignorance de cette information essentielle jusqu'à l'âge de 12 ans. Là, mon dabe, dont je baise la dalle, il a pas été fin. Ce n'était d'ailleurs pas un fin psychologue, juste bon pédagogue et avisé moraliste. S'il avait vu le bordel que ça m'a foutu dans la tronche, ce secret de famille à la con qui m'a privé du maillon essentiel pour pouvoir trouver une cohérence, malgré tout, à ce monde chaotique, désorganisé en débit du non-sens (pas pu m'empêcher, pardon, et en plus, je suis enrhumé. Même ça, c'est vrai. Fastoche, avec 11° dans mon bureau, depuis que je chauffe. Avant, c'était 6°), il aurait probablement réfléchi à 2 fois avant de tourner 7 fois sa langue dans sa bouche (ce qui était probablement plus long que de réfléchir à 7 fois avant de tourner 2 fois sa langue dans sa bouche, puisqu'il n'avait pas le cerveau lent (blague qu'il affectionnait). Ceux qui l'ont, le cerf-volant, ont bien de la chance. Portée par les vents, leur pensée flotte, indécise ou piquant du nez ou ramant pour remonter à la faveur d'une colonne d'air montante. Et ça doit être bon, une pensée qui flotte dans les airs, libre comme le goéland lassé d'un long voyage (ben, quoi ?). La mienne flotte comme un fer à repasser retourné à la surface d'une mer d'huile bouillante déchaînée. J'ignore si tu as déjà essayé de piloter un fer à repasser dans ces conditions pour le moins imparfaites, lectrice navigatrice, mais moi, je trouve ça fatigant. Surtout sans gouvernail. Mais ne divergé-je point, lectrice peu

concentrée ? Si fait).

Il m'avait donc fallu inventer une cohérence, du haut de mes 3 pommes, à un monde où les mêmes causes, dans les apparentes mêmes conditions, ne produisent pas les mêmes effets. Sacré défi scientifique ! J'ai dû finir par renoncer, et par développer des capacités d'adaptation immédiate, sans doute rares à cet âge, pour provoquer le moins possible l'ire maternelle. Sans chercher à comprendre, sachant simplement que :

Article 1^{er} : les adultes ont toujours raison

Article 2^{ème}: même quand les adultes ont tort, c'est l'article 1^{er} qui s'applique.

Tiens, je viens seulement de piger que la découverte de la surefficience mentale, à 43 ans, a eu le même impact libérateur et fulguramment (et alors ?) éclairant, mais source de souffrances infinies, que la découverte, à 12 ans, de l'intoxication alcoolique de ma mère de 44 ans. Un éclair " d'intelligence " , de temps à autre, ça fait du bien.

Pour moi, la mâlitude est une fatalité biologique, programmant chacun des pauvres pantins que nous sommes pour qu'ils prennent en charge le devenir de l'espèce, en ensemençant tout ce qui passe. Peut-être puis-je avancer qu'il y a aussi une fatalité biologique pour les femmes, dans cette fragilité de l'humeur que, malheureusement, je n'ai pas constaté que chez ma pauvre mère, dans sa pathologie spécifique. Je n'aime pas que " hystérie " soit directement lié à " utérus " , mais force est de constater que cette parenté linguistiquement sexiste n'est pas tout à fait fortuite.

Les hommes doux pâtissent de cette météo variable. Pour les brutes, ça va. Mais tous les gosses morflent, et un max, sans pouvoir comprendre. Mères, si vous pouviez changer d'humeur sans devenir injustes, dures, cassantes, tyranniques, menaçantes et terrorisantes, pour ces pauvres gosses que vous adorez, ce serait un grand pas dans la construction d'un monde apaisé. Si vous aviez conscience des catastrophes mentales que vous introduisez dans ces cerveaux en chantier, vous seriez, vous-mêmes, catastrophées.

Fragment 28

Vendredi 17 Décembre 1999

" Fringant comme un jeune queutard, il part à la recherche d'une femelle de remplacement " as-tu dit un peu plus haut, lectrice amnésique. Ça se veut vache, mais ça tombe à l'eau (et les vaches, probablement, ne savent pas nager. Ah, si ?). Déjà, la fringance. Ça pourrait être flatteur si ce n'était douloureusement oublié depuis longtemps. Mais merci de l'intention.

Et puis, l' image du bâton de pèlerin (pardon pour l' obscénité) qui cherche un gîte, alors là, pardon, je rigole. Tu n'as rien compris au mec. Ni au hasard.

Quelque temps auparavant, un type que je prenais pour un ami était entré en cure de désintoxication alcoolique. Pour bien comprendre (afin de pouvoir, à sa demande, l'orienter) sa situation par rapport à une gamine de 6 ans qui l' avait appelé Papa, j' étais allé voir la mère de l' enfant.

À l' issue de l' entretien, ayant compris qu' il avait perdu l' amour de cette femme, je m' étais dit que c' était un con, qu' il avait raté la chance d' une nouvelle vie avec cette nana super, et que c' est pas à moi que ça arriverait.

Te voilà toute fière d' avoir deviné la suite, lectrice romantique. Sans vouloir te vexer, c' était facile.

Mais je tiens à préciser que ma démarche concernait l' âme d' un enfant, que c' était pour moi de la dernière gravité, et qu' il n' y eut de ma part AUCUNE attitude de séduction (en plus, par rapport au mec, c' eût été un peu douteux de ma part). Un père, passionné militant des Droits de l' Enfant et procureur acharné de leurs violations, qui parlait avec une mère. Aucune séduc. La suite n' en fut que plus stupéfiante.

Et se produisit au téléphone le 18 octobre, le jour des 20 ans de sa fille aînée, 3 heures après que j' aie filé ma lettre de démission à mes 2 tourmenteuses, après que j' aie séché mes larmes, alors que je venais juste de commencer à envisager cette liberté toute neuve que m' offrait ma mise à l' abri.

C' est pas incroyable, ça ? Oh, oui, je sais, rien ne t' étonne, lectrice férue de magie ! Mais moi, si ! D' autant plus que, outre que j' étais " perturbant " , ce qui n' est plus guère une surprise, j' ai même entendu le mot invraisemblable de " séduisant " ! Il est vrai qu' un accident restreignait provisoirement sa vision à 2 dimensions. Mais quand même !

Je te dis pas le choc. Ma " vie " basculait.

D' emblée, ce fut une histoire impossible. Elle m' informa qu' elle ne voulait pas d' une aventure, que ses enfants étaient au centre de sa vie. Je lui répondis avec regret que j' étais très abîmé, et que j' étais incapable d' investir sur 15 ans, que je ne pouvais plus donner ça. C' est pourquoi elle eut du mal à comprendre le démenti que j' apportai 48 heures plus tard, après avoir mûrement envisagé la situation sous tous ses angles, m' être projeté dans ce possible virtuel, et m' être rendu compte que je n' avais envie que de ça, que toutes mes forces d' amour, écrasées de trop longtemps de désespoir, pouvaient renaître d' un bloc, que j' étais plus que jamais capable, instruit par la souffrance, d' illuminer la vie d' un enfant.

Fragment 29
Vendredi 17 Décembre 1999

Le 17 décembre 1968, il y a 31 ans, j'ai rencontré ma 1^{ère} compagne. J'avais 16 ans. Il y a 2 mois, j'ai rencontré ma 5^{ème} compagne. J'ai passé 31 ans à apprendre, à me préparer, à surtout ne pas ressembler à tous ces machos hallucinants dont les turpitudes m'ont été racontées, dans leurs sordides détails, par mes compagnes, mes amantes, mes copines, mes collègues, mes connaissances, toutes les femmes que j'ai pu croiser.

Je suis prêt. " Je veux être un homme heureux ". Je veux la rendre heureuse. En 4 couples, j'ai tout appris de ce qu'il ne faut pas faire. Bien sûr, pour que ça marche, il faut être deux. J'ai bon espoir qu'elle aussi, après ses échecs, soit capable.

Je la veux. Je l'aime. Je veux passer les 30 ans qui me restent, qui me faisaient si peur il y a encore 3 mois, avec elle, dans un bonheur étincelant, une harmonie délicieuse, une communion profonde, une complicité sans faille.

Bah quoi ? Tu prends le pari, lectrice sceptique ?

En tout cas, dans la dernière partie de ta diatribe, tu avais vu juste. Oui, je suis tombé follement amoureux, oui, j'ai retrouvé l'espoir, oui, je rebande (si !!), et oui, je vais te faire le coup : j'aime comme je n'ai jamais aimé. Il m'est arrivé, en regardant sa bouche, de sentir ma tête chasser, et de devoir momentanément détourner les yeux. C'était trop fort.

J'ai 16 ans. Je veux bouffer la vie, réformer le monde, me réaliser. Et toutes mes erreurs sont derrière, sauf celles qui sont devant. Je suis en pleine possession de mes moyens. J'ai la réponse à toutes les questions que je me suis posées en 31 ans de maturation. La question du suicide est résolue depuis 3 mois. Je ne vais pas te faire le détail de mes angoisses depuis 2 mois que je connais cette femme énigmatique qui ne parle pas, mais je peux t'assurer que cette construction de couple est difficile, vu le mauvais état dans lequel l'ont laissée ses précédentes histoires d'amour. Et pourtant, à aucun moment le désir de mourir n'est revenu.

Au pire, si ça foire, je mettrai sans doute un certain temps à me relever, mais je ferai ce que j'ai à faire. Sans le bonheur, c'est tout. To be happy or not to be happy, that is the question. My one.

Je suis au pied du mur. C'est maintenant que je vais savoir ce que je vaux. Je ne suis pas inquiet. J'ai confiance en moi. Et il ne s'en faudrait pas de beaucoup pour que je m'aime.

C'est pas beau, ça ?

Fragment 30
Samedi 18 Décembre 1999

J'avais décidé de finir ce bouquin le 17 décembre, histoire de boucler 31 ans de galère. Je n'ai pas pu, la vie en ayant, toujours aussi unilatéralement, décidé autrement. Je ne suis qu'un fétu de paille décomposé emporté au hasard des courants d'un torrent incontrôlé. Toujours vers le bas. Je mets des mois, des années à me reconstruire, à remonter la pente, et pfiitt !, la vie me nique et me redescend, sans que je puisse aucunement intervenir, 5 étages plus bas. Heureusement que j'ai déjà touché le fond de l'enfer, et que je n'ai plus peur de rien.

Juste une peine immense.

Tout allait bien. Les filles, la petite et la grande (6 et 20 ans) m'acceptaient, m'aimaient. J'aimais les filles, je voulais m'investir avec elles. J'aimais la mère, et, malgré son mutisme et son hostilité défensive, certains signes et gaffes de son entourage me laissaient espérer un sentiment pas tout à fait négatif. Il fallait du temps pour qu'elle accepte l'idée du bonheur, mais j'ai déjà attendu 31 ans, je pouvais bien attendre encore quelques semaines.

Mais l'évocation de l'éventualité d'un rôle politique d'importance, style mandat de président de la République, a, encore une fois dans mon putain de parcours merdique, invraisemblable chemin de croix grotesque d'un apprenti-messie ridicule, mis le feu aux poudres.

Elle a besoin d'un homme qui s'occupe d'elle, pas de la terre entière. Et là, la ligne rouge est franchie. La Morale reprend ses droits.

Si le choix est entre s'occuper directement d'une jeune enfant et d'une jeune adulte, sans accomplir mon devoir politique indirect envers les enfants qui souffrent, et accomplir ce devoir malgré une solitude infecte définitive, privé des joies de voir un enfant grandir, et Néant sait que j'aime ça, et de l'aider à s'épanouir et à être heureux, et Néant sait que j'adore, que c'est comme si je réparais mon enfance à moi, si le choix est celui-là, il est tout de suite fait.

J'ai dit au début de ce torchon infâme que, pour moi, le salaud, c'est celui qui sait, qui peut, et qui ne fait pas. À 12 ans, je me suis dit que si, quand je quitterai ce monde, il est un peu moins pourri qu'à mon arrivée, je n'aurai pas raté ma vie.

Maintenant que je vais bien (celle qui rigole n'a pas dû lire le reste), que j'ai les moyens d'accomplir ce que je dois faire, que j'ai confiance en moi, qu'on commence à m'écouter, que j'ai mes réponses, mes projets, mes plans, ce serait très con de ma part, et parfaitement voué à l'échec, de privilégier un apparent " bonheur " castrateur.

S'il se confirme que ma nouvelle compagne, comme 3 des 4 autres, ne supporte pas que je fasse ce que j'ai à faire et exige que j'abandonne les autres enfants que ceux qui sont sortis de son ventre, je renonce au bonheur. J'y suis prêt.

Fragment 31
Samedi 18 Décembre 1999

Ah ! Les choses reviennent à la normale. J'étais inquiet. Ce coup de théâtre d'il y a deux mois, aussi imprévisible qu'in vraisemblable, cette rencontre miraculeuse, après tant d'horreurs, d'une femme à la douceur exquise, cette petite place au chaud qui m'était faite, petit à petit, dans une famille monoparentale assez repliée sur elle-même, moi qui avais tant manqué de l'affection de ma famille, ce regain sexuel qui se profitait (pardon !), tout cela ne faisait guère sérieux.

Oh ! Non pas que le contraste avec le borborygme nauséabond des mois précédents fût exagérément marqué. Après tout, un brutal basculement du climat, à la fin d'un bouquin, est une ficelle comme une autre, pas mauvaise pour les ventes après le long enchaînement de borborygmes morbides que j'ai érucé au fil de pages souillées d'un désespoir aussi gluant que le pétrole qui menace, ces jours-ci, les côtes de ma Bretagne ancestrale.

Eh ! En plus, ça pouvait permettre, en cas de carence d'éditeur prestigieux, de se rabattre sur la collection de l'Harlequin, quitte à étoffer un peu en descriptions sentimentales, en inquiétude sur fond d'hôpital, en deuil sobre sur fond d'église déserte, en érotisme discret mais cependant audacieux, en attendrissement angélique sur le monde merveilleux de l'enfance, mâtinés d'un zeste de psychanalyse, car il faut vivre avec son temps, sans oublier, bien sûr, l'épilogue nauséux à souhait d'une interminable passion macabre.

Ouh ! Que c'est chargé, tout ça ! Ça fait un peu remplissage poussif, non ? Le scénariste ne pouvait-il pas rester dans une épure un peu plus sobre, modérer son talent créateur à une histoire un peu plus crédible, réduire la moquette ? Après tout, la victoire solitaire sur la mort, la fin de la dépression, l'entrée dans la réalisation des projets, c'était déjà de la belle ouvrage. Le reste n'était-il pas, au final, superflu ?

Hu ! À l'équarrissage, et au trot ! Exit la merveilleuse idylle sur fond d'étoiles routières ! Au trou, la petite quenotte qui manque, en haut, à droite ! Aux oubliettes, les promesses d'échange spirituel profond sur fond d'honnêteté intellectuelle et de bonne foi mutuelle ! Au panier, la rafale de poèmes fébriles, tout vibrants d'une anxieuse espérance ! Envolés, les rêves d'épousailles secrètes sur un vieux rafioteur, par un vieux capitaine ! Évanouies, les illusions d'amour sincère, soucieux du bonheur de l'autre ! Évaporées, les prétentions à une parentalité progressiste ! Perdus corps et âme, les rêves de douceur éternelle !

Ouille ! Que ça fait mal, les atterrissages forcés ! Surtout dans les cactus, sous les tirs de DCA, pendant l'orage ! Retrouver le même orgueil stupide, la même vanité intellectuelle sous le masque de la douceur, de la

modestie et de l'humilité. S'entendre dire, par une grande scientifique, du genre à poser des questions sur l'avenir à un fil à plomb (le pendule) instable, qu'on délire !

Aïe ! Les psycons vont crier victoire ! La terre entière de nouveau liguée contre moi ! Mais ils peuvent toujours attendre le mouvement de balancier de mon " trouble de l'humeur " . Pas de replongée dans la dépression. Pas de renonciation subite à mes projets importants. Je ferai ce que j'ai à faire, avec ou sans le bonheur.

Et j'emmerde tous les crétins et toutes les imbéciles qui, du haut de leur superbe ignorance, armés de leur connerie monumentale, diagnostiquent le délire.

Ma cinquième histoire d'amour aura duré 2 mois.

Saloperie de vie, je vais te supporter, mais je te chie à la gueule.

Fragment 32
Dimanche 19 Décembre 1999

Alors là, tu vas dire que j'exagère, lecteur excédé. Rassure-toi. Il ne reste que 5 pages blanches à ce bloc de papier dont les exhalations de mon âme putréfiée ont noirci à jamais les pages immaculées. Et j'ai décidé d'en finir.

" Ah ! Ah ! " , te dis-tu, psy embusqué, " nous y voilà ! Il perd son illusion amoureuse, il tient 12 heures le coup, en maintenant l'élan, bravement dressé dans l'ouragan, et puis crac, s'effondre en un petit tas sanguinolent, repris par une pulsion suicidaire si forte, pour avoir été comprimée 3 mois, qu'elle le submerge d'un coup, et qu'il crache une dernière fois son lumineux désespoir, en un délire verbeux quoique inspiré (merci, psy ! NDLA) " , avant de procéder, avec tout le sens du rite dont ce vieux fétichiste est capable, mais sans autre forme de procès, sans ces longues injustifications morales, un peu chiantes, dont il est, ou plutôt était, coutumier, à l'Acte " (tu arrives à te relire, psy embusqué ?). " Et il ne se croyait pas atteint de trouble de l'humeur ! À ce degré, ce n'était plus un trouble, c'était un tremblement. Cas typique. Intéressant sujet d'étude, heureusement que quelqu'un a ramassé le manuscrit après le suicide, et l'a fait éditer. On pourra montrer à certains patients qui refusent leur état le cas d'un type très fort pour nier, avec une habileté verbale certaine, les évidences médicales, mais qui, à force de refuser l'aide d'un médecin compétent, a fini par se tuer " .

Tout ça parce que " j'ai décidé d'en finir " . Tu extrapoles, psychiatre assuré ! Je parlais de ce bouquin ! Sur la pulsion de mort. Quoi, " Et alors " ? Et

alors, la mort est morte ! Non, je ne rabâche pas ! J'exulte ! Tu ne peux pas comprendre, toi qui n'as pas vécu 33 ans avec la mort aux tripes, mais, chaque seconde depuis 3 mois que j'en suis débarrassé, j'exulte ! Même quand je flippe, j'exulte !

Preuve est désormais faite, depuis hier, que je suis sorti de ma dépression. Auparavant, le diagnostic de " délire " dans la bouche de la femme que j'aime, avec rupture à la clé, m'aurait plongé dans un désespoir intense, littérairement intéressant, certes, mais médicalement ennuyeux, et je n'aime pas faire de la peine à mon toubib chéri (bisous ! NDLA).

Depuis hier, une peine immense, certes, mais pas de désespoir. De la colère (ce qui est à peu près l'inverse). Le sujet s'affirme, se bat, refuse, tape du poing sur la table, conteste, critique, tance vertement, bref, la personnalité s'exprime. Totalement désinhibé, plus rien du pantin rétracté dans un coin, à quémander de l'amour, qu'il était au début. On peut considérer le sujet sauvé.

Merci, docteur !

" Mais " , vas-tu te dire, lectrice attristée, " pourquoi a-t-il dit au lecteur excédé : " tu vas dire que j'exagère " ? Parce que. Parce que quoi ? Parce que quelque chose !

Allez, je te le dis, gourmande ! Encore un petit coup de théâtre, pour la fin (ta fidélité, ou ta longue patience, ou impatience, méritait bien ça). Je sauve ma happy end. Si !

Fragment 33
Dimanche 19 Décembre 1999

Il en est des mots comme des pierres : selon la façon dont on les lance, la matière qu'ils percutent, l'endroit qu'ils atteignent, ils n'ont pas les mêmes effets. Une pierre d'un kilo lâchée d'une hauteur de 10 centimètres dans la boue d'une cour de ferme n'aura guère d'autres effets que de dégueulasser le pantalon de l'imbécile qui aurait eu cette drôle d'idée. Un caillou de 50 grammes lancé à toute force dans la lunette d'un gamin borgne, un glaçon de 2 g lâché de 15 mètres dans le pastis d'un poivrot de comptoir, un pavé dans la gueule d'un CRS, un gravier lancé à la fenêtre d'une belle par un amant discret et délicat, une énorme météorite percutant une étoile très lointaine, une ridicule météorite percutant à fond la caisse une navette spatiale, tout cela n'aura pas les mêmes conséquences, la même gravité, la même trace.

La matière que les mots percutent, c'est le cerveau. Tous les cerveaux ne réagissent pas de la même façon. Les uns vont assembler les syllabes captées pour essayer de déterminer le mot prononcé, se livrer à une patiente recherche pour voir si le mot est connu, essayer de se rappeler son sens, et le comparer au

contexte pour aboutir à une vague idée de ce que l'autre a dit. Les autres vont, plus vifs que l'éclair, tellement capter le concept véhiculé, ses origines dans l'histoire de l'émetteur, son sens probable selon le niveau culturel de l'émetteur, la probabilité statistique d'une inversion de sens, freudienne ou non, chez l'émettrice, etc ..., tellement capter tout ça qu'ils auront deviné la fin de la phrase, et tout le développement qui va la suivre. Ils adapteront alors leur comportement à cette nouvelle réalité, procéderont instantanément aux ajustements nécessaires, soit de leur conception du monde, soit de leur attitude, bref, tireront toutes les conséquences possibles du mot. Parfois, jusqu'à la lie.

L'endroit que les mots atteignent, ça peut être l'ego. Si c'est un dur à cuire, sûr de lui et de sa grande valeur, contemplant, satisfait, dans son miroir complice, la superbe prestance d'un mâle à fière allure, pas de problème. Tout glissera sur lui comme l'eau sur les plumes du connard. Si c'est un écorché vif, qui évite les miroirs de peur de les éclater d'un coup de poing haineux, pour se trancher les veines avec un éclat de verre, la fiente de la blanche colombe atteindra, sans coup férir, le crapaud baveux. Parfois, jusqu'à l'ensevelissement funeste.

Fragment 34
Dimanche 19 Décembre 1999

Il est des gens dont l'ego n'a pas de défenses immunitaires. C'est le cas de la Niña. Si 49 personnes lui ont témoigné une grande affection, reconnu ses compétences, apprécié la pureté de son âme, mais qu'une 50^{ème} lui dit une saloperie, elle est par terre, les 50 personnes, croit-elle, la détestent.

Il en est d'autres qui ont développé des défenses immunitaires contre les agressions externes, mais sont effroyablement vulnérables aux gens qu'ils aiment. C'est mon cas. Deux exemples.

Le 3 janvier 99, mon ancienne compagne, My Love, après un dîner chez des nouveaux " amis ", où j'avais développé ma vision des rapports hommes/femmes, m'a craché, la bouche tordue de mépris, que je sortais des " poncifs ". C'est-à-dire, selon le dictionnaire, que ma vision n'était ni originale (!), ni intéressante, que ce n'était qu'une collection de lieux communs ronflants, de platitudes creuses (on m'excusera la hardiesse du paradoxe linguistico-physique, ne m'excusera-t-on pas ?) et d'idées reçues (puisque ce n'étaient pas les siennes). Après 30 ans de recherches douloureuses, c'était très raide (oui, je sais, lecteur obsédé, vu le sujet, le mot est savoureux. Pas fait exprès). Si grave que, 48 heures plus tard, après une autre agression et une révélation déterminante scellant définitivement l'incommunicabilité, j'étais parti.

Sur un mot. Quelque temps plus tard, gag. Elle s'était trompée de mot ! Elle voulait dire que je " pontifiais ", que je distribuais mon " enseignement " comme un pont, ou un pontife (le pape). Bien sûr, j'en ai pris pour mon grade d'avoir osé interpréter le mot que j'avais entendu comme le dictionnaire l'indique. Il fallait bien un coupable, j'étais brillant dans le rôle.

Fragment 35
Lundi 20 Décembre 1999

Que je " pontifiais ", ce n'était pas très aimable, certes, mais ce n'était qu'une pique banale, du quotidien. Elle avait été élevée dans un milieu où la haine servait d'oxygène et la chamaillerie d'azote. Elle n'a jamais pu se départir de cette manie de balancer une vacherie dès que quelque chose lui bouchait le cul, de mordre là où ça fait mal, quitte à carrément dire des choses que l'on ne pense pas, rien que pour faire bien mal. Pour punir.

" Pontifier " n'était pas grave, " poncifs ", si. Ça aurait voulu dire, une fois de plus, que toutes mes théories fantaisistes n'étaient que des conneries, l'autojustification d'un obsédé honteux, un gros porc de mâle incapable de

comprendre et reconnaître ses " névroses " et " confusions ". C'était au cœur de notre conflit. Très grave, et la pulsion de mort a été très forte cette nuit là, je m'en souviens encore.

Dès lors que j'ai appris qu'elle avait confondu les deux mots, à consonances proches, le choc émotionnel a instantanément disparu. Non avvenu, puisqu'elle n'avait pas voulu m'infliger cette blessure profonde, juste la petite chiquenaude de mépris du " pontifier ", histoire de ramener cet intello délirant et mégalomane au sens du ridicule.

Ce n'est donc pas aux mots que je réagis si fort, mais à leur intention sous-jacente. Évidemment, on peut présenter les choses de manière rigoureusement inverse : " Docteur, il s'est braqué sur un mot, je ne sais plus lequel, que je ne pensais même pas, il est barré en live, a fermé sa porte, fait la gueule, fait son chantage muet au suicide. Vous ne pourriez pas lui donner quelque chose pour stabiliser son humeur ? C'est vraiment pénible, on ne peut rien lui dire, il ne supporte rien. Et dès qu'il a une bonne nouvelle, il bascule immédiatement dans un état d'exaltation insupportable, parle à n'importe qui, nous abreuve de discours délirants. Docteur, faites quelque chose, je vous en prie ! "

Pauvre folle, comment as-tu pu t'entêter dans tes délires, sans jamais essayer de comprendre, confite dans ton orgueil, que la donne avait changé, sans jamais m'écouter, au point de nous perdre ? TUPF. Bisous.

Vue donc avec un a priori psychiatrique, mon attitude peut facilement rentrer dans une des petites boîtes qu'affectionnent les psys. Trouble bipolaire de l'humeur, quelle aubaine ! Il suffit que l'humeur ne soit pas égale tous les jours, quels que soient les motifs du changement (ça n'intéresse pas les cliniciens. Seul le symptôme compte), et que le sujet connaisse des pics de désespoir et d'espoir.

Parce que, avoir un peu d'espoir, c'est bien, si on ne peut pas s'en empêcher, mais trop, c'est pathologique, sans doute. De même, trouver ce monde pas toujours parfait, c'est normal, mais le trouver tellement à chier qu'on ne supporte pas d'être obligé d'y rester, c'est pathologique.

Les psys sont donc les nouveaux détenteurs de la sagesse philosophique, aptes à indiquer la juste mesure de ceci ou de cela, la frontière entre " le " normal et " le " non-normal. Rien que ça !

Domage qu'ils soient aussi négligents dans leur interrogatoire, et si paresseux intellectuellement ! Aussi irresponsables dans un conflit familial gros comme une maison, aussi naïfs face à une allumée virée de ses études de psy parce que dangereuse ! Pour tout dire, majoritairement aussi cons. Ce n'est probablement pas très aimable, mais je n'ai pas envie d'être aimable. Ils m'ont

fait un mal terrible, sans aucun état d'âme, et j'ai dû faire 1.000 bornes pour en voir un qui me donne un diagnostic autorisé (professeur de fac, ayant réfléchi sur la surefficience) et profitable. Les cinq autres se sont montrés remarquablement incompétents.

Pauvre science !

Fragment 36
Mardi 21 Décembre 1999

Autre exemple de mon hyper réactivité exacerbée aux mots, cette fois avec ma nouvelle compagne, Perrine (celle qui " était servante chez môssieur le curé "), il y a 3 jours (il est frais, mon exemple, il est frais !) : le " délire " . J'ai failli mourir de ce diagnostic simpliste (simplet ?) porté par mon ancienne compagne, et goulûment validé par tout notre entourage, en particulier ma fille, tous ces gens étant parfaitement ignares en la matière. Je suis donc particulièrement sensible à ce mot, ainsi que " psychose " et " folie " . Je pensais qu'il était dit par Perrine de la même façon, avec le même sens que d'habitude, conforme à la définition du dictionnaire.

J'en ai tiré toutes les conséquences. Si je trouvais dans cette nouvelle relation la même incommunicabilité radicale, le même refus entêté d'essayer de comprendre une situation incompréhensible sans une certaine ouverture d'esprit (et même une ouverture d'esprit certaine !), tout été voué à l'échec. Tout était impossible entre nous.

Sur un mot.

Ça peut sembler excessif pour des esprits approximatifs, mais je n'ai pas envie de m'illusionner à bon compte pour me planter dans 6 mois ou dans 6 ans. Je veux être un homme heureux, auprès d'une femme heureuse. Au point que si elle devait être moins malheureuse sans moi qu'avec moi, je m'en irais. Je ne veux pas la faire pleurer. J'ai un nouvel objectif privé, indépendamment de mes projets politiques : rendre cette femme heureuse. C'est quand même plus bandant que " d'éviter le suicide incontrôlé " !

Le mot " délire " m'a plongé dans une profonde colère, et l'aveuglement amoureux d'il y a 2 mois a cédé la place à une vision d'elle probablement plus réaliste, que je lui ai servie sans aménité aucune. Et il est apparu, non pas qu'elle s'était trompée de mot, mais que les mots doivent être dissociés de leur définition, que " délirant " et " perturbant " peuvent être équivalents, et que ce

mot n'avait pas pour l'émettrice le sens (commun) que lui a donné le récepteur. Bien sûr, c'était la faute du récepteur, qui aurait dû deviner le sens subjectif. Une sorte d'impressionnisme sémantique ...

Du coup, tout redevenait possible. Du coup, le choix cornélien que j'avais dû faire, entre une famille et ma tâche politique, paraissait non nécessaire. Je ferai ce que j'ai à faire, et je les aimerai. Parfois, sans doute, Perrine râlera. Eh bien, elle râlera ! Et la caravane passera.

Maintenant, je suis sûr de nous. Les questions de fond ont été examinées. Elle n'a pas encore mis ce mot d'amour, qui lui fait si peur, sur notre relation. Mais elle tient à mon amour. Nous avons décidé de ne plus nous téléphoner, c'était fini, j'étais entré en deuil (surtout de ma relation naissante avec la petite). Le lendemain même, elle m'appelait, malheureuse. La vie a choisi pour nous.

Je connais désormais, globalement, ses défauts. Et je l'aime encore plus.

J'apprendrai à prendre ses mots avec des pincettes sémantiques. L'essentiel, c'est qu'elle n'aime pas faire mal. Je ne crains plus les morsures dont j'ai failli mourir. Pour le reste, je mettrai ma liberté sexuelle en attente aussi longtemps qu'elle n'y sera pas prête. Je ne lui ferai pas vivre ce qu'elle ne veut pas vivre. Et ça, ce n'est pas une concession politique, c'est dans la sphère privée, j'ai le droit. C'est secondaire par rapport à tout ce que je sens que peut m'apporter cette relation. Elles sont comme ça. Au moins, elle ne justifie pas théoriquement la névrose qu'est la jalousie, contraire de l'amour véritable (prendre au lieu de donner, s'approprier au lieu de recevoir, posséder au lieu d'épanouir, enfermer au lieu de libérer, restreindre au lieu de développer, couper au lieu de cultiver).

Je ne vais plus lui mettre la pression, lui poser de questions, être en demande. Je suis rassuré, je sais qu'elle tient à moi. Ça va aller. C'est parti pour 30 ans. Je saurai faire.

Elle, il va falloir qu'elle s'adapte à cette situation étrange : tu rencontres un mec à la ramasse, rmiste disloqué, et tu dois rapidement t'imaginer qu'il pourrait un jour devenir un personnage public, peut-être important. C'est " délirant " pour quelqu'un qui n'a jamais fréquenté cet univers. Ce n'est pas évident. Mais c'est comme ça. Elle n'avait qu'à pas venir me chercher. Tant pis pour elle. Tant mieux pour moi. Je l'aime.

Tu veux m'aider, lectrice bien aimée ? Alors, rassemble tes encens, tes huiles essentielles, tes talismans, tes fétiches, tes tarots, pendules, marc de café, boule de cristal, chapelets, poudres de perlimpinpin diverses, etc ..., et puisque tu ne peux pas faire la seule chose sensée qui soit, foutre tout ça la poubelle, rends-toi utile : prie pour moi !

Fragment 37
Mardi 21 Décembre 1999

Ma dernière page (pas de ton bouquin, lectrice assidue, de mon bloc de papier A5. J'écris très petit, comme un grand myope). Car il faut bien finir, puisque j'en ai fini avec l'objet de ce bouquin : la mort volontaire. Je suis satisfait de mon efficacité, pour une fois appliquée à mon propre cas. J'ai réussi. Et, c'est le moins qu'on puisse dire, tout seul (avec le soutien de la Niña). C'est une bonne référence, au cas où j'aie à porter, comme on commence à me le demander, mon regard original sur les problèmes des autres. J'ai bien réussi aussi avec la Niña, la menace de psychose recule, le caractère bénéfique de ma présence auprès d'elle et de mes attitudes commence à être reconnu. Enfin. Je lui ai construit un milieu social, un refuge pas trop austère, et bientôt une famille complète, de bric et de broc, sans doute, mais probablement plus solide, parce que choisie, qu'une famille biologique, avec des gens sûrs (dont un enfant de 11 ans, ce qui lui garantit une stabilité pour 10 ans), peut-être dans un cadre agréable. J'ai très bon espoir aussi pour elle : l'an 00 approche, après 12 ans de galères. Elle aussi a fréquenté la mort d'un peu trop près. Nous étions 2 naufragés. Nous accrochant l'un à l'autre, nous sommes devenus 2 rescapés.

Ami(e) suicidaire, je sais que ça ne t'aide pas là, maintenant, dans ta souffrance compacte, que je m'en sois sorti, et la Niña aussi, ça te fait peut-être même une belle jambe. Au moins, que ce bouquin puisse faire la démonstration qu'on peut sortir d'une dépression majeure, et entier. Oh ! Bien sûr, mon exemple n'est pas à suivre. L'autothérapie est une très mauvaise idée, qui a toutes les chances d'échouer. Moi, vu mon profil particulier, j'y ai été contraint, car ceux dont j'ai guetté les lumières m'ont, au contraire, enfoncé. C'est vrai, j'aurais pu aller voir mon psychanalyste. Mais je ne voulais pas y aller tant que j'avais les épaules par terre. Il est le témoin (et le boute-feu) de ma reconstruction, pas de ma décomposition. Et puis je voulais lui envoyer ce texte avant, pour que je ne sois pas dans l'impossibilité de lui expliquer en 3/4 d'heure tout ce que j'ai traversé en un an, et qu'on puisse entrer directement dans le vif (et content de l'Etre) du Sujet. De même pour mon expert psychiatre, ce qui fera gagner du temps sur l'expertise.

Pas de psy pendant cette infecte crise de fin d'adolescence. J'ai eu du bol de m'en sortir. Je déconseille fortement de se passer des gens éventuellement compétents et efficaces. Mais c'est difficile de séparer le bon grain de l'ivraie. En tout cas, je décommande formellement les psychiatres, sauf réels troubles du comportement. Ce sont, pour beaucoup d'entre eux, des gens dangereux, parfois nuisibles, au moins pour les gens comme moi, inclassables (mais pas incassables. C'est con, hein, pour une lettre en trop !). Et se méfier des amateurs. Les psychanalystes semblent ceux qui présentent le plus de garanties. D'une façon générale, amie(e) suicidaire, il ne faut prendre aucun thérapeute pour le messie. Les solutions (car I L Y EN A !) sont en toi. La fonction des

thérapeutes est de te faire te poser les questions qui te permettront de faire le point, le tri, les choix éventuellement nécessaires, peut-être déchirants, mais salutaires.

Tu es sur le chemin, mais le chemin est en toi.

" Allons, d'échec en échec, jusqu'à la victoire " (Bazin ?)

" La route est longue et semée d'embûches, mais l'avenir est radieux "
(Mao Tsé Toung)

Si ça intéressait des gens (écrire à l'éditeur), j'aimerais bien créer l'Association des Suicidaires de France, histoire que les vieux routiers de la TS puissent aider les jeunots à passer des caps difficiles, sans ce langage compassé qu'ont les gens " normaux " en parlant du suicide. Certains d'entre nous tiennent longtemps, comme moi (33 ans !), et même, s'en sortent (finalement, après tout ce calvaire, si l'avenir ressemble à sa promesse, j'aurai eu sacrément du bol. Un privilégié). D'autres craquent, comme mon ami Alain, décrochant à 30 ans. Mais, bon, c'est la vie. Même les gens " normaux " mourront un jour, et eux, ça les terrorise. La mort est encore plus mal foutue que la vie : ceux qui la veulent ne l'auront qu'après une très longue attente (sauf à renoncer, souvent trop tôt), et ceux qui ne la veulent pas l'auront quand même. Mais ceux qui veulent le plus la mort sont probablement ceux qui attendaient le plus de la vie, et qui sont déçus.

Cette soif de la vie qui les tue, elle peut les sauver. Mais il faut peut-être tailler dans le vif, et, non seulement ça fait très mal, mais en plus, ça saigne. Mais même des plaies graves, ça peut cicatriser. Je suis guéri, j'aime la vie, et je vais faire très gaffe de ne pas me faire écraser par le premier autobus qui passe, ce serait trop con.

Plus de papier, je t'embrasse, bon courage. Je t'aime.

Fragment 38
Mardi 21 Décembre 1999

Et merde ! Tant pis, je triche ! J'écris sur la couverture.

Aujourd'hui, je crois que c'est le 1^{er} jour de l'hiver. J'ai passé l'automne. J'étais terrorisé, en Août, à l'idée de l'automne, qui a toujours été la pire saison, pour moi. Cette année, pas une seule fois pendant l'automne, je n'ai eu envie de mourir.

C'était une sensation inconnue. Les arbres sont roux ou sobrement dépouillés, le ciel levant était magnifique, ce matin, sur Beaucaire.

J'ai aimé l'automne, je l'ai goûté, depuis le temps que j'entendais des gens s'extasier sur ses merveilles.

Je suis revenu parmi les vivants. J'aime la vie.

" Perrine, ô ma Perrine,
Perrine, ô ma Perrine,
je voudrais-t'y ben te biser,
diguedon-din-dondaine,
je voudrais-t'y ben te biser,
diguedon-din-dondé "

Je suis sorti de ma dépression.

FIN

Vallabrègues, le 21-12-99

15:08

ANNEXE 5 : Définitions

Délire :

Construction mentale éloignée de la réalité, caractérisée par une conviction erronée inébranlable concernant le contenu du délire.

Les thèmes et les modes délirants peuvent être extrêmement variés.

Surefficience mentale (proposition de définition) :

Excès, par rapport à la moyenne des humains, de la sophistication et de l'efficience de l'organisation neuronale d'un sujet, caractérisée par une différence de fonctionnement si marquée qu'elle est vécue, consciemment ou non, comme une infirmité, affectant gravement la capacité d'adaptation au milieu, et provoquant ainsi un mal de vivre spécifique, souvent silencieux.

De gravité variable, selon le parcours du sujet et son efficience intellectuelle, ses conséquences peuvent aller jusqu'à la folie et/ou à la mort.

ANNEXE 5 : L'Adieu aux Femmes (ébauche)

" Mais tu n'es donc qu'une bête ? "

Le mot était lâché.

Un matin de printemps à Londres, c'est pas comme à Paris. Il suffit que le vent ne soit pas trop froid, les nuages pas trop gris, que la pluie ne soit qu'intermittente et qu'il n'y ait pas de brouillard pour que l'on se dise qu'il fait beau. Et même, au diable l'avarice, que la vie est belle. C'est ce qu'ont l'air de penser ces exaltés qui annoncent la bonne nouvelle (pas que la vie est belle, que " Christ est ressuscité "), dans l'angle d'une rue de briques rouges aux maisons toutes pareilles, à coups de grosse caisse aussi candides que disharmonieux. A mon avis, ça donnerait plutôt envie de choisir l'enfer, pour éviter un tel supplice infligé pendant l'éternité, mais eux, ils croient que ça peut attirer des gens. Et après tout, l'important n'est-il pas qu'ils le croient, toute efficacité mise à part ? Ils y trouvent leur plaisir, ils vivent de ça.

" Et toi, petit cuistot français qui diriges tes 21 ans volontaires vers ton larbinage matinal pour richards, qu'est-ce qui te fait vivre ? "

La réponse était à quelques pas. Était-elle brune, blonde, rousse, ronde ou maigre, grande ou petite, blafarde ou basanée, jeune ou mûre, je ne sais.

C'était une femme.

Et ma tête avait chaviré. Une bouffée d'allégresse m'avait fouaillé 1/10 de seconde après cette vue paradisiaque. Enfin, 1/10, c'est une évaluation grossière. Disons, juste le temps nécessaire pour que l'information visuelle soit décryptée, que le programme de reconnaissance de forme(s) y ait décelé une femelle humaine d'âge sexuel (entre puberté et ménopause), que cette nouvelle fantastique soit transmise au psychisme, que celui-ci, émerveillé, passe une commande urgente et massive à l'hypophyse et que celle-ci, toute affaire cessante, produise instantanément cette bouffée d'allégresse par un savant

mélange dont elle a le secret (dopamine, sérotonine, adrénaline, testostérone et autres drogues que j'ignore).

Le psychisme ? Ben, pas vraiment. Sinon, la commande urgente et massive à l'hypophyse aurait été conditionnée à un certain nombre de critères : accessibilité, gentillesse, simplicité, fraîcheur d'âme. Ça nécessite au moins de croiser son regard. Je n'ai même pas eu le temps.

Alors, qui ? L'hypothalamus, cette partie la plus ancienne, la plus primitive, la plus basique de notre cerveau. J'avais eu un orgasme mental à la simple vue d'une femelle.

" Mais tu n'es donc qu'une bête ? "

Je crois bien que cette pensée brutale m'a stoppé net sur le trottoir, comme à chaque fois que je fais une découverte importante sur moi. Frappé en plein vol. Finie l'allégresse, exit le printemps. Je n'étais qu'une bête.

Si j'avais su à quels abîmes de désespoir me mènerait cette découverte, en 25 ans d'errances, de quête en déshérence, j'aurais couru, sans attendre, me jeter dans la Tamise.

14 Décembre 98

Le Rien et le Mâle

Ne surtout rien dire de sexué. Se limiter à constater ouvertement sa gentillesse. Rester hors de danger d'une morsure foudroyante. Garder le reste pour soi. Fantasmer sur une douceur éternelle, plus peur d'être agressé, méprisé, humilié, dévalorisé, sous-chosifié, nié, anéanti.

Quelque part, le plus écœurant, c'est qu'elle apprécie, le plus souvent, cette réserve et le maintien de la relation sur un plan strictement social, à égalité apparente, et dans le respect des conventions qui protègent son refus de sa féminité et son rejet de ma mâlitude.

Ô paradoxe, le succès même de cette stratégie de limitation des risques renforce la souffrance. Car c'est une stratégie de castration systématique, à force d'inhibition théorisée. J'aimerais mieux me tromper.

Au moins, en vieux statisticien, je préfère rater une occasion sur 100 d'échanges un peu plus émouvants, voire d'une dose, petite ou grosse, d'endorphines, que de ne pas rater 99 occasions sur 100 d'en prendre plein la gueule.

Mais ça fait mal. Laisser mourir le désir tout en sachant que ça me tue, c'est raide (!...). Mais ça me tue moins vite que si j'avais continué à chercher Susan désespérément, dans chaque femme croisée ou côtoyée.

J'irai quand même revoir ma vendeuse de portable. Un quart d'heure de ces yeux qui semblent si doux, jouir de mon désir muet, savourer l'illusion que peut-être ... Et repartir sans avoir rien laissé paraître, avec un gros trou de 300 francs sur mon budget. Ça fait cher la bouffée d'oxygène, mais, vu la rareté de la denrée, ça me paraîtra raisonnable ... Dès que j'aurai trouvé les 300 balles.

26 Mars 99

LE CRÉPUSCULE DÉGUEU

Fragment 39
Jeudi 16 Mars 2000

Eh ben, si ! J'étais fou. Diantre ! Tudieu ! Palsambleu ! Foutre ! Mazette ! Bigre ! Mince ! Fichtre ! La vache ! Saperlipopette ! Ben, vrai ! Enfer et damnation !

J'ai l'air de rigoler, comme ça, mais, damné, j'ai traversé l'Enfer. L'Enfer de la Folie. Et je ne conseille le voyage à personne. C'est un lieu fort peu accueillant au touriste de passage, qui risque fort d'y laisser sa peau. Il vaut mieux être aguerri et solidement équipé.

Fragment 40
Dimanche 2 Avril 2000

Ma certitude de ne pas être fou reposait sur 3 piliers, 3 paroles. Celle de mon psychanalyste, qui m'avait répondu que je ne délirais pas. Celle de mon ancien aumônier, introduit en politique, qui n'avait manifesté aucune surprise à l'énoncé de mon projet de candidature, l'anticipant même : " Alors, tu y vas ! " . Celle d'un ami, fonctionnaire d'autorité : " Il y a des destins comme ça " .

Face au reste du monde, c'était un peu léger. Aussi, je m'étais rangé à l'avis majoritaire, et m'étais cru fou. Pendant 6 mois. C'est une épreuve abominable.

L'expert psychiatre (sensibilisé à la surefficience mentale) avait émis un avis rassurant (" zozo, mais pas psychotique ") sur le moment, mais ne s'était

pas prononcé sur le passé. À moitié rassurant, donc, et j'avais mis bien du temps à sortir de ma terrible conviction d'être fou.

Fragment 41
Lundi 3 Avril 2000

Fragment 42
Dimanche 9 Avril 2000

Et à quel prix ! Celui de la rupture avec ma famille. Rien que ça.

Fin Février, à l'occasion de nécessités familiales dramatiques, pour changer, le contact fut renoué. J'en ai profité pour tenter d'éclaircir un point dont j'avais vaguement et indirectement entendu parler, concernant une conversation téléphonique entre My Love et mon ancien aumônier.

Et le ciel m'est tombé sur la tête. On n'est pas gaulois pour rien.

Depuis notre rencontre, qu'en j'avais 11 ans, je présente des troubles. À 11 ans et à 16 ans, j'aurais eu des comportements ou des projets (le récit d'une conversation vieille d'un an était très imprécis) exubérants.

À 16 ans, je quittai mes parents pour vivre avec ma 1^{ère} compagne, avec qui j'avais envie de faire un enfant. Mon aumônier avait vigoureusement désapprouvé, et nos liens s'étaient rompus.

À 11 ans, je ne sais pas. Peut-être ma ferveur religieuse (j'avais envisagé d'être prêtre) ? Ou la présidence de la République (déjà !) ?

Mais quelle que soit la réalité du caractère extravagant de mes comportements à cet âge, mon principal pilier s'effondrait. Il était ma caution intellectuelle et morale. Il me connaissait, m'avait formé, avait été témoin de mon parcours politique au lycée en 68, de ma prédiction en Novembre 67 d'un mouvement de grande ampleur (à 15 ans !), de l'estime du surgé pour mon " courage ". Il m'avait, il y a quelque temps, rappelé qu'il me surnommait " Doc ", ce que j'avais complètement occulté.

Aussi, je n'avais pas été surpris qu'il ne soit pas surpris, en 95, de ma découverte de la surefficiency mentale et de mon projet de candidature à la présidence de la République. Son attitude chaleureuse ne s'était jamais démentie. A chaque fois que j'avais exprimé la crainte que lui aussi me croit fou (ou mon incrédulité que ce ne soit pas le cas), il m'avait rassuré.

Pieux mensonges. Quoi de plus naturel pour un curé ?

En conclusion, à ma compagne désespérée qui lui demandait que faire, il a lancé : " Sauvez-vous ! " . On ne saurait être plus clair.

J'avais enfin ma réponse. Il me croyait bien fou.

Du coup, il devenait plus que probable que mon ami fonctionnaire aux rêves humanitaires, lui non plus, n'avait pas voulu me faire de la peine, mais n'en pensait pas moins.

De mes 3 piliers, ne restait que mon psychanalyste. Pourquoi diable m'avait-t-il répondu que je ne délirais pas ? A-t-il pensé que ma question n'était que de pure forme, et que, quoi qu'il dise, je n'écouterai rien qui n'aille dans le sens de mon délire ? A-t-il une autre acception du mot " délire " ? A-t-il pensé que son rôle n'était pas de me protéger, et que je devais accomplir jusqu'au bout ce " Voyage au bout de la folie " ?

J'espère que, bientôt, il acceptera de me répondre clairement. J'ai tant besoin de clarté. Qu'on cesse de me mentir.

Depuis 6 ans, je cherche à comprendre la nature de ma différence. Il m'a fallu mener, seul, une véritable enquête policière. Personne n'a jugé bon, en temps utile, de s'informer auprès de mes " piliers ", de recouper les informations, et de me désillusionner. Tout le monde a pensé, semble-t-il, que je n'écouterai que mon délire.

Chacun a fait sa petite cuisine : personne ne m'a écouté. La tradition, sans doute. On n'écoute pas les fous.

Les uns ont cru bon, au lieu de répondre directement à mes questions, de me dire ce qu'ils pensaient que j'aimerais entendre. Les autres n'ont pas cru bon de mener l'enquête auprès des premiers, seul moyen propre à me prouver mes errements. C'était si simple !

Mais non. Tout le monde était persuadé du caractère pathologique de mes " certitudes " . À tel point que cette conversation téléphonique capitale date de plus d'un an ! Sans doute l'information assénée sans précautions aurait pu, dans l'état où j'étais, m'achever. Mais elle aurait pu être transmise à mon toubib ou à mon psy, ou faire l'objet de consultations familiales. Mais, rien.

Pauvre de moi ! Un an de plus !

Toutes ces bonnes volontés naïves m'ont coûté 5 ans de ma vie. 5 ans de folie, de souffrances, d'horreur.

5 ans, et ma famille. 5 ans, et presque tous mes amis. Et ma libido. Et mon

travail, toute ma situation sociale. Et le reste.

Un ouragan.

La prise de conscience s'est faite en 3 étapes. D'abord, j'ai formulé " avoir fait " un épisode psychiatrique en 95, avec cette candidature loufoque.

La baffé. Ils avaient donc tous raison, et je m'étais ridiculisé pendant 5 ans, arc-bouté à 3 paroles brèves interprétées sans méfiance dans le sens de mon délire, à nier l'évidence (que j'avais d'ailleurs perçue avant tout le monde, ce qui n'est pas le moindre paradoxe de mon parcours rocambolésque). Et j'avais eu raison de leur donner raison. Mon tort avait été de me dire que si l'expert psychiatre ne décelait pas de psychose, il y avait de bonnes chances, puisqu'il n'y avait pas eu de remise en cause de ma part de mon projet fumeux, que je n'en aie jamais été atteint.

La baffé. Tous mes projets étaient, soit des délires, soit des conséquences d'une vision délirante de mes capacités. Tous à l'eau.

La baffé. Ma situation sociale et matérielle délabrée, pour des rêves fumeux !

La baffé. Tout ce déchirement atroce avec ma famille, pour rien. Toutes ces ruptures, pour rien. Lamentable gâchis. Tragique.

J'en ai perdu le sens de l'humour.

La situation n'avait pas que des aspects négatifs. D'abord, j'étais libéré du poids du monde, ce qui n'est pas négligeable. Mes projets étaient bien trop lourds pour mes frêles épaules. Mais surtout, cet horrible conflit avec ma famille était résolu.

Et j'ai retrouvé la paix.

J'ai rasé ma moustache et installé un miroir au coin de mon clavier. Histoire de faire connaissance. Plus de haine. J'acceptais d'être moi, puisque je savais enfin. Oh, pas d'enthousiasme particulier, mais une acceptation placide de la réalité. On est ce qu'on est, je suis habitué à ne pas choisir. L'important, pour qui en a été cruellement privé 6 ans, est d'avoir une identité. Être quelqu'un. N'importe qui, mais être.

Pour être humain.

J'ai même eu un accès d'optimisme : puisque toutes ces horreurs étaient derrière, j'allais enfin pouvoir avoir une vie normale, reconstruire. Et, qui sait, être heureux ? En rendant heureux ?

Mais l'hypothèse de " l'épisode psychiatrique " de courte durée, sans doute facilité par un usage trop prolongé du Prozac, quelque séduisante qu'elle fût, était peu convaincante.

La seconde étape fut de prendre conscience du " trouble bipolaire de l'humeur ", et que ma sortie de dépression en Septembre, n'était, en toute logique médicale, possible que par l'entrée en phase maniaque. Et que l'amour éblouissant, jaillissant en une explosion dithyrambique de poèmes enflammés, était surtout le point de fixation de cet accès maniaque. Un symptôme, en quelque sorte.

Enflammé par une allumette malencontreuse, je m'étais persuadé, d'après 2 ou 3 signes (dont certains erronés), que cet amour allait marcher, que l'harmonie parfaite pouvait naître entre nous. Le Paradis Perdu de nouveau accessible.

Ma prise de conscience n'a fait que ponctuer une désillusion déjà largement entamée. Je m'étais heurté aux mêmes impasses qu'avec ma précédente compagne. Bien sûr, ma situation mentale. Même conflit (mais tout neuf, pas chargé d'horreur par les années), même souffrance. Mais aussi, discret mais sous-jacent, ce goût pour la pensée magique qui me glace d'horreur, rendant impossible, pour moi, toute communication intellectuelle, scientifique et philosophique. Et surtout, les rapports hommes/femmes, la morale sexuelle, la " pureté ", etc. J'étais déjà retombé dans ma dépression sexuelle (sans que ça me fasse replonger dans la dépression. On s'habitue). Et même, des conflits inconnus, politiques (tolérance devant le racisme) et éducationnels. Mais le tout dans un climat de non-agression malgré tout apaisant. Pas de morsures. Ça fait un bien immense.

Sortant de mon délire à dominante amoureuse, j'ai pris conscience des dégâts que j'avais provoqués. Les poèmes enflammés avaient atteint leur but, et avaient créé chez mon infortunée compagne une illusion à leur démesure. Et sa souffrance est proportionnelle. De même que ma honte.

Fragment 43
Lundi 10 Avril 2000

Une fois de plus, comme avec 3 de mes 4 précédentes infortunées compagnes, j'avais projeté sur elle mon rêve fou d'acceptation totale, de communication absolue, de fusion parfaite, chimère originelle d'un enfant égaré, sans doute très tôt, dans l'univers sordide d'une mère dépressive emmurée dans l'alcool (quand je remplis une feuille de maladie, j'ai toujours envie de répondre qu'il s'agit d'un accident, et d'indiquer ma date de naissance comme date de l'accident).

L'une avait résisté 2 ans et demi, une autre 2 ans, et la championne absolue, My Love, 23 ans ! Car la charge était énorme, ma quête d'absolu harassante pour tous. Et j'ai pris conscience de ce qu'avait subi My Love. Et j'ai pris peur en comprenant ce qu'était en train de subir Perrine, et ce qui l'attendait.

Depuis 4 mois, posément, méthodiquement, je remettais en cause, solides arguments à l'appui, tous ses cadres de référence. Pour proposer quoi à la place ? Ma vision du monde ? Bonjour le cadeau !

Dangereux pour sa personnalité, je l'étais aussi pour son moral. Parce que, vu de ma fenêtre, ça va, depuis que je suis libéré de la pulsion suicidaire, mais, pour l'entourage, je suis quand même assez morbide. Faut se me faire. Je la précipitais bien plus sûrement que sa pente naturelle dans cette dépression latente que je l'exhortais à soigner.

Était-ce ça que j'avais à proposer à sa mère de 6 ans ? Une relation flippante et déstructurante pour sa mère, s'achevant probablement dans les larmes 6 mois ou 2 ans plus tard ? Des messages éducatifs contradictoires, sources de conflits et de perturbation interne de l'enfant ? Et quels messages ? Ma révolte congénitale ? La soumission absolue ? À tout ? Comment faire le tri entre ce qui est sain pour l'enfant, et ce qui ne l'est pas ?

Me sentir dangereux pour un enfant, ça ne m'était jamais arrivé.

Et ça m'a conduit à la 3^{ème} étape de ma prise de conscience.

Une vue simpliste des choses peut laisser penser qu'une psychose dont on prend conscience cesse d'être une psychose. J'ai déliré, voilà tout, maintenant tout est rentré dans l'ordre. Quel ordre ? Quel réel suis-je censé avoir réintégré ? Quand l'aurais-je quitté ? À quel âge ?

Remise à plat. Qu'est-ce qui, mis à part ce long délire, me différencie, pire, me coupe des autres, depuis toujours ?

- Je n'ai pas peur de la mort. Beaucoup de gens ne croient pas que cela soit possible. Ça m'épate.
- Je ne suis pas jaloux, et ne vois la jalousie que comme une pathologie égotique. Serait-ce par mon infirmité narcissique ? (pour avoir l'air normal, un jour où je n'étais pas content que ma copine soit sortie avec un fasciste, j'ai simulé une crise de jalousie, avec crise de nerfs et tout. Pardon pour les victimes de cette antique et pitoyable mascarade). Je réprouve radicalement la dictature monogamianique de notre civilisation, et cette possession insensée d'un être par un autre.
- Je ne suis pas pudique, tant corporellement (rien de ce qui vient du corps ne me paraît impur) que de sentiments (tout ce qui est peut se dire). Je crains la pudeur.
- Je hais le mensonge, ne le comprends pas, ne le pratique pas.
- Je n'aime pas le secret, ne le comprends pas.
- Je ne suis pas du tout intéressé par la bouffe.
- Je ne suis ni sportif, ni amateur de sport, encore moins supporter.
- Je ne suis pas intéressé par les fringues, le paraître. Je suis incapable, en plus, de mettre une cravate, dont je ne comprends pas la signification. J'ai quand même le sens du ridicule, même si ce n'est pas le sens commun.
- D'une façon générale, mon corps n'est qu'un porte-tête, et je ne lui accorde qu'un intérêt à peine poli.
- Je ne suis pas intéressé par le fric. Nos rapports sont clairs : je le déteste, il me hait.
- C'est la nuit que je vis le moins mal.
- Je ne suis pas béat devant " le monde merveilleux de l'enfance " , et c'est un euphémisme.

La liste aurait pu continuer, mais ma petite feuille était remplie, et j'avais ma dose. L'accumulation de particularités, certes pas uniques prises individuellement, mais exagérément groupées, définissait un profil social nettement décalé.

Je comprends à présent les regards de surprise que j'ai souvent croisés dans ma vie. Tu parles d'un olibrius !

Ne pas réussir à intégrer, dans l'enfance, les codes sociaux en vigueur, il semble, si j'ai bien compris ce que m'a dit un psy de la Niña, que ce soit justement ça, la psychose.

Ce n'était donc, definitely, pas un accident isolé. Je porte ça depuis l'enfance.

Fou.

Le mot est venu tranquillement, naturellement, comme un fruit mûr. Vérification dans le Robert :

Fou : I - 1. Personne atteinte de troubles, de désordres mentaux.

I - 3. Personne qui, sans être atteinte de troubles mentaux, se comporte d'une manière déraisonnable, extravagante.

II - 4. Qui agit, se comporte d'une façon peu sensée, anormale.

Extravagant : qui sort des limites du bon sens ; qui est à la fois extraordinaire et déraisonnable.

(Extravaguer, du latin extra et vagari : " s'écarter de la voie "
Divaguer, du bas latin divagari : " errer çà et là ")

S'écarter de la voie ...

Fou.

Mais le mot fait peur. En attendant que les psychiatres, qui l'ont banni de leur vocabulaire, m'en donnent d'autres, je l'assume. Il ne me fait pas peur. Rien ne me fait peur, sauf le mal que je fais.

On a l'identité qu'on peut. J'aurais pu être un salaud. Je préfère être un fou (bien sûr, ce n'est pas contradictoire, mais je ne peux quand même pas avoir toutes les tares).

Au moins, maintenant, je sais qui je suis. La question m'a pourri la vie ces 6 dernières années, après m'avoir tourmenté pendant des décennies.

Fou.

Quelle histoire ! Et dire que c'est la mienne !

Si encore ça me consolait d'avoir d'illustres prédécesseurs : Rousseau " commençait, non pas seulement à paraître fou dans le sens vague et général du mot, mais à l'être trop réellement dans le sens précis et médical " (Sainte-Beuve). Ou d'illustres cautions : " les hommes sont si nécessairement fous que ce serait fou, par un autre tour de folie, que de n'être pas fou " (Blaise Pascal). Mais, non.

Et après ? Une fois qu'on a compris qu'on est fou, qu'est-ce qu'on fait ? On apprend à être normal ? Où est l'école ? À presque 50 ans, est-ce possible ? C'est quoi, " être normal " ?

Autant dire que cette prise de conscience, pour apaisante qu'elle soit, n'a rien de reposant. Je suis en état de choc depuis un mois. Mais sans replonger dans la dépression. Du mal à agir, certes, mais pas de retour à l'horreur. J'ai mal sans souffrir.

Mesures conservatoires. Puisqu'il va me falloir un temps indéterminé mais probablement non négligeable pour m'adapter à ce monde et apprendre à distinguer ce qui est sain pour un enfant et ce qui ne l'est pas, si tant est que je l'apprenne jamais, s'abstenir. Ce sentiment de pouvoir être dangereux pour un enfant est douloureux, et complètement paralysant. Quoi dire, ne pas dire, comment filtrer ?

Mes enfants, hormis leurs souffrances affectives, n'ont pas eu à se plaindre de mon éducation. Mais j'étais, globalement, en accord avec leur mère.

Dans un cas de divergences profondes des conceptions de l'éducation, et, plus généralement, des conceptions du monde, comment faire quand on ne sait pas soi-même où on en est, et que l'autre le sait, à mesure que se construisent les silences, de moins en moins ?

J'ai fait assez de dégâts comme ça. Je ne veux plus faire de mal.

Je n'ai trouvé d'autre solution que de m'enfuir lâchement. J'ai pensé que l'espoir né chez la gamine était assez récent pour qu'il soit moins dommageable de le décevoir rapidement que d'entretenir, dans l'insécurité (pour moi, de ne pas savoir où j'étais potentiellement néfaste), une fiction condamnée à court terme.

Prenant conscience de mon état et de ma situation, j'ai trouvé aussi que l'image de loque sociale que je présente n'est pas souhaitable pour une petite fille. Et qu'elle n'a pas besoin de fréquenter ma tristesse, mon monde où les contes de fées ne sont que des histoires de mensonges, où le Père Noël n'est qu'un vieil escroc patibulaire sur le retour. J'ai fait assez de mal. Puisqu'elle a la chance que sa mère vénère " le monde merveilleux de l'enfance ", je ne veux surtout pas risquer de lui polluer. J'ai assez brisé de rêves.

Moi qui étais si fier de mes talents d'éducateur, voilà que je me regarde avec méfiance. Misère !

Fragment 44
Mardi 11 Avril 2000

Plus de haine propre, mais je me fais quand même un peu horreur. Ce rôle de boucher qui saccage des âmes pures pour les protéger d'un danger virtuel ne me convient pas du tout.

Mais ça ne me paraîtrait pas honnête de faire comme si de rien n'était, et de prétendre encore être capable de contribuer utilement à l'éducation d'un enfant, pendant 15 ans. Je ne sais pas de quoi je suis capable, sauf de rendre malheureux les gens qui ont le malheur de m'aimer. Mais je sais que je suis malade, malade mental qui plus est, et que ça va me prendre un bon bout de temps, si jamais j'y parviens, pour vaincre cette infamie, ou au moins devenir fréquentable.

Double culpabilité. Avoir fait beaucoup de mal, par mon romantisme flamboyant, en entraînant Perrine, malgré ses réticences, dans mon univers merveilleux d'harmonie parfaite, et en faire plus encore en voulant protéger cette femme que j'aime et cette gamine pour qui je me suis enflammé de dégâts plus graves encore, au plus profond de leur personnalité. Je sais mon désespoir contagieux.

Le moindre élément de ce désespoir n'est pas que le sens même de l'amour ait disparu dans ce cataclysme. Si je n'ai fait toute ma vie, auprès des femmes, que courir après un rêve inaccessible de réparation maternelle, quand la course frénétique s'arrête, que reste-t-il, for la tendresse ? Plus de but. Ne reste plus qu'un tendre sentiment qu'on n'ose plus exprimer, de peur de faire encore plus de mal en entretenant une illusion, qu'on s'en veut d'avoir créée. Car pour l'autre, le sens de l'amour n'a pas changé.

Et comment dire tout ça, sans blesser ? Moi qui jonglais des mots comme d'autres des milliards, me voilà coi, cloué par l'impuissance, lâchement réfugié dans le silence.

Et ce supplice, je lui inflige peu de temps après être venu habiter à 69 pas (ça ne s'invente pas !) de chez elle !

Misère !

Cric-crac dans ma baraque ! Comme un naufragé réfugié dans la coque retournée de son épave. À l'abri dans ma solitude, j'encaisse le choc. J'ai commencé à me battre, difficilement. J'ai réussi à saisir " La mort aux tripes ". À la relecture, je trouve que c'est de la merde, et que ça n'aura probablement pas d'autre utilité que de permettre à mes psys de m'apporter, s'ils l'acceptent, l'aide dont j'ai besoin, l'un pour le traitement, l'autre pour l'analyse, désormais

incontournable.

Quand j'aurai fini " Le crépuscule dégueu " et l'aurai tapé, imprimé, dupliqué, j'enverrai le tout à mes psys et, selon le nombre d'exemplaires disponibles, à 3 ou 4 personnes à qui je n'aurai pas la force d'écrire, tant il y aurait à dire. Selon les disponibilités, je joindrai mes poèmes, qui disent tout ce qui n'est pas dans ma pitoyable prose.

Et j'en aurai, je pense, fini avec l'écriture. " L'Adieu aux Femmes " ne verra jamais le jour. La projection au plan sexuel d'une archaïque coupure douloureuse avec le monde des femmes par un quasi impuissant illuminé de théories, certes fondées scientifiquement, mais totalement décalées par rapport à une morale sexuelle largement dominante, n'a guère d'autre intérêt que clinique. Une forte parole d'homme avait un sens. Une parole de fou, non.

" Le massacre des innocents " aussi passe à la trappe. La notion de surefficiency mentale est devenue floue. Faire la distinction entre ce qui, dans mon parcours, relève des difficultés communes aux enfants atteints de ce que je considère encore comme une infirmité, et ce qui relève de la pathologie particulière d'un enfant confronté sans assistance à la dépression alcoolisée de sa mère, ça ne va pas être simple. J'ai du pain dur sur la planche. Et plus de leçons à donner. Je ne sais plus rien.

Misère !

Ensuite, je m'efforcerai de faire face à la catastrophe intégrale qu'est ma situation sociale. Liquider cette pauvre boîte d'informatique, ultime et dérisoire symbole de ma normalité sociale. Éviter la coupure d'électricité, et celle du RMI. Régulariser ma situation fiscale, matrimoniale, les assurances, etc.. Réintégrer la société, après 6 ans d'errances et de déchéances. Sans aucun désir. Il faut être " raisonnable " , certes, mais ce monde n'a pas trouvé de cohérence pour le seul motif que j'ai perdu la mienne.

Et m'occuper de ce pauvre corps, si longtemps ignoré. Même si ça n'a toujours pas de sens, ni d'intérêt.

Faire une mise à niveau professionnelle. J'ai la chance d'avoir exercé 15 ans un métier toujours recherché sur le marché du travail. Seule la robotique m'intéresserait, mais mes diplômes sont bien maigres. Sans désir, aurai-je encore la force ?

De la force, il en faut pour faire des choses qui n'ont pas de sens. Ou, plus précisément, qui en ont pour la plupart des gens, mais que je suis incapable de percevoir.

La thérapie me permettra-t-elle, enfin, de percevoir ce sens ?

Ou baisserai-je les bras, et me résignerai-je à finir incurable, subsistant de l'allocation aux adultes handicapés ? J'aimerais mieux éviter. Quand même.

Pas gai, tout ça, hein ? Ah, c'était plus rigolo avant ! Quand j'insultais abondamment mes pauvres proches qui n'avaient pas trouvé le moyen de me prouver que j'étais fou, quand c'était pour eux une évidence quotidienne déchirante, pendant des années.

Misère !

Pour les psychiatres, c'est pas grave, la situation où je me trouve maintenant me punit largement de toutes mes taquineries. Et puis, ils sont habitués à être engueulés par leurs malades. Ils sont le symbole de la maladie. Ça fait partie du boulot.

Et puis, je ne pense plus que mes écrits aient une chance d'être publiés, donc ils ne liront pas, donc, ça n'a aucune importance. De même pour le Législateur, encore que ça aurait pu en faire réfléchir certains.

En tous cas, dans toute cette débâcle, 2 acquis subsistent. La Niña est peut-être la seule personne sur cette terre à qui j'aurai réussi à faire plus de bien que de mal. Nous ne nous sommes pas adoptés par hasard. Nos enfances douloureuses et notre inadaptation chronique à un monde incohérent et à ses codes insensés nous ont assez rapprochés pour que nous soyions moins seuls à affronter notre maladie.

Et puis, j'en ai fini avec la mort. Tout un automne, puis tout un hiver, sans désir de mourir, sans pulsion suicidaire ! Malgré la déprime qui me tient solidement depuis la révélation de la vision réelle de mon état par mon ancien aumônier, j'ai toujours l'impression d'être en vacances ! Aussi, j'ai bon espoir d'être définitivement débarrassé de cette saloperie. Si je ne replonge pas maintenant, alors que la prise de conscience est quand même assez bouleversifiante et peu valorisante, et qu'il peut difficilement m'arriver pire, surtout après ce que j'ai traversé, il y a peu de chances pour que j'y replonge plus tard. Sauf à être vraiment atteint de troubles neurologiques cycliques. Mais je ne crois pas, je pense que mon trouble mental, puisqu'il semble bien que trouble mental il y ait, est purement psychique. Et, même si je me trompe, je vais avoir un traitement.

Ces souffrances abominables sont derrière. Alléluia !

Je sais que ma situation n'est pas brillante, mais je proclame toujours avoir surmonté ma dépression.

33 ans avec la mort aux tripes. Et 6 au bord du gouffre.

Quelle histoire ! Et dire que c'est la mienne !

FIN ?L'AUBE AMÈRE

Fragment 45

Dimanche 13 Août 2000, 02:55

Ouf ! Heureusement que j'ai eu la prudence de tempérer le fatal mot final "FIN" par le doute scientifique du bavard point d'interrogation.

Sinon, tous les courageux humains lecteurs (le français est une langue magnifique, mais il faudra bien un jour inventer un neutre. 1/4 d'heure pour trouver le moyen de parler des gens qui vont lire ce livre autrement que sous la forme : "Sinon, tou(s/tes) les courageu(x/ses) lect(eurs/trices)", ou, puisque je viens de me rendre compte que, par pur atavisme linguistique, j'avais encore mis le masculin en premier, alors que je sais que, si ce bouquin est publié, il aura plus de lectrice que de lecteurs, "Sinon, tou(tes/s) les courageu(ses/x) lect(rices/eurs)". C'est chiant, non ? L'autre méthode, c'était d'alterner, mais c'est toujours un peu blessant d'être snobé en alternance, et je ne veux pas te snober, lect(ric(e)/eur). Car, non seulement ça m'aiderait sans doute financièrement, dans un moment difficile, qu'on ait acheté l'exemplaire que tu lis, mais surtout, le fait que tu l'aies lu jusque là me fait déjà du bien à l'âme, car ça veut dire que tu as été touché(e) de mes souffrances, et je me sens moins incompris et abandonné ; merci (Eh !, ami (e/) linguiste, cette imbrication informaticoïde des "car" te plaît-elle ? Ah, bof ? Pourtant, la langue est à peu près la seule chose qu'on puisse tordre dans tous les sens sans qu'elle en souffre au point de se rompre, et ça défoule un max, tu devrais essayer. Mais ne m'écarté-je point du sujet principal ? Si fait. Encore qu'on puisse argumenter sur ce point, en rappelant que le sujet principal, c'est plutôt la mort volontaire que "les courageux humains lecteurs", mais bon. Revenons à nos "Doutons !" ! (et ça (le double point d'exclamation, pas le calembour de potache), ça te la coupe, non ? Ah, ça te hérise ? Pardon, je plaisantais). Fin de la parenthèse de l'ami (e/) linguiste). Fin de la parenthèse linguistique (nous en étions à "Sinon, tous les courageux humains lecteurs") :) seraient restés sur le goût d'apocalypse du "crépuscule dégueu". Et alors, ils auraient mieux fait de ne rien lire, car ça n'aurait fait que renforcer la tristesse que nous portons tous en nous, à un degré ou à un autre. Et sans apporter d'Espoir.

Et je suis marchand d'Espoir.

Non, ce n'est pas de l'humour. Bien qu'ayant été longtemps moi-même cruellement privé, pour mon cas, de la moindre miette de souvenir de soupçon de

trace de molécule d'Espoir, j'ai toujours été très positif pour autrui, encourageant, stimulant, aidant chacun, de toutes mes forces, à réaliser pleinement son potentiel, à dépasser ses barrières pour atteindre ses limites. Ma tristesse est horriblement contagieuse, mais mon discours a toujours été très positif. Et réparateur, parce que plein d'amour, celui qu'on trouve dans l'évangile. Magique.

Et un bon marchand, bourré de bagou. Les mots m'obéissent. Ça aide vachement.

Et j'ai aidé des tas de gens, sans blague. J'ai aidé 4 toxicos à trouver leur propre chemin pour sortir de l'enfer de la came. J'ai aidé 3 gamins à ne pas se faire larguer par l'école. J'ai aidé 3 gamins (dont 2 autres que les précédents) à ne pas être expulsés du bahut. J'ai aidé 2 gamins à franchir ce mur terrifiant qu'étaient pour eux les tables de multiplication. J'ai aidé des parents à cesser de saboter inconsciemment les capacités de leur enfant à affronter ce monde si dur et impitoyable qu'est l'école, et à se mettre à les aider à retrouver confiance en eux et, partant, à progresser.

Le cas le plus spectaculaire, pour te donner une idée de mon efficacité, quand on me laisse faire. Une amie de ma compagne me demande d'aider son fils. Un cas désespéré. À une semaine du BEPC (ou "brevet des collèges", je crois), le gamin était persuadé, puisque ses profs l'étaient, qu'il allait rater son BEPC et redoubler sa 3ème. AUCUN doute. Il accepte de venir me voir, avec tous ses bulletins scolaires. Il vient 3 jours avant le BEPC. Impossible de bâtir un plan de travail sérieux. Il arrive les épaules basses, convaincu de sa nullité crasse.

Et j'étudie le cas : j'étales tous ses bulletins scolaires, et les consulte avec lui, à partir de la 6ème. Et nous constatons que les matières qui lui valent des notes calamiteuses en fin de 3ème ne lui réussissaient pas si mal en 6ème, et même, pour certaines, fort bien. Et nous déroulons, matière par matière, la chronologie. A CHAQUE FOIS, une chute, à un moment précis, dont il ne s'est jamais relevé. Et je l'interroge. Et A CHAQUE FOIS, je tombe sur un prof qui, d'une façon ou d'une autre, l'a bloqué, soit par sa rudesse, soit par son mépris, soit par son indifférence, soit par son injustice, soit par l'ennui qu'il diffusait, enfin, bref, lui a gâché tout le plaisir intellectuel que pouvait lui procurer l'étude de la matière que ce prof désirait pourtant lui transmettre (je suppose que tous les profs aiment la matière qu'ils enseignent, et je sais qu'une grande majorité d'entre eux aiment leurs élèves, même si leurs conditions de travail ne leur permettent pas toujours de le faire sentir. Loin de moi l'idée de leur jeter la pierre).

Les bonnes années, une seule matière a été polluée. Les mauvaises, 2. Je n'ai plus le détail en tête, mais au final, il devait en rester 2 ou 3 (Musique ? Dessin ? Gym ?) affectivement saines.

Et il a vu les choses différemment, il a fait la distinction entre sa

situation et ses capacités.

Nous avons ensuite travaillé sur 1 ou 2 points de maths (moi !!!) qui l'embêtaient, une heure peut-être. Aucun problème, élève tout à fait satisfaisant.

Puis nous avons établi un programme de révision fort sommaire, vu le court délai qui lui restait, et il est parti.

Il a eu son BEPC. Il est passé en seconde.

Et je ne suis ni prof, ni thérapeute. Je suis simplement POSITIF, et je donne de l'amour. Et je cherche la cause des choses, en toutes circonstances, à partir du point de vue subjectif de mon interlocuteur, en l'invitant à examiner l'aspect objectif, et à vérifier la concordance entre le subjectif et l'objectif. Et ça concorde rarement. Et le doute s'installe : "Suis-je vraiment si nul que je le crois ? Ne le croirais-je pas simplement parce que d'autres l'ont cru ? Et qu'ils doivent savoir mieux que moi, puisque ce sont les Autres ?".

Ce putain de regard des Autres ! "L'enfer, c'est les Autres", disait l'autre, et je pense qu'il avait foutrement raison, l'autre, un certain Jean-Sol Partre. Foutrement.

Et quand les Autres sont les profs, puis les parents, la catastrophe est inévitable. Plus le gosse est sensible et assoiffé d'amour, plus il dégingole vite. Les parents, inquiets, cherchent à le "redresser", accélérant la dégingolade qu'ils cherchent à stopper. C'est con, non, d'obtenir le résultat diamétralement opposé à celui qu'on vise ? J'ai mis longtemps à comprendre pourquoi il semble que c'est une manie, chez les humains, l'auto-sabotage. C'est parce qu'on leur apprend tout petits, et ça devient une drogue.

Et je suis bien placé pour en parler, vu ma situation brillante ...

Le pire, c'est que, devenu "grand", on se met à saboter les autres, en déversant sur eux le trop-plein de négativité dont on crève. Et ça, j'espère avoir assez évité.

As-tu remarqué le changement de ton envers moi-même, par rapport à "la Mort aux tripes" et au "Crépuscule dégueu", lectrice attentive (lecteur, excuse-moi, mais c'est trop compliqué, alors je laisse tomber le sexe faible, le nôtre. Désormais, quand je dirai "lectrice", ça te concernera aussi, OK ? Après tout, si un homme accompagne 5000 femmes, on dira : "ils sont venus". Et tu n'as jamais protesté contre cet affront à la logique et à la justice ! Alors, fais pas chier !), l'as-tu ?

Pas moi, car je t'ai déjà dit, lectrice distraite, que je ne relis jamais les

fragments précédents, pour garder une prose fraîche. Mais toi, tu ne vois pas le changement de regard dans le miroir, et moi je le vois, na-na-nère ! Et c'est bon !

Alors, te diras-tu, lectrice intriguée, comment se fait-ce ? Comment passe-t-on de l'abattement total du mec qui, acculé par le RA (Regard des Autres), est arrivé, sur les jantes, à la conclusion qu'il était fou, à l'autosatisfaction un peu désagréable du mec qui se passe la pommade en récapitulant tous les gens dans la vie desquels il a eu une influence positive déterminante, mû par l'amour ?

Devant un Juge, je veux dire un psychiatre.

J'étais allé le voir pour lui demander un traitement qui me permette d'attendre de voir mon Juge de Lille, car la situation redevenait chaude. J'étais de nouveau assailli de fantasmes de suicide, très agaçants. Quand j'ai été frôlé, à plusieurs reprises, par la Pulsion (sans que le "JE VEUX MOURIR" soit revenu, mais je le voyais venir), je me suis précipité chez lui, au CMP (Centre Médico-Psychologique). J'aurais avalé n'importe quoi qu'il m'aurait prescrit, le plus fort possible, quitte à me chimio-lobotomiser définitivement. PLUS JAMAIS ÇA, cette pulsion qui me terrorise au point d'en sangloter en écrivant ces lignes ! Excuse-moi, lectrice attendrie, pause kleenex, je reviens. T'as qu'à te faire un thé, ou un pétard ... Ou les deux.

Fragment 46
Vendredi 18 Août 2000, 22:42

Ah ! Lectrice de mes nuits salées, heureusement que tu es là ! Sinon, à qui confierais-je les débordements lacrymaux d'une vie trop palpitante ? Mes pleurnicheries, mes tentatives de pleurnicheries devrais-je dire, sur l'épaule de mes proches, ne me valent que de l'amertume les 3/4 du temps, et pour le 1/4 restant, de l'amertume ET du désespoir.

Chacune (de mes proches), dans son petit monde mental, dont je perturbe le bel agencement névrotique, fait sa petite cuisine.

Pour l'une, Perrine, tout le monde souffre, donc ma souffrance n'a rien de particulier, donc je ne souffre pas plus, ou pas plus profondément, ou pas plus gravement, que n'importe qui, qu'elle, en particulier. En plus, je n'ai aucun titre pour prétendre savoir beaucoup plus de choses que beaucoup de gens, qu'elle, en particulier. Mes 75 ans d'âge mental (si mon psychanalyste ne m'a pas mené en bateau), elle s'assied dessus. Elle a raison, c'est confortable. Sauf pour moi.

Pour l'autre, My Love, tout ça, c'est du passé, n'en parlons plus ! Qu'importe que j'aie été victime d'un viol de mon psychisme, un égocide, à l'instigation de 3 psychiatres sans imagination, sans humilité scientifique, sans conscience aucune de la situation désastreuse provoquée par leur désinvolture intellectuelle, qui ont fossilisé l'esprit fragile d'une compagne inquiète dans la certitude inébranlable de ma psychose ? Leurs avis simplistes avaient glissé sur moi comme la bave du crapaud sur les plumes du connard. Le sien, non : My Love était lovée à l'intérieur de mon âme, je la vénérerais. Et son délire a agi comme une tumeur.

Une tumeur à l'âme.

Seule la mort en délivre.

J'ai réussi à éviter la mort, mais j'ai par là même raté la délivrance. Tout se paie. Comptant (pas content, trop cher).

Fragment 47
Samedi 19 Août 2000, 04:04

Et je suis hanté. J'aimais mieux être tenté (où l'on retrouve le T et le H, le thé et le hasch. Pardon, mais ça me détend. Tout ce pathos !).

Les cauchemars s'enfilent comme des téléphones (pardon ...). Même en conduisant, je pleure (t'inquiète, je fais gaffe à vos peaux, j'évacue les larmes des yeux en clignant en alternance. Quelle technique ! Dommage que ça ne s'enseigne pas, l'art de pleurer, en tout lieu et tout moment, avec le moins d'inconvénients possibles : écologie, par une sage gestion des kleenex ou du PQ, sécurité routière, pour préserver la vie de ces maudits Autres, gestion ménagère, en ne mouillant pas son unique taie d'oreiller, public relations, en laissant s'ouvrir légèrement les vannes devant les gens à qui l'on veut faire comprendre, mieux que par un long discours qu'ils n'entendraient point, qu'on a besoin d'aide, bref, le champ est vaste, et j'y suis comme un poisson dans l'eau ... salée).

Enfin, bref, c'est pas la frite. Mais j'ai connu bien pire, t'en souvient-il, lectrice de mes nuits noires ?

Fragment 48
Samedi 19 Août 2000, 17:06

Bon, le toubib. Je lui avais remis, entre 2 portes, une disquette contenant mes poèmes, la Mort aux tripes sans ce 3ème volet, l'Aube amère, mais avec le crépuscule dégueu, où j'acceptais enfin ma folie. Je l'avais informé que son avis m'intéresserait, mais sans faire autorité, mon Juge suprême étant lillois. Je désirais surtout un traitement. Moins souffrir.

1er rendez-vous, déception. Il n'avait lu que les premières pages, sans doute parce que c'était chiant ou fatigant à l'écran, l'avait fait imprimer, mais ne l'avait encore point lu. Un coup pour rien.

J'étais venu avec Perrine, pour ne pas être une fois de plus suspecté d'avoir interprété les paroles du toubib, pour que, face à l'autorité médicale, elle apprenne et comprenne mon état mental et ses conséquences, sans, par la suite, me harceler de demandes de justification, m'assommer d'incompréhensions.

Très banalement et sereinement (si !), le Malade qui amène son Entourage à la consultation, pour être débarrassé du problème que sa Maladie pose aux Autres, refiler leurs angoisses aux toubibs, qui s'en foutent le plus souvent, et pouvoir se consacrer à la lutte contre la Maladie. Être malade, déjà, c'est chiant, si, en plus, il faut s'user à se justifier, ça devient franchement purgeant.

Du coup, il a cru que je désirais une consultation de couple. J'eus en effet bien aimé qu'il nous aidât à trouver les moyens de vivre notre amour d'une façon compatible avec ma maladie. Encore eût-il fallu qu'ils validât ma conclusion de folie en mettant, enfin, les mots appropriés sur mon mal étrange. Ou qu'il la réfutât (ça fait bien, hein, l'imparf du subjonc !). N'ayant point lu, il ne le put point (j'aime bien quand ça accroche). A mes questions pressantes (ah, mon Juge !), il ne put que répondre vaguement que, oui, il avait repéré, dans ce qu'il avait lu, des éléments ... dont nous parlerions la prochaine fois !

Encore 1 mois à griller, comme vulgaire saucisse, sur les charbons ardents de l'Incertitude Absolue sur les Démesures (t'inquiète pas si tu piges pas, c'est un clin d'œil à une copine prof de maths, histoire de frimer un peu en montrant que je ne suis pas totalement ignare, malgré mes dires. Et puis, merde, je ne vais pas commencer à me justifier avec toi non plus, ça gâcherait notre harmonie. Jusqu'à présent, tu es parfaite, pas chiant pour un rond. Ah ! Si toutes les femmes étaient comme toi, lectrice de mes trêves !). Comme le temps est long quand on souffre ! Encore 1 mois de ma vie gaspillé à attendre, sans rien pouvoir faire d'autre qu'attendre. Attendre après le bon vouloir de l'Autre. Être aussi démuné de moyens d'action sur la situation que le bébé qui attend frénétiquement son bib, et ne pouvoir que pleurer (mais moi, je ne crie plus ; l'avantage de l'âge, sans doute, l'inconvénient étant que personne n'ira se fouler un orteil pour abrégé mes souffrances).

Coup d'épée dans l'eau, donc. Mais j'avais montré ma volonté de transparence parfaite, ma sincérité totale. Je n'allais pas voir le toubib pour qu'il me dise ce que j'avais envie d'entendre, mais ce qu'il en était. Je n'avais rien à cacher à personne. Je voulais savoir, et traiter.

Et peinard ! Puisque me sachant fou, il ne me manquait plus que le terme médical approprié, mais qui viendrait comme un apaisement, la fin de l'Incertitude, la fin du calvaire.

Consultation suivante (seul), son regard sur moi avait changé. Il avait lu. En diagonale sans doute, puisqu'il n'avait pas vu le passage concernant le cannabis, mais il avait lu.

Et ce terme médical, que j'attendais de la bouche de ce Juge, je ne l'ai pas eu. Décidément, je suis abonné à la frustration !

Pas de pathologie mentale.

Pas de pathologie mentale !

Comme mon Juge lillois, il intègre la surefficience mentale, ou quelque nom qu'on lui donne, dans les données du cas Ducon, il admet que la différence n'est pas surtout quantitative, mais qualitative, que les gens atteints de cette

particularité fonctionnent autrement que les autres.

Pas de pathologie mentale ! Mon projet de candidature à la Présidence était certes gonflé, et n'avait certes qu'une chance infinitésimale d'aboutir, par le seul effet du Hasard, mais ne constituait pas, en soi, un délire.

En plus, il m'a exprimé une forme d'admiration pour le courage qu'il avait dû me falloir pour affronter cette tâche titanesque en partant de rien. Je lui ai rétorqué que le courage qu'il m'avait fallu, c'était pour affronter le ridicule de cette démarche, dans ma cruelle lucidité. Et toc ! Non mais, des fois ! Si on se met à m'admirer, où va le monde ?

Pas de pathologie mentale ! Et peu de probabilités pour qu'il y en ait eu jamais, car il n'est pas dans les habitudes de la psychose de disparaître comme ça, du jour au lendemain, sans traitement et sans thérapie, et sans que le patient remette en cause ses comportements de l'époque. Et je n'ai jamais mis les pieds à Lourdes.

Pas de pathologie mentale ! Je ne suis pas fou ! Ben, ça alors !

Et mon univers bascule de nouveau. Heureusement que j'en ai l'habitude, ça aide.

J'ai bien mis 3 jours à percuter. J'étais tellement aisément, avec le soulagement de me réharmoniser avec ma famille, entré dans les habits du malade docile, que je me retrouvais à poil, désorienté, recalé par les psys.

Car le doute n'était plus de mise.

J'avais eu, sur les 7 psychiatres contactés (!), 4 diagnostics : 2 positifs (c'est à dire décelant une maladie), ne prenant en compte la surefficience mentale que comme symptôme d'un délire paranoïaque, 2 négatifs, l'intégrant comme donnée déterminante, de même que le choc de sa découverte. Sur les 4, l'un est professeur, c'est à dire qu'il enseignerait, s'ils étaient dans la même zone que lui, aux 3 autres. Ça lui donne, à mes yeux, une voix prépondérante, surtout que sa démarche est scientifique (intégration des particularités intellectuelles du sujet, et non pas rejet, pour des motifs purement idéologiques, donc éminemment subjectifs, d'une réalité suspecte).

Ils étaient désormais 2 à le dire, après examen sérieux. Plus mon psychanalyste.

Alors, je les ai crus.

Enfin.

Fragment 49
Dimanche 20 Août 2000, 01:25

Tu dois me trouver bien changeant, lectrice aussi sceptique que moqueuse (pour ne pas dire caustique, ça risquerait de te faire penser à tes meubles, et de te déconcentrer dans un nouveau méandre de ce putain de trop long fleuve très modérément tranquille qu'est ma saloperie de vie) ? "Un coup, il est pas fou (18 mois), un coup, il est fou (6 mois), son Juge Suprême le rassure ("zozo, mais pas psychotique"), il est pas fou (3 ans), à la 1ère occase (le curé), il remet ça, cette fois il est certain d'être fou (4 mois et 20 jours), et puis, sur un diagnostic inattendu, vlan, il rebascule dans l'autre état, et cette fois, il mettrait sa main au feu qu'il n'est pas fou" (oh ! déjà 1 mois et 9 jours !). "À quand le prochain revirement, qu'on rigole un peu ?"

Mais tu es bête, ou quoi ?

La 1ère fois que je me suis cru fou, je venais de découvrir la définition de psychose, dont ma compagne, confortée par 3 "diagnostics" de spécialistes, me croyait atteint, entraînant tout notre entourage dans sa conviction. Il m'eût semblé peu raisonnable de privilégier la seule parole de mon psychanalyste, pour autant que je l'aie convenablement décodée, par rapport à celles de médecins spécialistes (10 ans d'études), et de tout le reste de l'univers, devant l'aveuglante évidence d'un comportement pour le moins étrange. Ne me reconnaissant aucune compétence en psychiatrie, et n'ayant aucun avis qualifié contraire, je m'étais rangé à la thèse la plus plausible.

Mon Juge de Lille m'a libéré, certes, mais ça n'a eu aucun effet sur ma famille. Personne n'a jugé bon de le contacter pour s'informer auprès d'un médecin encore plus qualifié, puisqu'il les forme, que les spécialistes déjà contactés. Comprendre que cet incroyable projet politique était, plus incroyablement encore, tout autre chose qu'un délire. Un projet hasardeux et osé, presque certainement promis à l'échec, mais pas un délire. Ils ont dû penser que j'avais interprété ses paroles à ma façon, ou qu'il avait dit ça pour ne pas me faire de peine, enfin, rien de fiable. De toutes les façons, EUX savaient.

Pensez ! Une aide-soignante, ex-étudiante infirmière en psy, un vendeur de meubles, et une lycéenne, ça en fait, des compétences en psychiatrie !

Pour sauver ma peau (contraint et forcé), j'ai dû les quitter. Immense souffrance, mais possibilité de reconstruire mon psychisme sans l'omniprésence du regard malade des Autres, et l'incessant sabotage de leurs certitudes aussi naïves qu'orgueilleuses.

Mais je n'étais pas en paix. Une chose est d'avoir un avis crédible, car intégrant tous les paramètres, d'un expert sur mon état mental, une autre est de supporter le regard de mes enfants sur leur père fou, de regarder

l'extension progressive des dégâts provoqués sur nos liens affectifs par ce conflit atroce, ses ravages sur le psychisme de ma jeune fille. Sur les 5 dernières années, nous avons tous les 4 entretenu des rapports plus ou moins étroits avec la dépression.

Aussi, quand mon fils a craqué à son tour, et qu'est apparu le coup de fil entre My Love et mon ancien aumônier, j'ai sauté sur l'occasion. Je ne me suis pas posé de questions, comme des gens m'y incitaient, sur la fiabilité du récit. Je me suis accroché au "Sauvez-vous !" pour m'abstenir de m'informer à la source, démarche terrifiante que je ne pouvais accomplir de toute façon, et que personne n'a jugé bon me proposer de prendre en charge.

Ça m'arrangeait bien d'être fou. J'étais enfin en paix avec eux, et, à travers eux, avec le monde. Et puis, tout trouvait enfin une explication cohérente. Un vrai miracle.

Bien sûr, ça m'arrange encore plus de ne pas être fou. Tu es trop fine psychologue, lectrice pénétrante, pour que j'aie besoin de te faire un dessin. J'ai enfin la réponse à cette quête, cette enquête de 6 ans, et l'explication cohérente de cet enfer de 5,5 ans.

"Et qui me garantit", te dis-tu in petto, lectrice méfiante, "que c'est le dernier revirement ?" C'est que j'ai agi. Doté d'une certitude, je suis allé retirer 4 dossiers d'aide juridictionnelle au greffe de Nîmes, et je suis allé voir mon avocat. A l'occasion d'une anomalie administrative sur un vieux divorce, j'avais constaté qu'il savait ce qu'était la dépression, pour avoir vu un proche en souffrir.

- Au 1er psychiatre, je reproche une faute professionnelle. Il a conforté, au téléphone, ma compagne dans ses craintes : "Ah, oui, là, il délire !". Sans me connaître, ni d'Ève, ni d'Adam. Il est, en fait, à l'origine des certitudes irrationnelles de ma compagne, et de tout ce drame familial. Bien entendu, il peut nier, pas vu, pas pris. Ce serait bien méprisable, et il aurait peut-être quelques difficultés avec son miroir.

- Au 2ème, je ne reproche pas que d'être con et méprisant ("Je vois ce que c'est, vous vous sentez supérieur à tout le monde !" Crétin, va !). Haldol, Ryvotril et Parkinane ne sont pas des médicaments pour le trouble bipolaire de l'humeur, mais pour la psychose. L'assommoir. "Je vais vous le calmer, moi, votre Président, vous allez voir, ça va pas traîner !" Il ne l'a pas prononcé, il l'a ordonnancé. En 10 mn. Erreur de diagnostic par insuffisance d'examen (et/ou insuffisance de moyens intellectuels, mais ça, ce n'est pas à lui qu'il faut le reprocher, mais à ceux qui lui ont donné son diplôme). Et désinvolture coupable. Car cette ordonnance était pour ma compagne la preuve tangible de la justesse de son analyse, et je la comprends. En 5 ans, mon processus vital a été remis en cause une bonne dizaine de fois, dont 6 en 9 mois. Si j'avais fini par me

dessouder, il aurait eu une bonne part de responsabilités. Et il en a de toute façon une bonne part dans les souffrances de ma famille, les miennes en particulier.

- Au 3ème, je ne reproche rien de plus que son erreur de diagnostic ("Madame, on ne dit plus psychose maniaco-dépressive, mais trouble bipolaire de l'humeur"), par insuffisance d'imagination et/ou d'examen. Mais c'est dommage, il avait l'air, contrairement au précédent, de disposer d'un cerveau en état de marche, il aurait pu comprendre, s'il avait essayé. Il aurait pu nous aider. Au moins, il était humain, il m'a comparé à Hemingway. Il a dû penser que ça me ferait plaisir. Benêt, va !

- Le 4ème n'est pas un psychiatre, mais le fondé de pouvoir du Trésorier Payeur Général du Gard, qui, en me refusant un chéquier pour l'entreprise dont j'étais gérant non salarié, au seul prétexte que j'étais RMI ste, a produit le déclic final, et l'abandon de mon projet de redressement de la boîte et de réinsertion professionnelle et sociale. J'ai lâché la rampe, et ça a eu des conséquences catastrophiques sur ma situation sociale. On m'a suspendu le RMI depuis 4 mois parce que je n'avais pu fournir les papiers prouvant que j'avais liquidé la boîte, puisque je n'avais pu la liquider, pour des raisons indépendantes de ma volonté (non, ce n'est pas "trop facile de rejeter la faute sur les autres", lectrice acariâtre. C'est qu'une des actionnaires, influencée par ma réputation d'irresponsable et le climat dramatique qui a entouré ma séparation d'avec My Love, a eu la bêtise de refuser de remplir les obligations, qui ne lui coûtaient rien, nécessaires à la liquidation. Ça m'a coûté 6 mois de souffrances plus grandes encore sur le plan des conditions de vie. Chienne de vie, pauvre humanité pleine de méchanceté !). Bref, cette discrimination entre entreprises selon la situation sociale de leurs dirigeants, qui me paraît en contradiction radicale avec la loi du 15.12.88 sur le RMI, et qui a fait échouer mon projet d'insertion (pas seule, bien sûr, mais ce fut grave, psychologiquement : citoyen de seconde zone, père de seconde zone, etc...), j'en demande justice.

J'ai été victime d'un viol psychique. Comme toutes les victimes de viol, j'ai besoin que le crime soit dit, et reconnu ou puni, pour pouvoir tourner la page et me reconstruire.

Retrouver mon intégrité psychique. Me retrouver (me trouver ?).

Faire la paix avec moi.

J'y ai droit, merde !

Fragment 50
Dimanche 20 Août 2000, 17:45

L'avocat m'a demandé, rigolard, qui d'autre je voulais attaquer. Personne. Non pas que ces 4 là soient les seuls à m'avoir fait du mal, loin de là. Eux au moins ont la circonstance atténuante de l'ignorance du cas Ducon et de l'inconscience de leur hostilité personnelle aux surefficients mentaux, facilement perçus comme suffisants, vaniteux et orgueilleux. Dans la sphère privée, j'ai souvent servi de défouloir, j'en ai pris plein la gueule de la part de gens à qui je n'avais fait, consciemment, que du bien, et qui se vengeaient méchamment du mal que je leur avais fait involontairement, comme Autre, en jouant les miroirs.

Mais ces 4 là ont agi dans un cadre professionnel, où devrait s'appliquer une certaine déontologie. Le fonctionnaire du Trésor ne devrait pas violer les lois de la République. Le psychiatre, face à un couple, ne devrait pas se tromper sur qui présente un trouble, ne devrait pas assommer sans discernement, comme un CRS ivre, tout ce qui souffre, devrait contrôler ses paroles pour ne pas injurier ses patients, ne devrait pas établir définitivement son diagnostic avant d'avoir entendu, et écouté, l'impatient patient, et devrait se fixer comme objectif minimal que le patient, en sortant de son cabinet, n'aille pas plus mal qu'en y entrant.

Ça s'appelle aimer.

Et ça ne s'apprend pas à la fac. Dommage.

Surtout chez les psychiatres. La maladie mentale (car j'ai appris récemment que la dépression en était une, et je ne suis pas "incapable de la reconnaître comme telle") est spécifique : elle est sensible au regard du Thérapeute. Un adénome de la prostate, une dent de sagesse inopportune, un tibia en miettes, un pneumo-thorax, tout ça c'est humainement simple ! Je pense que l'immense majorité des patients préfèrent que leur pathologie soit traitée par un toubib glacial et déplaisant, mais efficace, que par un toubib chaleureux et affable ("Je vous mets un petit spray avant la piqûre ? Car je vois que vous n'êtes pas très rassuré(e). Ne vous inquiétez pas, notre infirmière est la championne de l'étage, des patients la réclament d'autres services. L'essayer, c'est l'adopter. Son secret ?... Là, vous voyez, vous n'avez rien senti ! Elle a donné une tape avant de piquer. Votre muscle, croyant à l'aiguille, s'est contracté. Puis, ne sentant pas de douleur, il s'est décontracté, et là, paf !, elle a piqué. Et vous n'avez rien senti. Pourquoi toutes les infirmières ne font-elles pas comme ça ? Sans doute parce que les études sont trop courtes, on n'a pas le temps d'enseigner l'amour, et d'ailleurs tous les profs ne sont pas formés". Ouf ! Bavard, le carabin ! De quoi endormir sans piqûre !), mais dangereusement malhabile (ma prostate sait de quoi je parle).

Avec les psys, les priorités sont renversées. On est dans l'affect jusqu'au cou. On est fragile. On cherche une main à laquelle s'agripper. On se noie (et vlan !, les larmes).

On a besoin de douceur, de délicatesse, de compassion, d'encouragements, de respect, d'estime, d'espoir.

On a besoin d'AMOUR.

Psychiatre, ça devrait être une vocation humaniste. Le toubib uniquement passionné d'entomologie, qui ferait une spécialité en psy because les débouchés, et n'aurait pour ses patients que la même tendresse à l'objet d'étude qu'il éprouve à l'égard des insectes observés, celui-là apporterait probablement peu de réconfort à ses patients. Ce qui ne l'empêcherait pas, par ailleurs, d'être compétent, et il est vrai que, objectivement, c'est le plus important. Mais pas subjectivement. Et le Sujet ne doit pas être regardé comme un simple porteur. Ça lui fait mal.

J'ai dit quelque part qu'il fallait se méfier des psychanalystes, et que les psychiatres me semblaient présenter le plus de garanties.

Je retire.

Car, bien que fréquemment aussi glaciaux que les psychiatres, les psychanalystes savent le poids de leurs mots, les soupèsent soigneusement avant de les lâcher du bout des dents, conditionnés en phrases très courtes qu'on mettra une semaine, ou 2 ans, à comprendre. Les psychiatres délivrent, souvent à l'aveuglette, et à la tonne, des molécules conditionnées en jolies pilules de toutes les couleurs.

Traiter le symptôme. Vieux débat médical. Et c'est normal. Urologue ou psychiatre, l'organe objet de la spécialité n'est pas le même, c'est tout. Mais c'est un organe.

Les psychiatres s'occupent du cerveau. Les psychanalystes, de l'âme.

Peut-être les psychiatres-psychanalystes présentent-ils les meilleures garanties objectives ?

Ah oui, autre chose, l'essentiel, même. Le psychanalyste sait qu'il est un Autre, et que le patient est un Autre pour lui. Il se méfie de lui-même. Le psychiatre, comme l'urologue, peut ne pas savoir qu'il a lui-même une subjectivité, et rester le jouet dangereux de son inconscient et de ses propres névroses.

Fragment 51
Mardi 22 Août 2000, 01:46

L'avocat a accepté de m'aider. Dans un premier temps, il demande ... une expertise psychiatrique ! Ça ne fera jamais que mon 8ème psychiatre, plus on est de fous, plus on rit !

De 4 choses, l'une. Ou l'expert nommé par le juge prend en compte la surefficience mentale, ou il ne la prend pas. S'il ne la prend pas, et que son diagnostic est positif (= présence d'une pathologie mentale), ça ne fera que retarder la procédure (contre-expertise), mais ça ne m'atteindra pas. S'il ne la prend pas, et que son diagnostic est négatif, ça m'arrangera pour la procédure, mais ça me paraîtra bien étrange, et ça ne m'aidera pas à faire avancer le schmilblic pour la protection des enfants atteints de surefficience mentale. S'il la prend, et que son diagnostic est négatif, ça sera très bon pour la procédure, et je serai conforté dans la paix que j'ai trouvée. S'il la prend, et que son diagnostic est positif, je m'inquiéterai sans doute, ou plutôt avec doute, de nouveau, et la procédure sera probablement close.

Je prends donc un gros risque pour ma sérénité mentale.

"Alors", me diras-tu peut-être, lectrice goguenarde, comme on me l'a déjà dit, "pourquoi ce risque, et pourquoi remuer la merde du passé ? Tu es rassuré sur ton état mental, tu devrais être content, yop là boum !, tourner la page et arrêter de faire chier ton monde !"

Parce que, justement, lectrice peu psychologue, pour tourner la page, les fautes commises par les uns ou les autres doivent être reconnues ou/et sanctionnées. Ça semble une constante chez les victimes, c'est nécessaire à la digestion du traumatisme. Avant, on ne peut que régurgiter. Et on a l'âme bouffée par l'acide de cette régurgitation permanente, pour un oui pour un non, sans répit, jusqu'au cœur des cauchemars. Le Moi gangrené, bouffé aux mites, écrabouillé.

Hanté.

Ce que des Autres nous ont fait, on a besoin que la collectivité des Autres, protectrice pour une fois, le dénonce. Et pour ça, il n'y a guère que la Justice. Je me vois mal aller voir ces 4 mauvais professionnels pour leur demander de reconnaître leurs fautes ou erreurs. Ils me regarderaient de bien haut, ne m'écouteront pas plus que la 1ère fois, et seraient peut-être bien tentés, pour les 3 premiers, de m'interner, et pour le 4ème, d'inventer l'interdiction bancaire à vie.

Alors que, le jour où ils seront convoqués devant le Conseil de l'Ordre (si tout se passe bien), ils n'auront peut-être pas envie de faire les mariolles. Eux

aussi, à leur tour, seront devant leurs Juges. Et eux ont commis des fautes.

Et le préjudice est immense, de l'anecdotique au tragique.

L'anecdotique, c'est ce corps de 48 ans usé par manque d'entretien. Anecdotique, tant le reste est grave, mais spectaculaire. Il me reste 2 dents intactes, 3 à peine attaquées, et 3 sauvables. J'ai du bol, toutes devant ! Et je dois me faire opérer d'urgence (j'ai raté le rendez-vous il y a un an), une grosse dent de sagesse ayant foutu sa merde, et accéléré considérablement une dégradation jusque là assez lente. Je rêve que tout soit arasé, y compris les bonnes, et remplacé par un dentier en plastique, pour ne pas ruiner la Sécu pour un outillage somme toute assez secondaire. Plus de dents, plus de goût de pourri qui suinte d'une dent gâtée par la vie.

Pouvoir rouler des pelles à sa copine, sans gêne, sans honte, sans dégoût de soi, ça doit être bon ! Et pouvoir mâcher, aussi, ça doit être pas mal. Manger en public sans gêne, sans honte, etc..., pouvoir parler la bouche pleine, sans que l'air qui passe dans la bouche ne pousse les aliments, par les nombreux trous disponibles, devant les incisives, quand ils n'échouent pas lamentablement sur la table, ce qui n'aide certes pas à se sentir bien dans sa peau, et à l'aise face aux Autres.

Ma prostate, abîmée par un praticien malhabile, il y a une dizaine d'années, et découragée par une dépression sexuelle envahissante, a rendu les armes : rétro-éjaculation ou/et aspermie. Ce qui veut dire que quand, souvent au prix d'un long effort de concentration mentale, je parviens à éjaculer, je ne sens presque rien, et que je n'ai qu'une ou deux gouttes de liquide séminal, 3 ou 4 les jours de fête. Ça a son côté pratique : je suis un amant infatigable, et comme j'aime à donner du plaisir, ça peut être plutôt agréable pour l'heureuse électrice. Et le sperme dégoûte tant les femmes, ça m'arrange vraiment de ne plus en avoir. Ça résoud vraiment le problème, ces années de honte à constater que l'apothéose du plaisir délivre un jet symboliquement chargé de vie et d'amour, mais reçu comme de la vomissure par la plupart des femmes. Faudrait peut-être songer à se faire soigner, lectrice offusquée, non ? Et n'essaye pas de te faire passer pour la salope du siècle, super libérée, hein ! Moi, la ciproline, j'aime ça, et je crois que si j'étais une nana ou un homo, j'avalerais le sperme. Mais toi, n'es-tu pas de celles qui ont déjà tant de mal à sucer la bite de cet homme qu'elles disent tant aimer, par pure bonté d'âme et en dissimulant mal leur dégoût ? Il sait, sais-tu ? Et il rêve d'Amour, d'Acceptation Totale, que tu l'avales avec Désir ! Oui, c'est d'Amour que je te parle !

Il faudrait essayer de voir un peu plus loin que le bout de son nez, lectrice immaculée ! S'il a envie de t'enculer, par exemple, ce n'est pas forcément que pour la transgression des tabous infantiles par la voie pornographique. Ça peut être aussi la recherche de cette Acceptation Totale, de ce Pacte des Corps : "Partout en moi, tu es chez toi" (à ne pas confondre avec

l'ignoble "je t'appartiens"), "tout ce qui vient de toi m'émeut et me ravît l'âme". Tu le trouves gonflé, lectrice pincée, ce rapprochement du ravissement de l'âme et de la bite dans le cul ? Pas moi (oui, je sais, c'est ton cul). Si un jour j'apprenais qu'une lectrice, éclairée par mes diatribes, a prononcé son plus beau mot d'amour, en regardant son compagnon du plus profond de l'âme, du plus noble du cœur, en lui disant de la voix la plus tendre qu'on eût jamais entendue sous ces cieux ingrats : "Encule-moi, mon amour", alors je m'accorderais peut-être le titre d'écrivain. Romantique. Ah, l'Amour !

Fragment 52
Mardi 22 Août 2000, 22:32

Mes vertèbres. Toutes ces années de souffrance ont été ponctuées de lumbagos, de blocages, et surtout de douleurs cervicales, tantôt exaspérantes, tantôt atroces. En voiture, je porte toujours un collier cervical semi-rigide, pour éviter un tassement que je paierais très cher quelques heures plus tard. Une prévention attentive évite d'arriver aux crises épouvantables que j'ai subies jadis, comme par hasard au cœur de mes pires épreuves (stress, contraction, crise), et avec des colliers trop souples. Maintenant, j'ai un joli collier noir (autant de crasse, mais moins de honte ; génial, non ?) profilé style Formule 1, que j'exhibe à chaque alerte. Ça donne un genre.

Mes veines. Les artistiques nœuds variqueux qui ornent mes virils mollets commencent à me faire mal.

Mes yeux, ces loupes. De près, champions, de loin, miteux. Dans la vie quotidienne, ça va : j'ai mes lunettes, et si j'ai besoin de lire ou de regarder quelque chose de près, je les enlève ou les mets sur le front. Je les enlève aussi pour faire la bise.

Mais à l'ordinateur, galère. Lunettes nécessaires, car j'éloigne mon écran (17") au maximum because les radiations (en étendant le bras, je ne le touche pas) ; main gauche sur le mulot, main droite au clavier, tout va bien tant que je n'ai pas besoin de lire sur papier, que ce soit de l'imprimé ou mes pattes de mouche. Encore, si c'est occasionnel, ça va. Mais pour saisir, prose ou poèmes, c'est infernal. Encore, une fois que j'aurai saisi "l'Aube amère" (qui fait déjà 17 pages !) et les quelques poèmes hoquetés ces derniers mois, j'en aurai fini avec la littérature, je pense, ou c'est quelqu'une d'autre, plus efficace avec 10 doigts qu'avec 2, qui saisira.

Mais pour reprendre le travail ? J'en serai bientôt capable, je reprends contact avec ma bécane, je ne la hais plus, puisque je ne me hais plus.

Bref, il me faut des lunettes demi-lune inversées (le verre en haut). Avec la CMU (Couverture Maladie Universelle), pas de problème. Sauf que le travail à

l'ordinateur impose que les verres soient traités antireflet, sous peine d'avoir un halo autour des caractères. Supplément par verre : 200 F. Problème : la CMU a entraîné la suppression du FSI (Fonds Social d'Insertion), qui prenait en charge certains frais de santé des plus pauvres, qui ne pouvaient être pris en charge par d'autres moyens. Pas de bol, Ducon ! Les 400 balles, je pourrai peut-être les sortir quand j'aurai enfin touché mon rappel de RMI, et payé toutes les dettes induites par ces 4 mois de suspension. En attendant, je bigle.

Voilà, lectrice attristée et un peu refroidie, le peu reluisant portrait de l'homme qui, au fil des pages, a su gagner ta sympathie (on peut bien se faire plaisir, non ?). Et, en plus, j'ai une barbiche clairsemée ridicule, laissée aussi libre que la moustache désordonnée et les cheveux raides et gras. Et, en plus, je suis moche. Faut avoir le moral.

Mais tout ça, c'est l'anecdotique, les petits tracassés du corps lâchement abandonné pendant toutes ces années.

Le dramatique, c'est ma séparation d'avec ma famille, et la perte de presque tous mes amis. Même si tout le monde apprend et comprend qu'ils se sont trompés, que je n'ai jamais été victime d'une pathologie mentale, la fracture est irrémédiable. Je ne leur en veux pas, je comprends qu'il y avait de quoi se poser sérieusement des questions, mais je suis noyé d'amertume. Leur refus de m'écouter et leur entêtement ont failli me tuer. Un jour ou l'autre, ils finiront bien par le comprendre, et me demander pardon. En attendant, je pleure.

Le tragique, éternellement irréparable : ma mère est morte en me croyant fou.

J'ai bien peur d'en être à jamais inconsolable, et les larmes qui jaillissent en écrivant ces lignes sont un mélange de détresse enfantine et de colère rageuse. Qui sait si la sanction judiciaire vaudra pour moi reconnaissance sociale au nom de ma mère, qui aurait accepté le verdict, en bonne citoyenne qu'elle était ? Si encore j'étais croyant, je pourrais soudoyer le curé du coin pour qu'il lui transmette la notification du jugement.

Mais elle ne saura jamais. Et je pleure, éperdu.

Fragment 53
Vendredi 25 Août 2000, 06:27

J'ai acheté une montre ! Depuis la mort de mon portable, il y a 6 mois, je n'avais pas l'heure sur moi quand j'étais dehors. C'est gênant, et un peu déclassant. Gênant, car même un RMI ste peut avoir des contraintes horaires, et même des rendez-vous. J'aime bien savoir l'ampleur de mon retard.

Déclassant, d'abord, parce que peu de gens n'ont pas les moyens d'acheter une montre, et ça souligne, encore un peu plus, l'état où je me suis réduit. Mais surtout, parce qu'il me faut parfois la demander.

À un(e) Autre. Et là, c'est un métier.

D'abord, repérer quelqu'un qui a la montre au poignet ; le gars qui regarde le soleil pour te répondre, à 1/2 h près, ça n'aide pas vraiment. Puis, si plusieurs personnes visibles disposent du précieux instrument, sélectionner sa victime. Éliminer les skinheads et ceux dont la névrose raciste est manifeste (un simple regard, vers un(e) passant(e) à la couleur de peau douteuse suffit). Si on a encore le choix, privilégier un homme. Si on ne l'a pas, et qu'il y a plusieurs femmes, éviter celles qui semblent imbues, à juste titre ou non, de leur "beauté", les pétasses. Sinon, quand on les abordera, en plus du "encore un porc qui va me draguer", leur regard, après m'avoir examiné, risque de cracher : "comment ose-t-il ?". Et je n'ai pas envie qu'on puisse se sentir sali par moi, ne fût-ce qu'une seconde, et de leur infliger cette souffrance.

Ensuite, l'abordage. Le mieux, c'est quand ma victime marche vers moi, et m'a vu. Tout le travail d'évaluation est déjà fait, ça simplifie les tractations. Au moment de l'abordage, elle sera déjà résignée à être sollicitée, et aura préparé son refus, gentil ou agressif, ou sera en mesure, puisque sans surprise, de l'argumenter assez vite. Au moment où la victime comprendra que je vais effectivement lui demander quelque chose (forcément, de l'argent), il n'y aura pas d'angoisse, peut-être juste l'anxiété d'affronter ma réaction à son refus, et, si c'est un humain, d'avoir à le justifier à sa propre conscience.

Si la victime ne m'avait pas vu, elle risque fort, en se retournant (le pire) ou en portant son attention sur moi, d'éprouver un moment de panique : "Ciel, un zonard ! Il va me taper 10 balles, ou inventer une histoire tordue pour m'attendrir et m'escroquer encore plus. Et s'empresse d'aller le boire !", suivi, soit de "Espèce de flemmard ! Tu vas voir comment je vais te remettre à ta place ! Justement, en ce moment, on manque de bras dans l'agriculture", soit de "Il me fait de la peine, mais on ne peut pas donner à tous ceux qui demandent, et ce n'est pas un bon service à leur rendre que de les aider à acheter de l'alcool. Mais si je lui dis ça, il risque de m'agresser, ou de me poignarder d'un long regard douloureux que j'aurai du mal à digérer. Comment faire ? Et s'il avait vraiment besoin d'aide, qu'il soit au bout du rouleau, réduit à la mendicité, et

qu'il ne boive pas ? Mon Dieu, que faire ?".

Alors, pour abrégé la souffrance de la victime, il faut frapper vite et fort : "Pourriez-vous m'indiquer l'heure, s'il vous plaît ?". Eviter "Excusez-moi", car ça risque de renforcer sa conviction que je vais la taper. Préférer "indiquer" à "donner", parce qu'après "Pourriez-vous m'indiquer", elle ne peut pas compléter (on n'a pas idée de la vitesse de la pensée entre deux syllabes) par "10 francs" ; alors qu'avec "Pourriez-vous me donner", ça sera automatique. Accompagner ses paroles, soit du geste de lire l'heure à mon propre poignet, soit de regards répétés à l'instrument convoité à son poignet d'Autre.

Une fois que, après un laps de temps très variable, la victime a compris la banalité et le caractère inoffensif de ma demande, dans la plupart des cas, son visage se détend, je n'ose dire s'illumine. Le Soulagement. Elle n'aura pas à affronter l'Autre que je suis, et qui semblait si menaçant. Et ce soulagement est à la mesure de l'anxiété ressentie, et déclenche probablement les mécanismes du plaisir.

Je faisais donc du bien à mes contemporains : j'échangeais leur heure contre une décharge d'endorphine.

Sauf pour les victimes vraiment méfiantes : "Il me demande l'heure, mais c'est un prétexte pour me taper ensuite" (ou me draguer, ou les deux)". Là, le soulagement, sans doute affadi, ne vient qu'après mon "Merci" et mon début d'éloignement. Sauf pour les cons, qui en profitent pour devenir encore plus cons : "Je l'ai cloué du regard, il n'a pas osé !". Et là, ce n'est pas le soulagement qui provoque les endorphines, mais la victoire sur l'Autre, l'ennemi. Même aux cons, j'arrivais peut-être à faire du bien.

Tout ça, c'est fini. Au marché, les montres étaient affichées à 50 F. J'ai demandé s'il y en avait à 20 F, j'en ai eu une à 30 F. C'était raisonnable pour un objet utile mais non indispensable, et je me suis voté les crédits nécessaires.

Je n'aurai plus à affronter les Autres quand j'aurai besoin de l'heure. Les voies de la citoyenneté sont impénétrables ...

Peut-être que, maintenant, des gens auront pitié de moi à cause de ma montre de seconde zone, avec son hideux bracelet en plastique. S'ils savaient !

Fragment 54
Vendredi 25 Août 2000, 19:50

Au fragment 25, le 14 Novembre 99, je parlais d'un homme dont la rencontre avait un peu desserré l'étreinte de la solitude. J'ignorais pour combien de temps, son suicide semblant fort possible.

C'est fait.

Fragment 55
Mardi 5 Septembre 2000, 10:27

Quitter, 2 fois en un an, une femme connue, et que j'aime, et qui m'aime, et pas 2 fois la même, ça pourrait peut-être figurer au Guinness des records, rubrique "connerie".

Et, dans la même journée, claquer un "Adieu !" définitif à My Love et annoncer à Perrine que je la quitte, ça a du chien, non ? Ça, c'est du ressort dramatique ! Ah ! La belle journée ! C'est bon pour la littérature, ça ! J'ai déjà essoré un poème déchirant, pathétique. C'est bon, ça, Coco, c'est bon ! L'inspiration puisse-t-elle te revenir ! Tes mots pompeux sculptés dans les larmes, c'est ça qui touche. Pas les niaiseries d'amoureux transi scrutant dans les étoiles l'œil chéri de sa belle !

Ne m'a-t-elle pas dit, ma belle, au cœur du drame, que je devrais être très content que la valeur de mon écriture soit reconnue ? Elle avait envoyé mes textes à son ancienne instit d'il y a 30 ans, et celle-ci lui écrit que la lecture de mon "manuscrit" a été un de ses plus grands plaisirs du mois d'Août. Du plaisir ! J'ai procuré du plaisir à étaler mes souffrances ! Et comme le reste de la lettre excluait tout sadisme, force m'est de conclure que c'est ma plume qui peut donner du plaisir.

En d'autres temps, dans d'autres circonstances, cela m'eût rempli d'aise.

Là, ça avait un goût de cendre. J'écris bien, la belle affaire ! Il en est qui courent le 100 mètres en 10 secondes, d'autres qui ont une bitte de 23 centimètres (déployée), ça ne les empêche pas d'être malheureux comme les pierres.

Elle a trouvé "superbe" la parole d'homme debout, mais brisé, qui concluait un des fragments : "Je ferai ce que j'ai à faire, avec ou sans le bonheur".

J'ai la réponse : ce sera sans.

Aujourd'hui, une petite fille que j'aime profondément est entrée à la grande école. Je n'y étais pas. Je hais ma vie, et je pleure.

Fragment 56
Mardi 5 Septembre 2000, 15:00

J'étais bien tranquillement effondré sur mon grabat, j'avais bien gentiment plié 2 kleenex (j'espère qu'ils me paieront toute la pub que je leur fais dans ce bouquin, s'il est lu) sous mes yeux, pour ne pas mouiller mon unique taie.

Je songeais précisément au plaisir d'être ravagé de hoquets et de fuir par les yeux à gros bouillons sans pour autant être traversé de fantasmes morbides ou de pulsions frénétiques et terrifiantes.

Même pas l'envie de mourir ! J'en aurais presque honte, tant ma situation est chiasseuse et mon moral bas. Mais c'est un fait. Enfin, pour sauver l'honneur, il faut signaler (quand même !) que cette envie m'est venue hier soir, en plein drame de l'annonce faite à Perrine. J'avais tellement envie de la prendre dans mes bras, tellement honte de la laisser pleurer sans me livrer à mon envie de l'enlacer, de la consoler, de la couvrir de baisers, de lui dire que ce n'était qu'un mauvais rêve, que le bonheur allait s'offrir à nous, limpide et bucolique, éternel et joyeux, ruisselant de tendresse, illuminé d'amour ! Enfin, bref, toutes les conneries que j'ai dans la tête, ces rêves dépassés qui me font passer pour un adolescent attardé.

Mais je savais trop bien les scènes conjugales pour un rien, bien souvent, ou bien pour quelque chose.

Le quelque chose, en l'occurrence, ce fut une crise de démence, suite à alcoolisation massive, d'un tiers de passage. J'avais tout de suite compris la gravité psychiatrique de la situation en l'entendant dire qu'il allait "toutes les tuer", car je connaissais ses antécédents psys. Après l'avoir maîtrisé et en maintenant la prise (au moins 1h30), j'ai envoyé la Niña, à qui je n'avais pu éviter de se manger 2 coups de pied dans la tronche, d'abord chercher 2 voisins, pour m'aider à le maintenir et l'empêcher de nous faire mal et de se faire mal, puis téléphoner de chez Perrine (nous n'avons pas le téléphone) aux urgences psys. La situation ne souffrait aucune ambiguïté, et je l'avais en main. Un des hommes qui tenaient ce pauvre garçon de 28 ans appréciait fort peu de s'entendre traiter d'enculé et autres diminutifs fleuris, mais nous lui avons expliqué qu'il s'agissait d'un malade, et celui-ci n'a subi aucune violence sous notre toit.

Et là, lectrice optimiste, tu te dis que la Perrine, elle a sauté sur son annuaire, fait raccrocher le téléphone occupé par sa fille, appelé les urgences, puis qu'elle est accourue pour aider.

Ben, non.

Elle est venue voir. Histoire de se faire une idée par elle-même ! Puis, s'étant fait une idée, elle s'est mis en tête de calmer le pauvre dément par sa tendresse maternante. Et j'ai vécu cette scène hallucinante ("Embrasse moi !". Bisou sur le front. "Mieux que ça !"), à le sentir palpiter, si proche de cette femelle, et à la voir, pathétique de naïveté, faire la maman. Coincé sous le gaillard qui s'enflammait, je ne pouvais l'écarter d'autorité, et j'avais la terreur de voir cette bouche tant aimée arrachée d'un coup de dents furieux, à 20 centimètres de mes yeux horrifiés.

J'ai essayé tous les registres pour l'éloigner et obtenir qu'elle téléphone. L'explication ("ce n'est pas une biture, c'est une crise de démence"), l'autorité ("écarte toi, tu te mets en danger et nous autres aussi" ; que se serait-il passé s'il avait pu dégager un bras ?), la dureté ("VA téléphoner !"). Un citoyen excédé et impuissant qui donnait un ordre cassant à une citoyenne inconsciente de la situation, butée, indisciplinée, orgueilleuse. J'aurais été le toubib, ou un pompier, ou un gendarme, elle aurait obtempéré de bonne grâce et en toute célérité, ravie de se rendre utile pour soulager une souffrance.

Mais c'était moi, son mec. Qui étais-je pour donner des ordres ? Quelles compétences particulières avais-je pour prétendre mieux comprendre la situation que n'importe qui d'autre dans la minuscule chambre en soupente où se déroulait cet effroyable huis clos ? Ne sommes-nous pas tous égaux, et pourquoi ses solutions à elle ne seraient-elles pas aussi valables, voire plus (puisque l'amour peut tout), que les miennes ?

J'ignore combien de temps a duré ce drame conjugal à l'intérieur de la tragédie poignante qui nous écartelait tous. J'avais perdu la notion du temps, déchiré par ce garçon, qui, entre deux insultes, nous demandait en hurlant de le tuer. Ça m'a paru infini.

Elle a fini par y aller. Puis, elle est revenue, la clope à la main, s'asseoir sur le lit. Je lui ai fait remarquer, en essayant d'être délicat, que le malade n'avait pas besoin de ça. Elle l'a très mal pris. Heureusement pour mon matricule, l'autre homme qui comprenait la situation m'a soutenu.

Le toubib du village est arrivé, apparemment un peu dépassé et dépourvu de moyens, et lui a fait une piqûre (au malade, pas à Perrine !) avant de descendre faire les papiers. Ça devait le calmer en 5 minutes. Il aurait mieux fait de pisser dans un violon, au moins ça aurait fait de la musique.

Puis, 3 pompiers, à l'évidence complètement dépassés. Ayant vu, ils n'ont rien trouvé de mieux à faire que d'appeler les gendarmes ... pour lui mettre les menottes. LES MENOTTES ! Tu entends ça, Martine Delors ? Les menottes pour un malade mental ! Si tu entends, j'espère que tu as honte. Moi, j'ai eu honte de mon pays, et de mon gouvernement de gauche.

Puis, 3 gendarmes, aussi désorientés, mais que le toubib a évincé de l'appartement, de crainte que la vue des uniformes n'aggrave les choses.

J'avais réussi, sur ma demande, à me faire remplacer par un pompier, et je remplissais les papiers quand le malade est descendu, entre 2 pompiers, apparemment calmé. Aussi, je ne sais ce qui s'est passé en bas, dans la rue, mais quand je suis descendu, il avait fait valser, d'un coup de poing, les lunettes du chef des pompiers, qui est alors entré dans une colère personnelle contre ce morveux qui l'agressait, lui, un homme de 54 ans ! Bousculade, malade plaqué face à terre contre la roue du camion, sans doute blessé par les graviers de la rue. Tu entends, Martine ?

Bien qu'écœuré, j'aurais sans doute laissé faire, faute de mieux. Mais je n'ai pas eu à me poser la question. J'avais essayé de faire revenir le chef des pompiers de sa colère, en soulignant qu'il s'agissait d'un malade irresponsable (pas le chef, le gosse !). Et je me suis fait engueuler. Non, pas par le chef, par Perrine !

Sans doute avais-je commis un crime de lèse uniforme. Qui étais-je donc pour rappeler à son devoir un professionnel, forcément compétent puisque professionnel ?

Ils l'ont monté dans le camion (le malade, pas Perrine ni le chef !), maintenu, attaché, au milieu des cris et des hurlements. Perrine était dans le camion, à lui donner de la douceur. Et là, elle lui a sans doute fait du bien, par le contraste entre cette douceur et la violence qui régnait. C'est sans doute d'avoir vu de près le visage haineux du chef, brandissant le poing au-dessus d'un malade presque maîtrisé, qui lui a fait prendre conscience, avec retard une fois de plus, qu'il y avait un problème personnel anormal, et elle lui a, à son tour, fait des observations.

A contretemps, d'ailleurs, car j'avais obtenu du chef des gendarmes qu'il amadou le chef des pompiers, et, tout danger étant écarté, je présentai mes excuses au chef des pompiers pour lui avoir mal parlé, histoire qu'il soit apaisé par la reconnaissance de sa dignité d'homme et de chef, et que le voyage puisse se passer le moins mal possible.

Et ils sont partis. Vers l'hôpital psychiatrique ? Que nenni ! Aux urgences, histoire de voir ce qu'il avait dans le ventre comme saloperies (le gosse, pas le chef !). J'ignore à quelle heure il a enfin été soulagé, mais on peut tout craindre, selon la situation budgétaire des urgences. Enfin, au moins, les blouses blanches. 5 heures après le début de sa crise.

Quelle efficacité remarquable ! Après l'intervention de 6 hommes non formés, non informés, non équipés, dont les méthodes improvisées ont relancé la violence paroxystique après un moment d'accalmie. Plus 2 véhicules, quand

l'essence manque si cruellement aux gendarmes pour accomplir leurs vraies missions.

Quand il aurait suffi de 2 infirmiers en psy pourvus d'une seringue. Ça aurait été plié, sans violence, en 1/2 heure, papiers compris. 3 fois moins d'hommes, 2 fois moins de véhicules, malade bien traité, vite soulagé, vite rendu dans le service adéquat.

Mais il paraît que je suis un mauvais gestionnaire. Soit.

Fragment 57
Mercredi 6 Septembre 2000, 09:16

J'étais donc, hier, bien tranquillement effondré sur mon grabat, à siroter mes larmes délicatement avec une paille, quand la cloche a sonné 15 heures. La cloche de l'église, pas de l'école. Mais je n'ai pas pensé à l'église, mais à l'école. À cette petite fille de 6 ans à qui je ne demanderai pas, soir après soir pendant des années, comment ça s'est passé à l'école.

Et la bouffée de souffrance que cette cloche a déclenchée, je ne pouvais l'évacuer par les larmes, déjà occupées par mon chagrin d'amour. Alors, je me suis levé pour écrire, pour te dire, lectrice bienveillante, l'étendue de mon chagrin.

Bien que je ne sois pas sûr que tu sois la bonne interlocutrice. Tant d'hommes n'arrivent déjà pas à construire leur paternité avec leur propre progéniture ! Car ça se construit. Peut-être n'as-tu jamais songé à cela, lectrice peu philosophe, mais la paternité n'est pas l'équivalent masculin de la maternité. Pas du tout, mais alors, pas du tout !

La maternité est un lien charnel, constant, permanent 24/24, du coït à l'accouchement, sur la base duquel se construit une représentation symbolique et se développe une relation. Dès la reconnaissance des signes de grossesse. Et ce passage, de la femme à la mère, est socialement initiatique. Hors cas particuliers, c'est l'accomplissement, la femme devient Femme.

Pas la paternité. Le lien charnel, ponctuel, n'est qu'avec la femme. D'enfant, point. Si lien il y a à ce stade, il ne peut être que symbolique, construit sur un désir d'enfant et/ou le désir de satisfaire un désir d'enfant de la femme, souvent impérieux (biologiquement parlant). S'il y a désir d'enfant de l'homme, celui-ci va tenter de construire, sur la base du symbolique, un lien charnel, virtuel et par procuration pendant 9 mois, avant l'instant béni où il tiendra la merveille dans ses bras, et où commencera la relation directe.

Mais sans désir, problème. Les cas de figure les plus divers peuvent se présenter. Selon l'attitude, pendant l'enfance de l'homme, de son propre père. Selon l'envie de famille. Selon le rapport de l'homme avec l'enfant qu'il était et qui vit, le plus souvent clandestinement, encore en lui. Selon son rapport aux enfants. Selon sa vision du monde. Beaucoup d'hommes, quand le couple se brise, abandonnent l'enfant, souvent sans même s'en rendre compte, en se disant que la mère rencontrera un mec, et qu'elle n'aura qu'à se démerder avec lui. L'enfant reste une excroissance de la mère, un appendice. Le lien symbolique n'a pas été construit, ou trop fragilement.

Le sordide peut alors facilement apparaître, de la punition ("Ah, tu m'as quitté, salope ? Eh bah, démerde-toi avec tes chiasses, et j'espère que tu vas en

chier !") à la pitoyable vanité du géniteur pour la merveille sortie de ses couilles, sans intérêt aucun pour le psychisme de ladite merveille (d'ailleurs, le désir d'enfant lui-même trouve son origine dans ce besoin de nos gènes de se reproduire. Nous sommes le jouet de nos gènes. Mais on n'est pas obligé de le rester).

Et on ne peut même pas leur reprocher. Qui leur a appris l'enfant et ses besoins ? Qui les a aidés à construire ce lien ? La mère, pendant la grossesse ? En lui faisant (inconsciemment, bien sûr) porter la responsabilité de ses diverses douleurs : "On voit bien que ce n'est pas toi qui souffres !" (oui, lectrice futée, ça sent le trauma personnel. De rage, moi qui aurais tant aimé souffrir, j'en ai brisé ma guitare chérie contre le mur, et n'en ai plus jamais touché) ?

Rien. Silence radio de la société. On se forme sur le tas. Pour conduire, il faut apprendre et passer un examen. Pour pondre, non. Pour s'occuper d'un groupe d'enfant, une classe, par exemple, il faut apprendre et passer un examen. Mais si le groupe est privé, la fratrie, la chasse est ouverte. L'aîné essuie les plâtres avec des parents à peine sortis de leur propre enfance, se moulant souvent dans le rôle dessiné par leurs propres parents. Une mère, ça doit être comme ci, et un père comme ça (avec les conflits que cela entraîne si l'autre, en jouant son rôle comme il l'a appris, ne correspond pas à l'image de ce que l'on a appris comme étant son rôle. Tu peux relire la phrase, je reconnais qu'elle est lourde). Le dernier, soit profite de ce que des parents plus relax ont appris avec les autres, soit prend sur la tête tout le passif accumulé pendant des années de dégradation, surtout si sa venue n'était pas désirée. J'en connais un comme ça.

Avec ma 1ère compagne, j'ai failli faire un gosse à 17 ans. J'ai porté ce désir d'enfant pendant 10 ans. Ma 3ème compagne, lors d'un séjour lointain, a eu envie de faire un gosse avec un amant qui lui plaisait bien et de revenir en France l'élever avec moi. J'ai été obligé d'examiner soigneusement la question de la paternité. Et de constater que l'appel génétique était parfaitement secondaire par rapport au lien symbolique, au moins pour moi (qui n'étais pas plus fier de moi que je ne le suis maintenant, alors, mes gènes ...). Et j'ai failli dire oui (on était dans les années folles, après 68), ce dont 2 copines féministes m'ont heureusement dissuadé. Mais la question de la paternité était claire.

Si bien que, quand j'ai rencontré le fils de 6 ans de ma 4ème compagne (à 24 ans ; j'en consommait, hein !), l'investissement fut immédiat. Géniteur fui par la mère, époux de la mère rétif à une paternité contrainte, non sortie de ses couilles, la place était libre. Il désirait un papa, je désirais un enfant. Marché conclu. Nous ne l'avons jamais regretté (Bisous, mon fils. Je t'aime).

Et quand j'ai eu la joie de tenir sa petite sœur dans mes bras, j'ai pu vérifier, et des années durant, que nos gènes communs ne changeaient rien. Qu'il sorte de mes couilles ou de celles du voisin, c'est un enfant d'humain. Par

principe, mes gènes n'ont pas plus de valeur que ceux du voisin (quoique ... Non, je plaisante).

Ce cheminement, quand même un peu particulier (pour changer), vers la paternité, ma fille en a souffert. Elle a manqué, malgré toutes mes attentions, de cette identité spécifique qu'elle n'a pas trouvée dans mon regard. Elle a même trouvé que je favorisais son frère. Sans doute désirais-je compenser, en le comblant, les souffrances de ses premières années. Alors qu'elle avait eu sa mère et son père, et, je crois, une petite enfance plutôt satisfaisante. Comme quoi une attitude juste peut avoir des conséquences néfastes, si elle est mal appliquée. Comme pour le père Noël (pardon, ma fille. Bisous, je t'aime).

Me croiras-tu, lectrice incroyante, si je te dis que tous les enfants du monde sont mes enfants ?

Ça n'a d'ailleurs, lectrice angélique, rien de particulièrement noble. En protégeant, à chaque fois que je peux, en essayant d'amadouer des parents, en plaidant auprès d'un enseignant, ou en intervenant dans les questions de sécurité (j'en fais chier, du monde !), c'est l'enfant en moi que je tente de secourir, de consoler, de protéger, de réparer. Et la reconnaissance et l'amour que je lis dans leurs yeux me consolent, moi, homme blessé. Au moins un instant, je me sens moins inutile, moins impuissant devant les océans de souffrance où se noient tant d'innocents (c'est beau, non ? Je plaisante. Ça t'agace, que je casse l'émotion ? Tu préférerais que je me prenne au sérieux ? Ah bon, j'ai eu peur).

Quand j'ai rencontré cette petite fille de 6 ans, au père absent et indifférent, je me croyais un homme fini, incapable de m'occuper d'une nouvelle famille. C'est ce que j'ai dit à la mère, qui m'informait qu'elle ne voulait pas d'une aventure. Et puis, j'ai réfléchi. Je me suis mis, mentalement, en situation. Et j'ai eu envie. Une folle envie. Tellement envie que je me suis même persuadé que la condition impérative, la monogamie, n'était pas un si gros problème (dans l'état sexuel où j'étais à l'époque, c'était vrai, et je n'avais pas vraiment l'espoir que ça s'arrange. J'avais surtout besoin d'amour).

Alors, j'ai dit oui. Rodé par 2 adoptions, j'ai instantanément, avec bonheur, construit les liens symboliques avec l'enfant et sa grande sœur de 20 ans (bien sûr, avec la grande, il ne s'agit que de protection et d'assistance, pas d'éducation). J'ai approché l'enfant, échaudée par plusieurs espoirs de père, avec prudence et délicatesse. J'ai pris grand soin de ne pas entretenir de confusion, et de redonner à son géniteur l'exclusivité du "Papa". J'aurais aimé qu'il joue le rôle, bien modeste, que la situation réclamait : une lettre de temps en temps, un coup de fil (il est à 6000 km) à la naissance d'un nouvel enfant, pas grand chose, j'aurais fait le reste. Mais non, même pas ça. J'ai dit plus haut qu'on ne pouvait même pas leur reprocher, mais je n'en pense pas moins. J'ai eu longtemps honte d'être un homme, à cause de mecs comme ça.

L'AURORE INCERTAINE

Fragment 58

Vendredi 15 Décembre 2000, 04:19

J'avais peur que ce pensum ne finît jamais. Toi, tu sais depuis le début qu'il y a tant de pages, et qu'à la fin, il y a le mot FIN, la date d'impression et le nom de l'imprimeur, et le dos de jaquette. Mais moi, j'avance dans le brouillard.

Mais j'avance.

Le 10 Juillet, j'étais sorti de chez le psy un peu étourdi du "pas de pathologie" parfaitement inattendu. Et pour faire reconnaître par tous ce deuxième diagnostic négatif et obtenir réparation, j'ai sollicité mon avocat. Son acceptation sans réserve, montrant qu'à ses yeux j'étais tout à fait sain d'esprit et victime de fautes et erreurs médicales ayant entraîné un grave préjudice, m'a fait chaud au cœur : j'ai perdu l'habitude d'être traité normalement, pour ce que je suis et non pour ce que mon histoire un peu déroutante peut me laisser paraître à des esprits simples.

L'avocat me demande un certificat du psy. Hardi, petit !, naïf et l'air gourmand, je le demande. Houlà ! Je ne sais si c'est la perspective que j'attaque des confrères à lui, ou, plus probablement, la prudence, mais j'ai eu la surprise d'un refus. Allons, bon ! Il pouvait me dire que je n'avais pas de pathologie, mais pas l'écrire. Bizarre, j'ai dit bizarre ?

À la même époque, je me battais pour obtenir le rétablissement du RMI . J'ai droit à un diagnostic charmant : je suis malade depuis trop longtemps, mon cas ne relève plus du RMI , mais de la COTOREP (organisme qui soutient, sur le plan financier et professionnel, les personnes invalides, physiquement ou psychologiquement). Ça fait toujours plaisir. J'envisage donc, puisqu'on m'y invite si aimablement, les raisons qui pourraient justifier une demande auprès de cet organisme. Et de dresser la liste de mes handicaps, professionnels, affectifs, sexuels, financiers, physiques, dentaires, circadiens, et de mes diverses phobies (le racisme, le mensonge, la pub, la cravate, le gaspillage, l'incohérence, ...). Au final, c'est vrai que ça fait un tableau peu reluisant, et la réinsertion professionnelle n'apparaît pas évidente, en tout cas pas instantanée.

Encore malade et privé de moyens d'existence, je me résigne donc à descendre encore une marche de l'échelle sociale (si, si !, les échelles ont des marches !) et à solliciter la protection de la COTOREP pour quelques mois. Et, la gueule enfarinée, naïf et innocent comme à mon habitude, j'annonce ça au psy. Tudieu ! Je lui aurais sauvagement tordu les couilles, je ne sais pas s'il aurait réagi avec autant de ... vigueur.

Mais son refus brutal était une aubaine : il prouvait que mon cas ne relevait pas de la psychiatrie. Prouvait ? J'ai vérifié auprès de ses collaborateurs que, s'il avait pensé que mon cas relevait de la psychiatrie, il n'aurait pas, déontologiquement, refusé de présenter mon dossier, même pour d'éventuelles motivations thérapeutiques (me redonner confiance en moi, ou que sais-je ?).

Alléluia ! Enfin, une preuve tangible ! Alors, il peut au moins me donner un certificat disant que ma demande n'est pas recevable au titre de la psychiatrie ! Histoire, et d'une, de donner quelque chose à se mettre sous la dent au fonctionnaire obtus qui m'avait renvoyé vers la COTOREP, et de deux, d'avoir quelque chose à donner à l'avocat.

Là, je l'ai vraiment énervé. Je dois être vraiment con, car je n'ai toujours pas compris pourquoi.

J'ai caressé l'hypothèse qu'il ne sache pas écrire, mais je l'avais vu prendre des notes. Peut-être faisait-il semblant ?

Cette attitude étrange n'a pas manqué de me dérouter. J'ai même été obligé de me raccrocher à sa brutalité même, douloureuse, certes (c'est quand même très désagréable de passer pour un magouilleur qui cherche à obtenir une allocation pépère), mais signe qu'il me voyait comme un citoyen lambda en difficultés sociales, pas comme un malade mental. Car je ne pense pas qu'il traite mal ses patients, il a l'air gentil et bien aimé. Mais tout ça n'était que supputations, seul le regard de mon avocat me faisait me sentir un homme.

Mais mon psy, clairement, était un Autre.

Et plus n'importe quel Autre. Du fait de sa prise en compte de la surefficience mentale, je m'en remettais pleinement à son diagnostic, quel qu'il soit. Dans le dénuement de ma quête angoissée, j'étais tombé sous sa coupe. Plus besoin d'importuner mon Juge de Lille, puisque j'avais un psy crédible dans ma circonscription de résidence. Bizarre, mais crédible.

Et j'ai cru pouvoir enfin poser mes valises. Bonjour le transfert ! J'attendais nos trop-courtes-trop-rares (20 jours !) entrevues comme des rendez-vous amoureux. Quelqu'un à qui parler sans traduire, à qui présenter intégralement une situation complexe pour obtenir une analyse fine et fiable que je n'ai pas les moyens de faire moi-même, faute de compétences en psychiatrie, et qui puisse s'imposer à tout le monde, enfin !

Quand je dis tout le monde, il s'agit de ma famille, bien sûr (les autres, ils n'en ont rien à cirer de mes salades, et je n'attends plus rien d'eux). J'ai obtenu de My Love, en insistant très lourdement, qu'elle participe à un entretien.

J'ai arraché son accord au psy, en insistant non moins lourdement ; décidément, il semble que toutes mes demandes lui soient incompréhensibles. Dommage.

Puisqu'elle était informée du diagnostic négatif, My Love était sur la défensive. Elle pouvait refuser de reconnaître la validité du diagnostic de mon Juge de Lille, en contestant sa compétence au seul prétexte qu'il utilisait le terme non professionnel de "zozo" ! Mais elle ne pouvait pas, devant un pro, soutenir la thèse, qu'elle répand partout depuis 6 ans, du trouble bipolaire de l'humeur (pour ne pas dire psychose maniaco-dépressive, mais elle n'en pense pas moins). Elle savait très bien que d'avoir quitté une femme "prête à m'aimer malgré ma folie" ne constituait pas une preuve de cette folie, et qu'elle risquait d'être ridicule. Alors, elle a reculé.

"Bon, d'accord, pas de trouble bipolaire de l'humeur, mais troubles de la personnalité", diagnostic porté un an auparavant par le psy de l'hosto, celui qui s'était étonné que le Regard des Autres soit si important pour moi. Je n'avais pas compris que c'était un diagnostic, tant le terme de "troubles de la personnalité" paraît anodin. Et, puisqu'elle était restée bloquée un an de plus sur son diagnostic d'origine, elle s'était bien gardée de me parler de ce diagnostic du psy.

Sur le coup, je n'ai enregistré que la disparition, enfin, de ce maudit fantasme de "trouble bipolaire de l'humeur", résidu d'études avortées lointaines mal digérées, substitué, de fort mauvaise grâce, à l'insultante "psychose maniaco-dépressive". Grande victoire ! Ô combien amère !

Les 2 premiers psys entrevus ensemble avaient gobé sans sourciller son diagnostic de "psychose maniaco-dépressive", en rectifiant juste le libellé. La candidature à la Présidence le rendait évident, en l'absence de prise en compte des particularités intellectuelles.

Le diagnostic concédé devant celui-ci, de psy, a semblé provoquer un déclic en lui, fort impressionné par la description apocalyptique de mon "accès maniaque".

Et il a rectifié : pas de pathologie ... manifeste !

Descendez, on vous demande ! Retour à la case départ ! J'avais du côté de ma famille (même si je me faisais peu d'illusions sur la réelle honnêteté intellectuelle de My Love et la sincérité de sa concession tardive), mais je reculais du côté du diagnostic. Envolé, le "pas de pathologie" libérateur !

C'était trop beau ! Ça m'étonnait, aussi !

15 jours encore à griller dans les affres de l'incertitude. Puis, enfin, la possibilité de questionner, et de prendre une baffe de plus :

" - Troubles de la personnalité, ça ne veut rien dire, ce n'est quand même pas une catégorie psychiatrique !

- Mais si !

- Alors, qu'est-ce que c'est ?

- Je ne vais quand même pas vous faire un cours de psychiatrie, non ? "

Là, c'était le refus de trop. Passe encore qu'il ait toujours refusé de me parler de la situation médicale de la Niña, considérant sans doute que je n'étais pas sa famille. Mais qu'il refuse de me dire ce que j'avais, non ! Je lui ai immédiatement retiré toute autorité morale, sans cependant remettre en cause sa compétence.

Même s'il n'avait pas changé d'affectation géographique, je n'aurais peut-être pas prolongé ce qu'il imaginait peut-être être une thérapie. Sortir du cabinet avec plus de questions que de réponses, passe encore, mais en sortir à chaque fois plus mal que quand on est entré, non ! C'était un luxe que ma dépression, toujours menaçante, ne me permettait pas.

J'étais de nouveau dramatiquement seul avec mes questions. Le regard normal de mon avocat me faisait du bien, je m'y raccrochais avec soulagement, mais ses compétences psychiatriques n'étaient pas plus fiables que les miennes.

Mais j'avais une piste : "troubles de la personnalité". Je n'avais plus qu'à chercher l'information. Dès que j'aurais digéré cette déception, et retrouvé la force de reprendre ma quête grotesque et pathétique.

Misère !

Fragment 59

Samedi 16 Décembre 2000, 01:46

Gloire au Net !

Cette définition des "troubles de la personnalité" que m'avais refusé le psy, je l'ai trouvée sur l'internet. À bas la rétention du savoir ! Libérez nos données ! Liberté d'interrogation !

J'ai eu depuis, alors que je ne cherchais, auprès de son service, que son adresse E-mail, contact avec le psy. À mon interrogation accusatrice sur les mobiles de son refus de me donner cette information capitale, il a répondu qu'il avait pensé qu'on n'avancerait pas. Et vlan ! Encore un qui pense à ma place ! Ça m'a coûté 3 mois de souffrances supplémentaires bien superflues, dont je me

serais passé sans trop de regrets.

Je lui ai reproché aussi, tant que j'y étais, de s'être interrogé à haute voix devant moi sur les raisons qui avaient poussé mon psychanalyste à répondre, à mon interrogation angoissée, que je ne délirais pas. Si je le savais, je n'aurais pas visité l'Enfer. Quand il lui suffisait de décrocher son téléphone et de lui demander lui-même. Il aurait eu par là même un second témoignage direct et privilégié de mon état mental lors de mon projet brumeux, et aurait pu se faire une idée plus équilibrée, et m'aider à me libérer. Que d'occasions ratées !

Au lieu de ça, il avait réactivé mes doutes sur l'opportunité de l'attitude de mon psychanalyste. Mais en même temps, ça pouvait être interprété comme la reconnaissance que mes actes étaient la conséquence de certaines paroles, et donc, en poussant le raisonnement, qu'ils n'étaient pas le fruit d'un désordre mental s'exprimant inopinément à l'occasion d'une prise trop prolongée de Prozac, celle-ci n'ayant fait qu'accentuer spectaculairement, avec le cannabis, le déséquilibre émotionnel induit par ma découverte puis mon projet incroyable. On suppose, on suppose !

Je suis allé porter à mon psychanalyste, justement, "la Mort aux Tripes" et "le Crépuscule Dégueu". Il avait l'air très content de me voir. Peut-être était-il certain, vu l'état où j'étais lors de ma précédente visite, que j'étais mort ? En tout cas, il était souriant ! Peut-être, après tout, est-ce un joyeux drille, et l'impression de froideur et de distance que j'avais ressentie jusque là n'était-elle que le reflet, dans son regard, de la Mort qui m'envahissait ?

L'entrevue, sans rendez-vous, a été courte. Mais, comme chez mon avocat, que c'était bon de se voir normal dans le Regard d'un Autre ! La tendresse en plus ...

Fragment 60

Lundi 18 Décembre 2000, 22:00

J'avais réussi à m'abonner à AOL avant le 30 Octobre, pour 99 F par mois, illimité, communication comprise. C'était la seule possibilité d'accès pour moi. Lors de mes précédentes tentatives de connexion, l'obsession permanente du coût de la communication me tétanisait, me gâchant tout le plaisir éventuel. Avec un coût fixe modéré, ça va. Sauf qu'il m'a fallu m'abonner sous le nom et le n° de compte bancaire de la Niña, et à partir de la ligne de Perrine, et que je n'aurai vraiment accès que quand j'aurai déménagé, que j'aurai une ligne téléphonique chez moi, que j'aurai accès au Net à partir de Ma machine, de mon rocking-chair, à toute heure du jour ou de la nuit. Là, je pourrai explorer les possibilités de reprendre mon métier, dans des conditions compatibles avec ma situation, et me noyer dans l'océan de Savoir qui s'offre enfin à mon cerveau avide.

Par exemple, Bernard Palissy est quelqu'un qui a très fortement marqué mon esprit d'enfant : il était tellement certain d'avoir raison qu'il a brûlé ses meubles (c'est du moins la légende) pour obtenir le résultat attendu. J'ai lancé une recherche sur son nom, et j'ai abouti, entre autres, à un site où étaient décrites les nombreuses activités de cet éminent cerveau. J'étais ému comme un même qui découvre la caverne aux trésors.

Tout le Savoir du monde ! De quoi, peut-être, combler les gigantesques lacunes de ma formation. On peut rêver ...

De quoi, en tout cas, répondre, le 1er Décembre 2000, à ma nouvelle question obsédante : que sont donc ces mystérieux "troubles de la personnalité" ?

Y a qu'à demander ! Dr Jean-Nicolas Despland, polyclinique psy B, Lausanne :

"

Les manuels de psychiatrie définissent les troubles de la personnalité comme des troubles permanents du caractère, présents depuis le début de l'âge adulte, et à l'origine de perturbations des relations, de la vie sociale et professionnelle. On les appelle aussi troubles du caractère.

Comme ils se manifestent par des perturbations du caractère plutôt que par des symptômes que l'on pourrait repérer et dénombrer, la distinction entre ce qui est normal et ce qui est pathologique est difficile à faire.

[...] Les psychiatres sont tombés d'accord pour recenser un certain nombre de formes cliniques de troubles de la personnalité [... qui] ont en commun un certain nombre de caractéristiques.

D'abord, par opposition aux maladies psychiatriques aiguës, ils sont présents depuis l'adolescence et sont considérés comme chroniques, même si un certain nombre d'entre eux s'améliorent spontanément l'âge venant. Ensuite, s'ajoutent à eux d'autres troubles psychiatriques plus classiques: formes chroniques ou aiguës de dépression, angoisses, troubles du comportement, alcoolisme et toxicomanies.

Enfin, les troubles de la personnalité se caractérisent par des difficultés parfois sévères sur le plan social et professionnel, sans que les personnes concernées soient forcément conscientes qu'elles sont en partie à l'origine de leurs problèmes. [...]

A l'origine de ces troubles on trouve fréquemment des situations familiales perturbées et des carences affectives dans la petite enfance. [...]

"

Ben, vu comme ça, pas de quoi fouetter un chat ! Et plausible, en plus ! Des carences affectives dans la petite enfance, dans une situation familiale perturbée, aux troubles présents depuis l'adolescence (le témoignage de mon ancien aumônier), aux difficultés sévères sur le plan social et professionnel, à l'ajout de troubles psychiatriques "plus classiques" (dépression chronique, troubles du comportement - le vécu émotionnel de mon projet hallucinant -, dépression aiguë), il n'y manque que l'alcoolisme. Et encore, si ma mère ne m'avait pas vacciné, j'y aurais peut-être plongé l'âme la première.

Ça tient la route. J'aurais donc enfin obtenu un début de diagnostic psychiatrique crédible qui, en plus, me libère de l'angoisse des possibles métastases de la "psychose maniaco-dépressive" si facilement diagnostiquée dans des conditions où l'ignorance de ma compagne le disputait à la bêtise des 2 psys.

Que j'aie une personnalité endommagée, ce n'est pas un scoop. D'ailleurs, si tu te souviens bien, lectrice attentive, c'était même à l'origine de ma quête. Les tests de QI pour l'entrée à Mensa, je ne les avais fait que pour éliminer l'hypothèse d'une différence de ce côté, en échouant. Le QI lui-même ne m'intéressait pas du tout (j'étais très loin de me sentir concerné !), mais j'avais un doute à cause de ce test fait, par hasard, 7 ans plus tôt. Ce que je cherchais, c'était à comprendre pourquoi j'étais si malheureux, et pourquoi on me faisait sentir que j'étais différent.

Ayant raté mon échec, j'ai espéré avoir trouvé la réponse : je faisais partie du groupe des 2% de la population dont le QI dépasse 132. La rareté expliquant la sensation d'isolement ...

M'étant rendu compte que je me sentais presque encore moins à ma place parmi ces gens que parmi les autres, j'ai cherché un thérapeute pour soigner les névroses qui, logiquement, en l'absence d'autre explication, devaient être à l'origine de mon profond mal-être, si profond que j'étais au lit, en faillite, en chute libre, sous Prozac.

Je suis peut-être con, mais je ne suis pas complètement idiot. Je me rendais bien compte que j'avais des problèmes sociaux, relationnels, professionnels, affectifs, sexuels, narcissiques, pour ne citer que les plus voyants, et je n'ai eu besoin de personne pour déduire, avec ce cerveau qui se croit si remarquablement logique, que j'avais besoin d'une thérapie. Et y aller.

Il se trouve que mon thérapeute, psychanalyste spécialiste, depuis 20

ans, des "enfants précoces", au lieu de m'orienter vers la découverte de mes névroses handicapantes, a remis au menu la différence intellectuelle : 158 ou 159 à 16 ans, si j'avais passé les tests. Bigre ! Ça pouvait donc bien être à l'origine de mon mal-être social, puisque je croyais qu'étant comme tout le monde, tout le monde était comme moi. J'avais passé 42 ans dans le brouillard ! Tout s'éclairait soudain.

Je découvrais que l'autre était un Autre.

Si l'histoire s'était arrêtée là, ça aurait été parfait. M'étant traîné de mon lit au cabinet du psy, j'en sortais, 5 séances plus tard, requinqué à bloc, capable enfin de comprendre le monde, conscient de mon potentiel, et, pour la 1ère fois de ma vie, confiant en moi. Bravo, le psy !

Que n'ai-je sauté sur ma bécane et monté une start-up conquérante ? Nul doute que, dans ma famille, on eût chaudement approuvé, et que l'on se fût félicité de ma brillance intellectuelle.

Manque de bol, mon trip à moi, c'est les gosses qui chopent encore le saturnisme, quand le problème paraît si facile à résoudre. La politique.

J'ai cru pouvoir agir. Enfin !

Et tout a basculé. Encore !

Depuis des années déjà, ma compagne m'avait catalogué : "si un jour tu as un problème psy, tu seras maniaco-dépressif !". Pourquoi ? Parce que je passais à une vitesse supersonique d'un état "normal" à un état de dépression intense, dès qu'elle m'assassinait d'une parole, voire d'un mot dont elle ne comprenait pas elle-même les implications. Les graves carences affectives de ma petite enfance m'avait laissé une soif d'amour inextinguible, d'où une hypersensibilité sans doute difficile à comprendre pour une compagne dont l'enfance s'était déroulée dans un milieu où l'on avait plutôt intérêt à s'endurcir. Aussi, parce que l'incompréhensibilité (quel mot, hein !) du monde m'entraînait parfois dans des colères terribles. Une telle fragilité ne pouvait être que pathologique. De même que ma capacité à m'enthousiasmer, à croire, à espérer, chaque fois que la moindre lueur perlait dans les ténèbres.

20 ans plus tôt, elle était étudiante infirmière en psy. Tendances soixante-huitarde. Dans la mouvance de Laing et Cooper ("Mort de la Famille"), la mise en cause de l'institution psychiatrique allait jusqu'à la contestation de la notion même de maladie mentale : "Maladie mentale, maladie du Capital !" ; bouillie néo-marxiste bien éloignée de Freud ... Ma compagne était une militante ardente de ce mouvement anti-psychiatrique, et son rapport à la maladie mentale a été

jugé, par l'institution, si dangereux qu'il a été brutalement mis fin, sans que personne ne la défende, à ses études. Elle ne s'en est jamais vraiment remis. Et en plus, comme cette interruption disciplinaire sauvage est intervenue à 1 mois de l'examen, elle a toujours considéré qu'elle avait les mêmes compétences que ses collègues qui avaient passé l'examen, ce qui semble assez logique, et, donc, qu'elle avait la qualification sans le titre.

De là le petit jeu de classer les gens en fonction de la pathologie que l'on suppose qu'ils développeraient au cas où ils auraient un problème psy. Ça peut être un jeu innocent. Tant que l'on ne se prend pas au sérieux, et que l'on ne s'attribue pas les compétences de poser un diagnostic. J'ai pas eu de bol.

En plus, de la réserve qu'elle éprouvait, jadis, pour des manuels de psy où l'on présentait, par exemple, l'homosexualité comme une maladie mentale, il ne semblait plus rester trace. La bouillie néo-marxiste avait été remplacée par une mixture mystico-animiste New Age, et la gauchiste contestation des neuroleptiques abrutissants avait trouvé son prolongement naturel dans la préconisation de "remèdes" parallèles : fleurs de Bach, "thérapie gazeuse" des anthroposophes (secte de Rudolph Steiner), radionique, prière, exorcisme, etc ... Vaccins et médicaments étaient un poison violent. Sauf pour moi, tant mon cas était grave ...

J'ai pas eu de bol. Si sa mémoire avait été meilleure, elle aurait pu se souvenir du chapitre sur les "troubles de la personnalité". À moins que ce ne soit pas assez spectaculaire à ses yeux méditerranéens, ou qu'elle se venge de tout le mal que je lui faisais, en tant qu'Autre, et si étrange, en me classifiant d'emblée, sur la seule base de mes nombreux accès dépressifs, dans la psychose, en sachant tout le poids du mot. Une façon, dans son monde mental, de m'écraser, de me ramener au rang d'aliéné, histoire de goûter, sans mon harcèlement rationaliste, les joies parfaites de l'apothéose de sagesse et d'intelligence où l'amenaient des lectures aussi hétéroclites que résolument irrationnelles, loin de mon esprit critique.

Il vient, pour la 1ère fois, de me venir à l'esprit l'horrible idée que, si je ne l'avais pas empêchée de devenir folle, elle n'aurait pas pu me faire passer pour fou. Elle a pris sa revanche de toutes ces années où je me suis battu pied à pied pour lui faire prendre conscience du monde délirant qui l'aspirait, l'empêchant de croire à des absurdités révoltantes, luttant contre la secte des anthroposophes. Elle l'a vécu comme une oppression permanente, un empiétement insupportable sur sa liberté, et ne me l'a jamais pardonné. Elle est allée jusqu'à l'attaque de panique, et les hallucinations diaboliques. Elle m'a remercié, plus tard, de l'avoir retenue par les pieds pour l'empêcher de décoller, mais je sais qu'elle m'en a toujours voulu.

J'aurais mieux fait de laisser faire la toubib qui voulait l'interner.

Cet épisode psychiatrique s'était produit en juillet 92, et ses conséquences s'étaient étalées sur des mois, un an peut-être (je n'ai pas envie de fouiller cette zone pourrie de ma mémoire). Mais 30 mois plus tard, il n'en était plus de signe visible, et elle s'est recoulee avec gourmandise dans le rôle de la spécialiste en psy, du bon côté de cette barrière que ma seule décision lui avait évité de franchir.

Aussi, l'efficacité remarquable de ma thérapie, par la découverte de mon potentiel, et le passage brusque d'un état dépressif sévère à un état de confiance en soi jamais vu chez moi, elle les interprétés conformément à son diagnostic inspiré préétabli. Le monde avait beau avoir basculé pour moi, puisque je n'étais pas ce que je croyais, et les autres non plus, pour mon entourage, j'étais resté le même, un peu plus fatiguant peut-être, de par l'excitation induite par cette stupéfiante découverte. L'histoire du QI, ça leur passait au-dessus de la tête. Ça ne les intéressait pas, donc ça n'existait pas, dont je m'excitais sans raison, donc on tenait bien là un accès maniaque. CQFD (Ce Qu'il Fallait Démontrer, termes de mathématiques). La messe était dite.

D'autant plus qu'il est fort probable qu'un traitement au Prozac trop prolongé ait aggravé spectaculairement le bouleversement émotionnel provoqué tant par la découverte que par la confiance en moi et l'espoir de pouvoir agir, après 30 ans de résignation et d'observation silencieuse.

Aussi, la confusion entre le symptôme évident d'une hyper excitation anormale et le caractère pathologique de la croyance à l'origine de cette hyper excitation a été faite, j'imagine, avec la délectation de la revanche (inconsciemment, bien sûr).

À partir de là, tout s'est enchaîné fort logiquement. Déjà, l'idée de vouloir contacter l'entourage de Martine Delors pour la convaincre qu'elle était notre meilleure chance d'éviter Pasqua, cette idée que des gens importants pourraient écouter un obscur idéaliste saisi d'inspiration, c'était déjà la preuve, à ses yeux de fine spécialiste de la politique ("tous des vieux croûtons assoiffés de pouvoir"), de mon délire.

Fragment 61
Samedi 30 Décembre 2000, 01:44

C'est sûr que ça doit être chiant, quant un fragment est interrompu (en général, par le sommeil), de ne pas avoir la fin, et de sauter 12 jours plus tard, dans un autre état d'esprit. Encore, avant, il y a fait du suspense, le héros allait mettre fin à ses jours, ou rompre, ou se lancer dans quelque extravagante aventure. Même plus. Un apaisement progressif, la fin des tortures, des cauchemars, des doutes, des interrogations, des attentes de réponses hallucinées d'abandons. La réconciliation.

Je me ressoude.

Ce qui peut sembler étrange pour quelqu'un qui a lutté si fort pour s'empêcher de se dessouder. Mais c'est que j'étais déjà dessoudé, psychiquement parlant, et qu'il ne restait qu'une apparence d'individu. J'étais double, fendu en deux par le Regard des Autres. Il y avait celui qui te cause, lectrice hypothétique, et qui pense, et qui agit, et qui aime, et qui souffre encore, et qui a souffert plus qu'il n'est raisonnable, en bref, moi, Ducon.

Et puis il avait l'Autre. Le Fou.

Non pas que dans un coin de mon esprit ait germé ce genre de voix parasite qui fulgure parfois, venue des profondeurs du cloaque de l'inconscient collectif et/ou du cerveau reptilien, et qui peut transpercer l'esprit du plus honnête homme du monde d'une pensée immonde, par exemple, une réaction raciste ou phallocratique, aussitôt maîtrisée et renvoyée à sa place, au chiottes. Une petite voix qui aurait proclamé l'existence d'un ensemble psychique autonome et plus ou moins courtois : "Oui, je suis le Fou, et je t'emmerde, Ducon !". Dans le bordel qu'il y avait dans ma tronche lors de mon séjour en Enfer, il n'aurait pas été surprenant que mon psychisme saccagé génère le phénomène, par désir, par exemple, de se faire du mal, de se punir.

Par exemple, du temps où j'étais gravement publiphobe, si une musique ou une chansonnette débile étaient associée à une pub qui m'exaspérait particulièrement, il suffisait que je l'entende 1 fois pour me la ressasser en boucle, pendant des heures, parfois des jours, presque à temps complet. Maintenant, je comprends pourquoi, mais à l'époque je m'étonnais de la capacité du cerveau à produire des phénomènes autodestructeurs de cette sorte. La pub devenait, par sa bêtise, le symbole même de l'incompréhensibilité de ce monde où je me noyais, et c'est l'obsession du "pourquoi ? !" qui me taraudait. Mais j'avais accepté l'idée de la présence d'une sous-structure masochiste dont je pouvais au moins repérer les effets.

Là, rien. Pas de provocation. Pas d'échos, de persécution. Rien. J'avais

beau fouiller, pas de trace d'une pensée discordante. Des idées noires et négatives, certes. Mais nulle part trace d'une revendication de légitimité flouée, le génie dont la pauvre humanité stupide aurait méconnu l'évidente aptitude à remplir mieux que quiconque la fonction présidentielle (tu parles ! Moi qui ai horreur de mentir, j'aurais l'air malin, après Mitterrand et Chirac !). Pourtant, les 2 fois où je me suis cru fou, tant j'avais besoin de me retrouver en harmonie avec ma famille, ça m'aurait bien arrangé (sur le strict plan rationnel, s'entend) d'avoir des éléments tangibles pour étayer cette croyance. Non, rien.

Alors, où ? Tapi dans le noir, sournoisement silencieux, prêt à me sauter à la gorge à tout moment et à prendre les commandes en se faisant passer pour moi, dopé par un déséquilibre hormonal, un choc nerveux, ou une fatalité aussi cyclique qu'imprévisible ? Ou, au contraire, tellement hégémonique déjà qu'il aurait pris absolument toutes les commandes, y compris tout l'intellect, en permanence, et que je ne puisse le repérer ? Après tout, la plupart des fous ne peuvent pas reconnaître qu'ils sont fous, pourquoi ferais-je exception ? Et si le Ducon que je croyais être n'était plus, pauvre carcasse, qu'une façade commode pour le Fou ?

Y a de quoi devenir neuneu, non ? Le cauchemar décrit par Robert Silverberg dans "l'homme programmé", je l'ai vécu. Sauf que je n'ai jamais trouvé mon ennemi.

Dans ce maelström identitaire, toute pensée devient suspecte. Pour un intellectuel, c'est très dur.

J'étais comme un chien qui s'aboie devant la glace.

Belle image, non ? Mais triste réalité. J'avais perdu mon Moi (1 de perdu, 10 de retrouvés, c'est vite dit, lectrice badine ! Je ne, certes, guère, l'aimais, mais j'avais qu'çui-là. En devenant aveugle, le borgne sait ce qu'il a perdu. Pardon ? Non, ce n'est pas un proverbe chinois. Ça marche aussi avec l'archéoboiteux néo-paralytique).

J'étais tellement dessoudé que non seulement j'étais coupé en deux par le RA (tu n'avais qu'à être attentive), mais qu'il manquait une moitié. Mauvais pour l'équilibre, pour le moins.

Pendant presque 6 ans, je me suis battu contre un fantôme. Pour un incurable rationaliste, y a de quoi se la mordre, non ?

Me, donc, ressoude je.

Mais un fantôme ne disparaît pas comme ça, comme par enchantement (oui, je sais). Il s'estompe.

Déjà, la disparition du diagnostic de trouble bipolaire de l'humeur me libérait de la terrifiante menace cyclique. Si problème il y a eu, il se conjugue au passé, et mon cerveau est fiable et aussi sain que le permettent ces "troubles de la personnalité" dont je suis affecté.

Mais il restait la question de "l'accès maniaque". Ce n'est sans doute pas incompatible avec les "troubles de la personnalité", même si c'est accidentel et conjoncturel, et non plus endogène et cyclique.

Vois-tu, lectrice peut-être dévorée d'ennui, j'ai découvert avec émerveillement et la philosophie et la rigueur intellectuelle à 15 ans, en dissertant sur "Nul n'est méchant volontairement" (Fénelon). Parvenu à la conclusion rigoureusement inverse de la thèse que je comptais défendre en prenant la plume, j'ai appris à me méfier de mes idées toutes faites, et à creuser chaque question dans tous ses recoins, à attaquer sauvagement mes arguments, à défendre bec et ongles les insoutenables arguments de la partie adverse, pour parvenir à la conclusion la plus juste possible. C'est une méthode de pensée, qui s'applique à tous sujets, en toutes circonstances.

Ainsi, je suis sous la surveillance constante d'une sorte de sur moi non parental, intellectuel, dont la seule fonction est de contrôler l'exhaustivité et la sincérité du débat contradictoire dont doit sortir toute pensée sensée. Et le contrôle est strict. Pas question de profiter de l'abandon du diagnostic infâme pour éliminer à bon compte une question gênante.

Aussi, j'ai étudié avidement les textes que j'avais pêchés sur le Net, en particulier sur <http://le-village.ifrance.com/esprit/lesmaladiespsychiques.htm>, l'excellent site de sisyphé1. Une phrase y a attiré mon attention : "le sujet a honte de ses débordements maniaques". Il ne faudrait pas que mon éloignement de ma famille ne soit qu'un facile paravent pour ce genre de honte, compréhensible, certes, mais que quelqu'un qui vise à l'humilité devrait pouvoir surmonter, surtout pour un tel enjeu que l'harmonie familiale.

Alors, ne pourrais-je admettre avoir été, une fois, par accident, brièvement, dans un état psychotique, avoir perdu le contrôle, pété les plombs, déliré ? Serait-ce si terrible ?

Retour aux définitions :

"

Les maladies mentales peuvent être classifiées en 2 grands groupes opposés :

1- Les névroses : qui peuvent se résumer dans le fait que le névrotique :

- d'une part est tout à fait conscient de son trouble mental (origine pathologique)

- et d'autre part n'est pas atteint dans les fonctions essentielles de sa personnalité, à savoir :

- Pas de perte de contact avec la réalité
- Pas de délire ou d'hallucinations

Les troubles occasionnés sont généralement mineurs et peu handicapant.

On y retrouve : Les troubles phobiques (agoraphobie, claustrophobie...), les états anxieux (panique, angoisse, obsessions...), l'hystérie...

2- Les psychoses : plus graves, elles se caractérisent par le fait que le psychotique

- ignore ses troubles
- perd contact avec la réalité
- devient inadapté social, à la suite d'une altération foncière du lien interhumain.

On y retrouve : La schizophrénie, la psychose maniaco-dépressive, la mélancolie délirante...

"

J'étais conscient de mon trouble mental quand je suis allé voir un thérapeute pour soigner mes névroses, mais pas plus tard, lors de mon projet brumeux. Le contact avec la réalité, je ne l'ai pas perdu, je ne l'avais jamais eu. L'adapté social, je le suis devenu longtemps après mon projet (ouf !) et pas par une "altération foncière" du lien interhumain..

Pas de délire ?

"

Le syndrome délirant constitue une croyance ou un système de croyances erronées en opposition avec la réalité ou l'évidence. Le terme de croyance implique que le sujet délirant est convaincu de ce qu'il avance : c'est la conviction délirante. "Le délire n'est pas dans le thème, il est dans la conviction" écrivait le psychiatre Clérambault.

Il faut donc d'emblée distinguer le délire de l'erreur, laquelle est corrigible et ne s'accompagne pas d'une conviction inébranlable.

En pratique clinique, il n'est pas toujours aisé d'affirmer qu'un sujet délire : soit les informations sur la réalité manquent, comme dans le cas d'un sujet jaloux, soit la culture du sujet diffère de celle du médecin.

On décrit des délires :

- de persécutions (sujet victime d'un complot, de malveillance...)
- de grandeur (le sujet se croit appelé à remplir une grande mission...)
- d'influence (le sujet agit sous l'influence d'un avis extérieur)
- de filiation

- passionnels : jalousie, érotomanie (conviction d'être aimé), délire de revendication
- hypocondriaques : idées de métamorphose, d'être possédé, de négation d'organes...
- d'indignité et de culpabilité : le sujet se croit ruiné, coupable, dévalorisé.

Si j'ai été victime de délire, ce serait de délire de grandeur. J'aurais donc été inébranlablement convaincu que j'étais appelé à remplir une grande mission. Que la mission soit trop grande pour moi, j'en ai été conscient avant même de l'endosser. Mais ce n'était pas "une grande mission". C'était une pitoyable tentative d'empêcher une catastrophe, tentative aussi désespérée qu'impérative.

Albert Jacquart, assis sur le boulevard St Germain lors d'un sit-in contre l'Apartheid, demande à Théodore Monod : "Vous croyez que ça sert à quelque chose, ce que nous faisons là ? - Je n'en sais rien, tout ce que je sais, c'est que je n'ai pas le droit de ne pas le faire". Il illustre référence.

Quant à la conviction inébranlable, j'aurais préféré l'avoir. Pas quand j'ai appelé mon psychanalyste, passablement angoissé (moi, pas lui), pour lui faire part de mon inquiétude, justement, de délirer (ce qui ne doit pas être fréquent chez les délirants), mais depuis. Si j'avais eu la conviction inébranlable qu'il ne m'avait pas répondu de conneries, je n'aurais pas tant souffert. J'aurais souffert dans ma famille, mais je n'aurais pas perdu mon identité.

Si sa réponse avait été différente, mon attitude l'aurait été aussi. Je n'étais donc pas dans le délire, mais dans l'erreur.

Ouf !

"

- Rassuré, Ducon ?
- Ben, dame !
- Il n'y a donc jamais eu de débordement, de surestimation de tes capacités, de méthode Coué pour se donner du courage, pas de dérapage, le contrôle a toujours été parfait ?
- Ben ...
- À aucun moment, tu ne t'es imaginé que, par une combinaison hasardeuse hautement improbable, ça pourrait marcher ?
- Ben ...
- Sans parler de délire, faute d'inébranlabilité, est-ce que le terme de confusion mentale ne pourrait pas s'appliquer à au moins 3 moments particuliers de cette aventure extravagante ?
- Confusion mentale ? ...
- Rien d'injurieux ! Ça veut simplement dire qu'on a eu des données incomplètes ou erronées, ou trop fraîches pour avoir été digérées, et que, avec l'aide de

psychotropes divers, prescrits trop longtemps ou consommés trop assidûment, et à la suite de divers deuils, chocs affectifs et autres découvertes stupéfiantes, on n'a pu qu'aboutir à des conclusions erronées sur la base desquelles on a eu des attitudes aberrantes aux yeux d'autrui, mais logiques par rapport aux conclusions erronées.

- C'est juste une autre façon de dire délire !

- Non, non ! D'un côté, perte de contact avec le réel, de l'autre erreur d'interprétation d'éléments de la réalité ; et pour la gravité, ça se ressemble autant qu'un bug mineur et un court-circuit sur la carte mère !

- Bon, ben, dit comme ça ... Va pour la confusion mentale ...

- À la bonne heure ! Ça te rabaisse un peu ton caquet, hein, de reconnaître que Sa Surefficiency a eu des accès de confusion mentale !

- Oh, ces derniers temps, il n'a pas vraiment besoin d'être rabaissé, mon caquet

...

- C'est vrai, mais si un jour il te poussait de nouveau une grosse tête, nul doute que tu t'en souviendrais. Allez, viens, je te paye un café ! Tu m'as épuisé. Tu as fait de moi un vrai jésuite.

- Je ne t'avais rien demandé.

- C'est que ... j'ai une mission.

- Tiens, donc !

- Une grande mission ...

- Tu en as la conviction ?

- I nébranlable !

"

[Ils éclatent de rire et sortent comme de vieux potes.]

Fragment 62
Samedi 30 Décembre 2000, 16:02

Et c'est ainsi qu'a disparu le fantôme de mon clone aliéné virtuel. Et que je me suis ressoudé.

J'ai retrouvé mon Moi. Après tant de péripéties, de coups de théâtre et de Trafalgar, c'est vrai que j'ai du mal à le reconnaître. Tout cabossé de partout, l'Ego ! Mais reconnaissable quand même. Et pour cause : ce n'est plus vraiment le même bonhomme, mais c'est le même cerveau qui commande. Et il est sain, et l'a toujours été. Fiable. Utilisable.

Je vais pouvoir agir. Oh, plus prudemment et concrètement, certes, mais confiant en moi. Ma pathologie est handicapante, mais pas invalidante : plus psychique que mentale, plus sociale que psychiatrique.

Alléluia !

Je me suis déjà remis à la rédaction des statuts de l'association que j'ai en projet depuis 11 ans déjà !

La route est libre ! Dans l'état où j'étais, ça n'aurait pas eu de sens, quand bien même je l'aurais pu, d'essayer de contacter les gens célèbres dont mon projet a besoin. J'aurais saboté l'affaire, c'est tout ce que j'aurais réussi à faire. Ça aurait été dommage. C'est un bon projet, et si je parviens à le réaliser, mon cerveau puissant et encombrant aura enfin pondu un truc utile.

"Dites-leur que vous êtes candidat à votre efficacité", m'avait suggéré mon psy quand je lui demandais ce que j'allais dire à ceux qui allaient me prendre pour un fou.

Je peux donc de nouveau poser cette candidature. Candidat à la présidence ... de l'association.

Fragment 63
Dimanche 31 Décembre 2000, 23:52

Fragment 64
Lundi 1er Janvier 2001, 03:36

Je n'étais pas trop satisfait du titre de cette 4ème (et dernière !) partie de cet inoubliable roman fleuve que restera sans doute "la Mort aux Tripes" : "l'aurore incertaine".

L'incertitude semblait avoir disparu.

Et puis, voilà-t-y pas qu'en cherchant, dans les textes cités (que je n'avais pas consultés depuis longtemps), certain passage sur l'attitude souhaitable de la famille, pour illustrer combien je n'avais pas eu de bol non plus de ce côté, ni de soutien, je tombe sur un passage qui semble correspondre à mon cas. De même que le paragraphe précédent, et celui d'avant, etc ... J'étais en plein dans le chapitre sur la maniaco-dépression ! Sauf que je l'avais pris à l'envers, sans voir d'abord le titre.

Et de repartir de plus belle dans cette interrogation angoissante qui me bouffe la vie depuis si longtemps. Les dernières pages de mon pensum ne sont qu'auto-justification pitoyable. My Love avait raison, et mon psychanalyste est un dangereux bricoleur. Mon juge de Lille, après tout, n'avait écarté que le mot de "psychose", ce qui était ma principale préoccupation à l'époque, et ne s'était pas prononcé sur le passé. Etc. ...

Le fragment 63 est resté vide, et je me suis couché.

J'ai somnolé, un peu hanté, et navré, après un long répit, de la réapparition du thème du suicide comme une issue possible.

Et puis j'ai réagi.

Si les choses étaient si limpides, My Love n'aurait pas besoin de traiter d'amateur un professeur d'université, ni de refuser, depuis des années, de s'expliquer avec lui et avec mon psychanalyste. Celui-ci n'aurait pas rassuré mon fils qui se posait des questions sur ma santé mentale. Le 7ème psy ne m'aurait pas, après lecture de mes textes (je crois vraiment pouvoir dire que je ne cache rien, justement pour qu'un professionnel puisse y trouver des signes), déclaré exempt de pathologie, avant de se raviser après audition de My Love, comme par hasard.

Sa conviction inébranlable à elle est contagieuse, et j'y suis toujours englué. J'ai réussi à me dégager d'une relation de couple mortifère, qui a entretenu, au quotidien, pendant des lustres, mon envie de cesser de vivre pour

cesser de souffrir, mais j'ai été marqué au fer rouge par ce mot de "psychose" brandi par 2 demi folles à la parole desquelles je ne comprends pas que je puisse encore être assez con pour attacher de l'importance.

Il est clair que j'ai toujours besoin d'aide. Je trouvais que je ne m'en sortais pas trop mal. J'ai même retrouvé assez de force pour arrêter de fumer du tabac (16 ans après l'avoir décidé, quand même, mais ne boudons pas le plaisir...). J'ai atteint, avec la Niña, l'équilibre budgétaire et financier. Je n'aurai plus jamais à quémander (c'est d'ailleurs ce qui m'a permis le sevrage tabagique), et nous pouvons épargner 500 francs par mois. Avec un CES et un RMI, je ne suis pas mécontent de ma gestion. Il ne me reste plus qu'à reprendre le travail pour rembourser une grosse dette de 60.000 francs, et après, épargner sérieusement. La Niña sera à l'abri, quoi qu'il m'arrive.

Bien sûr, reprendre le travail ne sera pas évident. Il faudra trouver un job adapté à ma situation. Mais il y a 2 postes par candidat dans ce métier, je devrais bien pouvoir utiliser mes compétences et mes talents. Il doit y avoir des métiers nouveaux sur le Net, moins prise de tête que la programmation dure, que je ne me sens plus capable d'affronter. Dès que j'aurai déménagé, j'aurai ma connexion, et ce sera à moi de jouer. Et je suis confiant.

Côté narcissique, du chemin a été parcouru. J'avais envoyé à mon psy de Lille "La mort aux tripes" et "Le crépuscule dégueu", sur disquette. Il a eu la bonté de lire et de me répondre : "J'ai lu avec beaucoup d'attention vos textes qui se révèlent d'une grande qualité mais qui témoignent très largement de votre souffrance. Cependant, j'ai été frappé par le fait que l'estime de soi n'est pas absente" (je suis tellement égaré et inquiet du Regard des Autres que je me suis demandé s'il ne trouvait pas que l'estime de soi était un peu trop présente...).

Et, de fait, la rencontre de la Niña a été une bénédiction dans ma vie de maudit. J'ai agi comme j'avais toujours agi avec tout le monde, mais comme je vivais désormais seul, j'ai pu aller jusqu'au bout, jusqu'à l'adoption. Et je l'ai réparée. La psychiatre de l'hôpital de jour, où elle va encore 2 jours par semaine, peut bien, en plaisantant à moitié, me désigner comme son "gourou", je m'en fous. Ces gens sont très contents d'eux, mais moi, j'ai des résultats. Elle va bien.

J'aurais été de très mauvaise foi de ne pas me rendre un peu de considération. J'ai réussi, par cet amour encombrant dont la rareté chez les autres a pourri ma vie et me fait paraître si étrange, quelque chose d'exceptionnel, que fort peu de gens auraient réussi.

Si, maintenant que je suis rassuré sur la fiabilité de mon cerveau (car cela reste, quelles que soient les incertitudes sur la qualification exacte de ma pathologie et l'interprétation des détails du parcours), j'arrive à réaliser mon projet humanitaire, j'arriverai peut-être à m'aimer.

J'aimerais bien voir ça.

Fragment 65
Mardi 16 Janvier 2001, 12:50

Une émission radiophonique sur les génies m'a de nouveau perturbé. J'étais plutôt resté sur une tonalité psychiatrique, tant ce que j'avais lu semblait coller à mon histoire. Mais là, tout ce que j'entendais me parlait de moi. Et la polémique interne s'est relancée : que ne dirait-on du cancre sans chaussettes s'il n'avait découvert la relativité ? Et cette soif de comprendre le monde, qui les dévorait comme elle me dévore ? Ce mot de mono-maniaque si souvent entendu pendant l'émission, en écho à cette marque d'infamie dont la mère de mes enfants a maculé mon âme ? Cette absence aux choses sans importance, cet air d'étranger perpétuel, d'extraterrestre ?

Ça m'a permis de synthétiser ma problématique, et d'élaborer un QCM :
"A votre avis, Ducon est plutôt :

A : un malade mental qui se prend pour un génie

B : un génie improductif (ou potentiel, ou virtuel, ou ce que l'on voudra)
que l'on prend pour un malade mental

C : un con

D : refus de réponse, ou autre réponse "

Je sais d'avance que peu de gens auraient le courage de répondre C. La plupart répondraient D : les A par délicatesse, les B pour que ma tête n'enfle pas. Aussi, peut-être vaudrait-il mieux supprimer C et D. Il ne resterait donc que 2 choix. Drame cornélien et système binaire, ça me ressemble bien, entre mon QI verbal non chiffrable (plus de 150; c'est bien la seule chose tangible qui me reste de toute cette quête) et mon adolescence littéaturée, et mon brillant passé de programmeur talentueux (eh ! bé, c'est le jour des fleurs ?) déchu (ah, bon !).

Je n'ai plus que cette page à saisir, imprimer, photocopier et glisser dans les enveloppes déjà prêtes pour mes psys. Avec l'espoir très modéré que l'un accepte de répondre clairement et complètement, de s'engager. Que l'on ait pitié de la misère morale dans laquelle je macère depuis des lustres.

Certes, le pile ou face solitaire où je suis réduit est moins dramatique que le doigt sur la gâchette dont j'ai encore les crampes, et j'apprécie d'être passé de la détresse au dénuement.

Mais quand même.

Mais, après tout, lectrice fidèle et positive, peut-être ne voudras-tu retenir que ce "j'apprécie d'être passé de la détresse au dénuement" qui implique que je n'ai plus la mort aux tripes ? Et, subséquemment, que ce bouquin est fini ?

Tant pis pour toi. Si, à la mort du pape, tu entends parler d'un mec qu'on a retrouvé tout nu sur la place St Pierre en train de réclamer la fusion du trône pontifical et du secrétariat général de l'ONU, en proposant, incidemment, ses humbles services, tu ne sauras même pas si c'est moi !

FIN